



Agnès Abécassis

Le théorème
de Cupidon

roman

calmann-lévy

Table des matières

[Adélaïde rejoue. Working Girl](#)

[Philéas rejoue. La Folie des grandeurs](#)

[Chapitre](#)

[Trente-quatre ans plus tôt...](#)

[Mai 1976, Jardin d'acclimatation, Paris](#)

[Adélaïde rejoue. L'Invasion des profanateurs de sépultures](#)

[Philéas rejoue. Kramer contre Kramer](#)

[Chapitre](#)

[Vingt-quatre ans plus tôt...](#)

[Avril 1986, Margate, Angleterre](#)

[Adélaïde rejoue. L'espion qui m'aimait](#)

[Philéas rejoue. Vous avez un message](#)

[Chapitre](#)

[Dix-huit ans plus tôt...](#)

[Mars 1992, dans le métro, à Paris](#)

[Adélaïde rejoue. Sept Ans de réflexion](#)

[Philéas rejoue. Y a-t-il un pilote dans l'avion ?](#)

[Chapitre](#)

[Dix ans plus tôt...](#)

[Juin 2000, piscine municipale, à Paris](#)

[Adélaïde rejoue. Talons aiguilles](#)

[Philéas rejoue. La Blonde et moi](#)

[Adélaïde rejoue. L'Aventure intérieure](#)

[Philéas rejoue. Le Tombeur de ces dames](#)

[Adélaïde rejoue. Madame porte la culotte](#)

[Philéas rejoue. Gentleman Jim](#)

[Adélaïde rejoue. Splash](#)

[Philéas rejoue. Basic Instinct](#)

[Adélaïde rejoue. Pretty Woman](#)

[Philéas rejoue. Devine qui vient dîner ?](#)

[Adélaïde rejoue. Certains l'aiment chaud](#)

[Philéas rejoue. Men in Black](#)

[Adélaïde rejoue. Rencontres du troisième type](#)

[Philéas rejoue. Vol au-dessus d'un nid de coucou](#)

[Adélaïde rejoue. Le jour où la Terre s'arrêta](#)

[Philéas rejoue. Hatari !](#)

[Adélaïde rejoue. Sueurs froides](#)

[Philéas rejoue. Retour vers le futur](#)

[Adélaïde rejoue. Sixième Sens](#)

[Philéas rejoue. Bonjour l'angoisse](#)

[Adélaïde rejoue. Ce que pensent les hommes](#)

[Philéas rejoue. Very Bad Trip](#)

[Adélaïde rejoue. Quand Harry rencontre Sally](#)

[Chapitre](#)

[Trente-huit ans plus tôt...](#)

[Janvier 1972, aéroport Paris-Charles-de-Gaulle, salle d'embarquement](#)

ISBN 978-2-7021-4991-1

© Calmann-Lévy, 2011

Maquette de couverture : Constance Clavel

Illustration de couverture : Agnès Abécassis

Du même auteur

Soirée sushi, Calmann-Lévy, 2010.

Les Carnets d'Agnès, Hugo BD, 2009.

Chouette, une ride !, Calmann-Lévy, 2009.

Toubib or not toubib, Calmann-Lévy, 2008.

Au secours, il veut m'épouser !, Calmann-Lévy, 2007.

Les Tribulations d'une jeune divorcée, Fleuve Noir, 2005.

À mes nioutes.

Retrouvez Agnès Abécassis sur : www.agnesabecassis.com
Ce roman est une œuvre de fiction. Les personnages, les lieux et les situations sont purement imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé serait fortuite ou involontaire.

Adélaïde rejoue

Working Girl

« Puis-je vous apporter quelque chose ?

Café ? Thé ? Moi ? »

- Adélaïde ?

- Oui ?

Elle déboule devant moi, toute en jambes rasées de près et perchées sur des talons de cascadeur, agitant sa longue crinière ambrée étoffée de magnifiques extensions.

- Tu sais ce qu'il est devenu, toi, le petit garçon noir, avec les dents de devant écartées, là... ? Qui a joué dans ce film avec Robert de Nigaud... Comment il s'appelle, ce gosse, déjà ? Aaarh...

- Horacio ?

- Oui !

- Ben il est devenu ado, pourquoi ?

- Ah.

- Pourquoi ?

- J'ai envie de dire : pour rien. Je pensais le proposer pour un rôle, c'est tout.

Kelly s'assied en face de moi l'air absorbé, comme pour exposer de manière éclatante la maîtrise parfaite de son alimentation, à l'opposé exact de la mienne.

Instinctivement, je rentre le ventre.

Visuellement, rien ne bouge.

J'en ai marre. Mais je lui souris avec bienveillance.

Ça me coûte. Passé une certaine heure, j'ai l'habitude de ne dédier ce sourire-là qu'à ma montre. Pas à un être humain du bureau.

Concentrée sur son nombril extra-plat, elle ne s'aperçoit de rien et continue de déblatérer sur sa lancée.

- Et l'autre, là ? Hum... hum... comment il s'appelle, déjà ? fait-elle en claquant des doigts, comme si entrechoquer ses ongles laqués allait l'aider à y coincer son idée.

J'attends avec commisération qu'elle accouche de l'identité de la personne dont elle me parle, sans grand espoir à ce sujet. Cette fille a autant de mémoire qu'un poste de télévision éteint. Je peux d'ores et déjà entamer une petite partie de poker mentale, pour passer le temps derrière le masque d'intérêt poli que j'affiche, avant qu'elle n'épuise tous ses « hum ».

Oh, et puis non, finalement, je suis fatiguée. Elle est gentille mais elle me gave et c'est la fin de la journée. Mes filles vont bientôt rentrer du collège, j'ai encore les courses à faire et je ne sais même pas quoi préparer pour le dîner de ce soir. Pas encore des surgelés, quand même ? Bénie soit la cantine qui offre à mes enfants des repas équilibrés, leur évitant ainsi le scorbut ou le bérubéri auxquels ma cuisine carencée les expose.

Bon. Allez, allez. Qu'est-ce que Kelly fiche dans mon bureau, d'abord ? Je ne me souviens pas de lui avoir permis d'entrer. J'attrape mon sac.

- Oh, il est joli ton sac, me dit-elle, c'est un quoi ?

Mes yeux se posent alternativement sur elle puis sur l'objet en toile agrémenté de paille tressée que je glisse à mon épaule.

- Ça ? C'est juste un sac de chez H & M.

- Très chouette, fait-elle en tendant le bras pour le triturer, comme si elle découvrait une pièce de créateur. Il ressemble à celui que m'a offert Pietro. En plus, heu... j'ai envie de dire... simple. Mais enfin, Adélaïde, reprend-elle brusquement, il faut quand même que tu soignes un peu ton look. Tu gagnes bien ta vie, ici, pourtant ?

Surprise par l'incongruité de sa réflexion, j'ouvre un instant la bouche sans réussir à émettre une parole, encombrée qu'elle est par une cascade de protestations qui se bousculent dans ma gorge pour parvenir à se mettre en rang.

- Non mais attends, là, Kelly...

- Mais si, écoute, ne le prends pas mal, hein, je te parle franchement, tu permets que je te parle franchement ?

...

- E...

- ... je te parle franchement. Tu devrais être un peu plus sexy, ma cocotte. Porter, je ne sais pas, moi, des jupes, des robes, autre chose que des baskets, t'autoriser un peu de « glam », un peu d'« impertinence », un peu de « fantaisie » (elle mime chaque fois les guillemets avec ses doigts) et pas te planquer derrière cette alternance de vêtements d'une autre époque que tu arbores à longueur d'année. Moi je dis ça pour toi, ma chérie, hein, je pense à toi quand je dis ça, ça te fait quel âge maintenant, rappelle-moi ?...

- Ben, trente-huit ans mais j...

- TRENTE-HUIT ANS, TREEENTE-HUIT ANS ! (Elle se lève de sa chaise aussi soudainement que si sa croupe venait d'entrer en contact avec une punaise.) Mais tu es encore jeune, Adélaïde, ne baisse pas les bras, tout n'est

pas fini, tu peux encore séduire ! Alors bien sûr, pas des gens de mon âge, hein, non, sérieusement, à vingt-six ans on a plus envie de s'amuser que de faire... eh bien... ce que tu fais de tes soirées, quoiqu'il y ait cette tendance émergente, là, comment ça s'appelle, déjà ? Mais si, tu sais, les trucs, là, les femelles dans le coaltar... non, c'est les... les... rhaaa, je l'ai sur le bout de la langue, aide-moi... les nanas qui donnent des dinars... ou qui roulent en Jaguar...

- Les femmes cougars ? !

- OUI ! Oui, ah ben voilà, j'étais sûre que tu connaissais, c'est ça, donc non, je persiste, tu peux encore être aimée, j'en suis persuadée, j'ai envie de dire : il faut juste que tu croies en toi, il le faut, personne d'autre ne le fera à ta place, je t'assure...

Instinctivement, je jette un coup d'œil à mon pull rayé, aussi sobre et basique que moulant mes trop nombreux kilos superflus. Je jette aussi un coup d'œil à mon jean, à la coupe classique, qui me ferait sans doute un gros cul si celui-ci n'était pas comprimé sur mon siège, donc planqué à l'abri des reproches. J'en conclus qu'il ne me reste qu'à me jeter sur Kelly et à lui arracher son piercing sur la langue d'un coup sec, histoire de lui apprendre le respect dû aux aînés, mais, bien évidemment, je n'en fais rien. Un peu de tolérance, allons. C'est pas sa faute, elle ne se rend pas compte de ce qu'elle dit. Elle parle d'abord, elle réfléchit après. Je la connais, je ne peux pas lui en vouloir.

Sans compter que c'est la fille du fondateur de cette agence, et mon intuition m'indique que je suis un peu plus facilement virable qu'elle. Alors pour couper court, je lui réponds d'une voix dégoulinante de tout le miel que mes glandes diplomatiques sont capables de produire :

- Tu crois ?

- Oui, je crois.

Son visage est penché en signe d'affliction.

Elle joue un instant avec son piercing en le faisant glisser entre ses dents, avant de continuer :

- Et puis bon, même si tu n'arrives pas à trouver de mec, vis-à-vis des clients, il faut que tu fasses un effort au niveau de ton look. Il en va du prestige de cette agence, quand même !

Pardon ? Je déglutis sans me départir de mon sourire calme teinté d'une touche de sérénité. Une sorte d'acrobatie des zygomatiques qui endolorit les muscles de mon visage tant ils sont éloignés de la position qu'ils voudraient exprimer. Tentative vitale d'automanipulation mentale : elle-ne-le-fait-pas-exprès. Est-ce qu'on en veut au bébé qui salit votre chemisier en projetant dessus sa cuillère pleine de purée de carotte ? Non. On fiche le top maculé d'orange indélébile à la poubelle, et on attend que le bébé grandisse pour lui rappeler l'anecdote en rigolant.

Eh ben voilà, elle est comme ça, Kelly. Intellectuellement, c'est un peu une tache. Seulement cette fois, un truc me chiffonne. Le « si tu n'arrives pas à trouver de mec ».

La petite phrase balancée négligemment, qui aurait pu me pourrir cette fin de journée si je n'étais heureusement revêtu d'une cote de confiance en moi en titane.

Et si, accessoirement, j'en avais voulu un, de mec, alors que je fais tout pour les éviter depuis ma libération des griffes de « Mentidor », l'homme qui mentait sans remords. Ou qui fabulait comme un porc. Ou qui inventait en Technicolor. Bref, un ex-petit ami qui considérait que la parole est d'argile et le bobard est d'or. Forcément, ça m'a fait du tort. Depuis, je suis sur mes gardes. D'accord ?

C'est d'ailleurs à cette époque que j'ai commencé à développer une méthode d'autodéfense infaillible que j'ai baptisée « the scan-look ». Il s'agit d'une technique de scannage biologique (avec les yeux) destinée, en l'espace de quelques secondes, à ne plus rien laisser passer. Depuis les ongles des mains trop longs jusqu'au parapluie de chochette, cette technique me renseigne sur mon interlocuteur plus efficacement qu'un entretien d'embauche à la CIA.

Ça, toutes mes copines le savent. Seulement Kelly Cucuron n'est pas exactement une de mes copines. Cette petite pistonnée est juste la fille de son père, et ma collaboratrice dans cette agence de casting de comédiens que nous dirigeons à plusieurs, sous le patronage d'Ernest Cucuron, son fondateur. Un septuagénaire rassurant et gentil, qui se révèle dur en affaires, impitoyable dès qu'il s'agit de parler contrats, mais également un homme à l'écoute, protecteur pour les acteurs qu'il manage, et paternaliste envers ses employés.

Pourtant, les rôles sont bien définis, au sein de l'agence Comédimoitou, dont le slogan est : « Dis-moi si tu veux être une star ! »

J'y dirige le département le plus bavard, puisque je m'occupe des artistes en culottes courtes. J'adore le contact avec les gamins. Avec leurs parents, par contre, c'est une autre paire de manches...

Kelly a exigé de diriger la section adulte, mais, en réalité, elle se consacre essentiellement à quelques têtes d'affiche masculines prometteuses en négligeant tous les autres. Peut-être ne se sent-elle pas à la hauteur pour gérer efficacement l'ensemble de son catalogue ?

Certes, elle accepte souvent mes coups de main, mais au final rien ne change, et ses poulains viennent systématiquement se plaindre dans mon giron de ne pas assez travailler. Ernest ne semble pas s'en rendre compte, absorbé à gérer la carrière des quelques stars vieillissantes qui lui sont restées fidèles au fil des années.

La jeune femme interrompt le cours de mes pensées en reprenant énergiquement :

- D'autant que dans une semaine à peine, j'organise la fête de départ en retraite de papa dans mon loft que j'ai redécoré pour l'occasion. Il y aura un monde fou, comme tu le sais, tout le gratin de la profession ! Et j'ai envie de dire : je me tue, oui, je me TUE pour que tout soit parfait dans les moindres détails ! Alors je compte sur toi pour faire honneur à papa, hein ? Je compte sur toi !

- Kelly, non mais qu'est-ce que c'est que ces mani...

- Allez, demain on déjeune ensemble, et on se fait une petite séance shopping tout de suite après. Voilà, c'est booké, on ne discute pas, conclut-elle en mettant la main sur son iPhone qui lui hurle de décrocher.

D'une voix glamour, elle répond à un certain Tony et le remercie pour l'e-mail qu'il lui a envoyé.

Pff. Cette crétine va encore vouloir me traîner chez Petit Bateau, où elle achète ses tee-shirts taille douze ans.

Pressée de partir, je finis par acquiescer d'un hochement de tête et la quitte sur un geste cordial de la main,

auquel elle répond par un sourire exagéré assorti d'un clignement de paupières. Le genre de signe que ferait le principal d'un collègue à l'élève retardataire qui trottine vers sa classe, un truc qui dirait « je t'ai vu, mais allez, va, je ferme les yeux pour cette fois ».

En poussant la lourde porte cochère qui donne sur un trottoir gris, je me prends une goutte de pluie froide sur le bout du nez, suivie de nombreuses autres qui me glacent sur-le-champ.

Cela me réjouit. Il faut toujours voir la vie du bon côté, je trouve. Après tout, l'humidité aurait très bien pu provenir du survol d'un pigeon incontinent.

Cependant, la journée a été rude. Je sens que j'ai besoin d'un remontant, avant de rentrer chez moi. Oh, un petit, trois fois rien, juste de quoi me requinquer, me redonner le moral. Un p'tit coup de fouet, quoi.

J'aperçois une boulangerie. D'un pas décidé, j'y pénètre, et, sortant mon porte-monnaie sans l'ombre d'une hésitation, je commande deux éclairs au chocolat.

Dès que la boulangère me les tend emballés, je sors de la boutique et déchire aussitôt le papier.

Je soupire.

De toute façon, je ne rentrerai jamais dans un tee-shirt taille douze ans.

Philéas rejoue

La Folie des grandeurs

« Ne vous excusez pas. Ce sont les pauvres, qui s'excusent. Quand on est riche, on est désagréable ! »

- ... Tu m'enquiquines, voilà ! fait-elle en le giflant, avant de tourner les talons et de sortir en claquant la porte.

- Coupez !

Lentement je m'approche d'elle, le pouce et l'index enserrant la base de mon nez, et, avec une délicatesse dont je ne me croyais plus capable à cette heure tardive, pour la vingtième fois de la journée, je corrige Maud Belezza :

- Maud... le texte, ce n'est pas « tu m'enquiquines », mais « tu m'emmerdes ».

Elle s'agace :

- Oh, c'est la même chose, tu ne vas pas pinailler pour un détail, tourne ta scène et qu'on en finisse !

Je ferme les yeux un instant pour garder mon calme, avant de reprendre d'une voix onctueuse :

- Et la baffa, Maud ? Pourquoi vous lui avez mis une baffa ? Il n'y avait aucune baffa dans le script, que je sache...

Pour appuyer mes propos, je cherche fébrilement dans le paquet de feuilles que je tiens à la main le passage en question. Mais elle ne m'en laisse pas le temps, plaque sa paume sur le document, et grince :

- Eh bien il aurait dû y en avoir une.

- Mais...

- Écoute, Philéas. C'est comme ça que je vois la scène, un point c'est tout. C'est de mon interprétation dont on parle ici, d'accord ? Tu ne vas pas apprendre à Maud Belezza à jouer la comédie, c'est clair ? !

- Mais...

- EST-CE QUE C'EST CLAIR ? ! crache-t-elle, au comble de la fureur, approchant d'un air menaçant son mètre cinquante-huit sous mon mètre quatre-vingt-cinq.

Autour de nous, l'équipe technique regarde ailleurs, habituée à ses accès de colère. À part quelqu'un, tout au fond, que j'entends glousser.

C'en est trop. Belezza ou pas Belezza, il faut que je me fasse respecter devant mes gars. Je suis le réalisateur de ce téléfilm, bordel de merde !

Fronçant les sourcils, je secoue vivement mon index en articulant, d'une grosse voix grave :

- Non, c'est vous qui allez m'écouter, Maud...

Je n'ai pas fini ma phrase qu'elle fait déjà un pas en arrière en fixant mon doigt tendu, horrifiée comme si j'étais sur le point de le lui enfoncer dans l'œil.

- Comment OSES-TU me menacer, Philéas ? !

- Mais je ne vous menace p...

- Jamais ton père ne se serait permis de me traiter comme ça ! JAMAIS ! Je te rappelle que quand je t'ai connu, tu portais encore des couches, et elles ne sentaient pas la rose !

Ricanements dans l'assistance, tandis que ma main comprime consciencieusement ma figure, en passant lentement de haut en bas.

Elle reprend, les larmes aux yeux, tragédienne jusqu'au bout des ongles :

- Ah, ton père ! C'était autre chose de travailler avec lui, c'était une autre époque !

Elle fond en larmes dans un Kleenex, s'y mouche avec un bruit de trompette, et le balance rageusement au sol.

Nostalgique de ce temps révolu où on la traitait avec la déférence due à son rang de starlette (et non avec la désinvolture engendrée par son statut de has been), elle se drape dans son orgueil bafoué, se réfugie dans les bras d'une jeune assistante impressionnée pour moucher un dernier sanglot sur son épaule, puis s'enfuit dans sa loge au son d'un ultime « petit con, va ! », me laissant là pantois, la dignité baissée jusqu'aux chevilles, le discrédit à l'air, devant une équipe technique ouvertement hilare.

Voilà. Face aux gars que je suis supposé diriger, on vient encore de me rappeler publiquement que je ne suis que le fils de mon père, Philéas Prescott Senior.

Une légende vivante du cinéma qui fit tourner les plus grands : Marie Monreaux dans *Fenêtre qui s'ouvre*, Katharine Hepburn et Marc Spencer dans le terrifiant *Cirrhose*, l'immense Charly Grand dans *Le matador a la frousse* (son premier rôle dramatique, avec la scène où il court pour échapper à un taureau furieux dans un champ de tomates, qui lui a valu un César), ou encore l'inoubliable couple Alfred Beauquarte-Laurence Bocal dans *La crème a failli être parfaite*.

Maud Belezza, elle, a connu son heure de gloire il y a plus de trente ans, avec les six volets des aventures de *Petra, l'Amazone*. Un rôle sexy de guerrière rebelle, qui l'a hissée au panthéon des actrices inoubliables des années 80. Une actrice dont j'étais fou amoureux lorsque j'étais adolescent, comme d'ailleurs tous les garçons de mon âge, qui tapissaient leur chambre de posters d'elle en petite tenue.

Ah... le body en cuir brun, lacé archiserré, qui moulait sa silhouette, avec le petit poignard qui tapait contre sa hanche lorsqu'elle courait dans les landes... Et sa façon de monter à cheval, en se cramponnant à la crinière de l'étalon, donnant l'élan de ses cuisses fermes et fuselées, pour galoper à travers la prairie en hurlant à pleins

poumons : « Toutes avec moi, mes sœurs ! » Qu'est-ce qu'on a pu fantasmer en rêvant de se réincarner en elle...

Oui, Petra représentait pour nous la perfection féminine avec laquelle aucune de nos copines de l'époque n'avait une chance de rivaliser.

Et puis il y avait Sirius, son esclave captif devenu au fil des épisodes son amant.

On le détestait, ce sale frimeur, quand il faisait rouler ses muscles huileux en frottant la lingerie de sa maîtresse au bord du ruisseau, quand il cuisinait pour elle et qu'elle gémissait en goûtant ses plats, ou quand il jouait de la harpe au pied du lit de sa patronne, concentré, tourmenté (constipé), agitant d'avant en arrière sa somptueuse chevelure noire, emporté par le son mélodieux d'un étourdissant play-back.

Oui, cette chevelure si sombre, si sauvage, si ténébreuse, qui me rappelait fatalement, cruellement, irrémédiablement, combien mon poil à moi était couleur carotte.

Apprendre, toujours par mon paternel, que Sirius, une fois hors caméra, passait son temps à essayer de toucher le pinceau du maquilleur, ne me consolait en aucune manière.

Car, physiquement, je voulais être lui.

Je rêvais d'avoir son charisme, son sex-appeal, et, surtout, sa toison. Je voulais troquer mes bras fluetts contre ses biceps solides, échanger ma peau tachetée de son et carencée en mélanine contre le teint de bronze qu'il arborait, métamorphoser ma triste tignasse de clown en un pelage ébène.

Je l'ai fait, d'ailleurs, à l'âge de onze ans, un soir de rébellion contre cette chevelure rouillée, pour en finir une bonne fois pour toutes avec les remarques blessantes dont m'inondaient les blaireaux de mon école.

C'était quelques jours à peine avant mon entrée au collège, ce lieu supposé anonyme où on ne me connaissait pas encore.

Seul, dans ma chambre, avec une boîte de « Posi-tifs, le coloris addictif » achetée à la supérette en bas de chez moi, j'ai pensé lessiver mes complexes en frictionnant mon crâne de cette mixture ammoniacquée et *cheap*. Je me suis exécuté avec enthousiasme, et l'espoir secret de m'approcher du look de Sirius... même un petit peu... même de loin...

Le résultat fut à la hauteur de mes pires cauchemars.

Après rinçage, je ressemblais à une sorte de grand champignon de Paris sur lequel se serait effondré un corbeau mort. Mes sourcils translucides sous ma crinière désormais de jais me donnaient l'air de porter la perruque destinée à un autre. À un gothique albinos, par exemple.

Lorsque ma mère, alertée par mes pleurs, débarqua dans la salle de bains maculée de teinture noire et vit le résultat (et mes mains encrées, et les petites élaboussures sombres qui mouchetaient mon visage telle une éruption frénétique de grains de beauté, et les rigoles de colorant imprégnant ma nuque), son fougueux sang irlandais ne fit qu'un tour.

Au lieu de saisir le rasoir de mon père et de me tondre, ce qui aurait été un moindre mal, elle réagit comme toute mère l'aurait fait à sa place (enfin, je préfère imaginer ça, plutôt que de me dire que la mienne était une psychopathe insensible et cruelle) : elle prit une voix hystérique pour me faire la morale, et m'ordonna d'aller au collège coiffé de cette couleur grotesque, traces de colorant sur la nuque comprises, afin de me punir de ne pas assumer celle que le ciel (et son génotype) m'avaient offerte.

Mes supplications et mes serments de ne pas recommencer ne servirent à rien. Tel le gladiateur vaincu jeté aux lions, je dus me résoudre à affronter la horde d'anthropophages prépubères qui ne feraient qu'une bouchée de la pauvre victime des cosmétiques industriels que j'étais.

Cette année-là, j'appris à me battre.

Une main se pose sur mon épaule, me tirant de mes pensées.

Je me retourne, et découvre la petite assistante de tout à l'heure.

Elle fait une tête bizarre. Elle semble gênée de me parler, tout en retenant un sourire.

Bon, faudrait savoir. Qu'est-ce qu'elle veut, celle-là, encore ?

- Ça va aller, Philéas, tu n'as plus besoin de t'inquiéter, tu sais, j'ai réussi à la calmer...

- Ah... tant mieux. (Me tournant vers Ruben, le régisseur :) Dis-moi, tu m'as commandé la Toyota, pour la prochaine scène ?

- Oui, elle est garée dehors, en place, fait Ruben avec un geste du pouce derrière lui.

- Super. (En tapant des mains, à la cantonade :) Allez, bougez-vous le cul, bande de glands, on prépare la suite !

L'assistante, toujours face à moi, regarde par terre (qu'est-ce qu'elle a, elle a perdu sa lentille ?) et attrape ses mains dans son dos en se balançant légèrement.

- Oui, heu... du coup je m'étais dit que... eh bien... comme il est bientôt l'heure de déjeuner... je pourrais peut-être... heu... enfin... t'inviter...

Je lui envoie une gentille claque sur l'épaule en commençant à m'éloigner :

- Ah ouais ? Ben si tu veux, ma grande... prends-moi un sandwich jambon-beurre avec une bière, et regarde ce que veulent les autres. Par contre, t'es mignonne, évite de payer pour toute la troupe, ça risque de leur donner de mauvaises habitudes, à ces branleurs... Joseph, putain ! Il est où, le matos du travelling que je t'ai demandé ? Tu le prépares, ou t'attends que ton vernis sèche ?

Allez. Quand faut y aller, faut y aller.

Je stoppe tout, bifurque, prends une grande inspiration, réajuste le col de ma veste, et me dirige vers la caravane qui sert de loge à la vieille emmerdeuse, prêt à lui dire absolument tout ce qu'elle voudra entendre, pourvu qu'on tourne ce fichu téléfilm.

J'en ai marre. Marre de bosser avec une équipe de bras cassés, marre d'attendre indéfiniment la reconnaissance du métier qui ne vient pas, et marre de rentrer seul le soir, sans une nana valable dans les bras de laquelle me perdre quelques heures.

Où sont les femmes ? comme disait l'autre. J'en vois pas une à l'horizon de ce désert qu'est ma vie sentimentale.

Un long soupir vide mes poumons, une inspiration fataliste les remplit.

Je frappe à la porte du véhicule abritant la star de ma jeunesse.

Du coin de l'œil, j'aperçois la jeune assistante quitter le studio d'un pas alerte, et ralentir en m'apercevant. Un sourire naît sur ses lèvres. Elle glisse une mèche derrière son oreille, et me fait un petit signe.

Oui, oui, ça va, je t'ai vue... La main en porte-voix, je lui crie :

- N'oublie pas ma bière, hein, machine !

Elle repart aussitôt en courant, tête baissée. Fayette, va. Elles savent plus quoi faire pour se faire embaucher sur les prochains tournages, ces greluches...

Bon, donc je disais : où sont les femmes ? Celles qui m'aimeront, surtout. Avec ma sensibilité, mon romantisme, mes cheveux orange et mes cinquante-neuf centimètres. De tour de tête.

La porte de la caravane s'entrouvre dans un mouvement agacé.

J'entre en songeant que ce n'est visiblement pas aujourd'hui que je trouverai la réponse à cette question.

Trente-quatre ans plus tôt...

Mai 1976, Jardin d'acclimatation, Paris

- Oh, oh mamie ! Mamie ! Je peux monter dans le petit train, s'il te plaît, mamie ?

La fillette tirait la main de sa grand-mère en direction de la locomotive blanche ornée de liserés dorés, qui faisait le tour du parc.

- Mais regarde, ma chérie, il n'y a plus de place, on va attendre le prochain...

- Non, non ! Là, là, il y a de la place, là, regarde, à côté de la madame, viens mamie...

- Bon...

La grand-mère s'avança vers le petit wagon en queue de train, ouvert sur l'extérieur, et demanda d'un ton courtois si cela ne gênait pas la maman et son garçonnet qu'ils partagent leur banc.

- Pas du tout, je vous en prie, dit la femme en attrapant le sac sur le siège près d'elle et en le posant à ses pieds.

Les enfants, assis côte à côte, s'observaient du coin de l'œil.

- Fifi, je te prie de retirer ton doigt du nez !

Le petit roux à la coupe au bol sursauta, et cessa immédiatement son curetage pensif, en s'essuyant l'index sur sa salopette.

- Et ne t'essuie pas sur ta salopette, prends un mouchoir ! dit la femme en lui tendant un carré de tissu à rayures bleues.

- C'est votre fils ? demanda avec un sourire aimable la grand-mère, souhaitant entamer la conversation.

- Non, c'est le fils de mes patrons... Je suis juste sa nounou, répondit l'autre d'un air affable.

- Ah...

- Votre fille est ravissante, poursuivit-elle en regardant la gamine chaussée de Babies en cuir blanc, et vêtue d'une courte robe blanche à smocks parsemée de fleurs bleues et vertes.

La grand-mère éclata d'un petit rire mélodieux et flatté.

- Non, ce n'est pas ma fille, c'est ma petite-fille, mon Adada, comme je l'appelle...

- Eh ben, les longs cils noirs qu'elle a... elle va en faire, des ravages, plus tard !

Les deux petiots s'observaient attentivement, à présent.

- Tu en veux ? demanda alors Adada à Fifi, en lui tendant sa pomme d'amour largement entamée.

Sans oser lui répondre, le gosse pétrifié de timidité jeta son visage dans le giron de sa nourrice, duquel il ne sortit plus jusqu'à la fin du tour de petit train.

La fillette haussa les épaules et croqua dans sa friandise en se perdant dans la contemplation des arbres qui défilaient.

Adélaïde rejoue

L'Invasion des profanateurs de sépultures

« Ils sont après vous ! Ils sont après nous tous !

Nos femmes, nos enfants, tout le monde !

ILS SONT DÉJÀ LÀ ! VOUS ÊTES LE PROCHAIN ! »

À travers la fenêtre de ma chambre, j'aperçois la lumière du jour décliner. Il n'est pourtant pas tard, mais le mois d'octobre précipite le coucher du soleil.

Je ne sais pas si j'ai vraiment envie de sortir ce soir. Après tout je bosse demain et je suis claquée. Qu'est-ce qui m'a pris, aussi, de dire à Viviane que le père de mes filles les embarquait par surprise après les cours pour les emmener voir *Twilight, le musical*.

À peine a-t-elle su que je risquais de me reposer en glandant devant la télé qu'elle a attaché son mari à une console de jeux et décidé de m'embarquer pour une folle *ladies night*.

Me voilà donc à l'attendre, surfant sur le net à la recherche d'infos sur les prochaines séances de ciné ou sur les dernières places de théâtre disponibles.

Il me reste une seule chance : que son tournage se termine si tard qu'elle ne puisse suivre avec moi que les péripéties d'une émission de télé-réalité grotesque devant laquelle nous taper des barres de rire. Mais je n'y crois pas trop.

Tiens, d'ailleurs on sonne à la porte.

Déjà ? Mais elle ne devait pas aller chercher son gosse à l'étude et le déposer chez elle, avant de passer ?

Hâtant le pas, je me précipite dans le couloir pour aller lui ouvrir.

Dans l'œil-de-bœuf apparaît son visage tout déformé, et pas seulement parce que je le regarde à travers l'œilleton. Ouvrir la porte me le confirme : ses traits sont chiffonnés par les larmes qu'elle presse avec l'ardeur d'un moulin emballé extrayant une rivière d'huile d'olive. Elle tient son fils Maël, un petit bonhomme âgé de cinq ans, à bonne distance d'elle, comme s'il risquait de la contaminer.

Nous nous embrassons et j'invite Viviane à entrer, avant de m'accroupir à la hauteur du minus qui la suit et de planter un gros bisou sur sa joue en lui caressant les cheveux.

- Ben qu'est-ce qui t'arrive, ma cocotte, qu'est-ce qui te met dans cet état ? dis-je en relevant la tête vers elle.

Viviane, qui s'apprêtait à entrer dans le salon, se retourne brusquement et braille en s'agrippant à ses propres bras :

- C'est abominable ! Maël a des poux...

Je retire immédiatement ma main des cheveux du gosse, et le pousse d'un coup de coude vers sa mère.

- Mais... C'est dégueulasse !

Elle renvoie du plat de la main son fils vers moi, qui trotte sans comprendre.

- Adélaïde, c'est horrible ! Il faut que tu m'aides, là, je ne sais pas quoi faire, c'est la première fois qu'il me ramène ça, c'est répugnant, ça me dégoûte, ça me dégoûte...

Je redirige Maël d'une impulsion des doigts sur les fesses hors de mon périmètre de sécurité, c'est-à-dire vers sa génitrice.

- Mais tu crois que ça ne me dégoûte pas, moi ? ! Bon, bon, calme-toi... il faut le traiter. Lotion, peigne fin, désinfection de la literie, la totale. T'as du boulot pour ce soir, ma cocotte. C'est gentil d'être passée, à bientôt.

Viviane me fixe, les bras ballants, ses mèches blondes tombant sur son œil hagard, l'air complètement décontenancé, comme si je l'invitais à retourner s'immerger dans la zone de sables mouvants dont elle était parvenue à s'extraire.

- Eh bien justement, puisque t'en parles, commence-t-elle. Je me demandais si tu pouvais le faire pour moi...

- Pardon ?

- Oui, tu comprends, tu as des filles, elles ont certainement déjà eu des poux, non ? Toi au moins, tu sauras comment t'y prendre...

Je regarde Maël, qui a sorti une minivoiture de sa poche et la fait rouler sur sa jambe en émettant un petit bruit de moteur. Il est adorable, si attendrissant, avec sa petite houppette dorée et ses grands yeux clairs. Habillé d'une salopette verte en velours côtelé, c'est un petit garçon sage et poli dont le léger zézaïement me fait fondre.

- Plutôt crever.

- Mais...

- Enfin, Viviane. Ça va pas bien de m'apporter tes parasites à l'apéro, et de me demander de leur servir un petit coup à boire, en plus à mains nues ?

- Mais c'est pas les miens, c'est ceux de Maël ! Ton filleul ! Presque ton fils !

Les poings sur les hanches, je lui demande :

- Ah bon ? Et depuis quand c'est mon filleul ?

- Depuis tout de suite ! Voilà, que ce soit dit ! Allez, je t'en prie... je vais vomir...

Elle se tord les doigts et piétine le sol comme si elle retenait une furieuse envie de faire pipi.

- Ok, ok, si tu insistes... J'accepte de m'en occuper quand tu mourras. Malheureusement pour toi, tu es encore vivante, alors à bientôt, ma chérie !

Ce n'est pas que je veuille me montrer désagréable ou inhospitalière, mais ma main tendue lui indique cordialement la direction de la porte.

L'invitation à se barrer ne doit pas être assez explicite, car Viviane ne bouge pas.

À la place, elle baisse la tête vers sa poitrine, son menton se met à trembloter, ses épaules se secouent légèrement, et elle me refait le coup des larmes.

Oh non. C'est une arme de filles, ça. Elle ne peut pas l'utiliser contre moi, je suis une fille aussi, je connais la technique, je suis immunisée, me dis-je en croisant les bras, commençant à me sentir incommodée par la situation.

Devant mon inertie, elle passe à la vitesse supérieure, plaque ses mains en conque contre son visage, et joint au geste la parole constituée de petits bruits mouillés désespérés.

De plus en plus gênée, je me dandine d'un pied sur l'autre. Quand je pense que, dix minutes plus tôt, je râlais pour éviter un ciné...

Maël, inquiet, regarde sa mère, range sa voiture dans sa poche, s'approche d'elle à petits pas puis attrape sa jupe en tirant doucement dessus.

- Maman ? Eh, maman, pourquoi tu pleures ?

Elle a gagné, c'en est trop, je craque.

- C'est bon, ça va, arrête ta comédie ! dis-je en décrochant ma veste du portemanteau. Mais je te préviens, on ne fait pas ça chez moi. On utilise ta salle de bains à toi. Tu as les produits qu'il faut ?

Viviane cesse aussitôt de chouiner et sèche ses yeux mouillés d'un revers de main qui n'a plus rien de tremblotant. Tiens donc. Après avoir donné une caresse sur la joue de son fils, elle me répond, sans pouvoir réprimer un petit sourire :

- Non, enfin, une des mères de famille qui attendait son gosse devant l'école m'a dit qu'on pouvait utiliser de l'huile de noix de coco pour noyer ces parasites. Il me reste de l'huile de friture froide à la maison, c'est du tournesol, mais je pense que ça pourra faire l'affaire ?

- Oh pitié, Viviane, s'il te plaît, pitié...

Viviane, je l'aime. Cette quadragénaire blonde au physique atypique a fait toute sa carrière dans des seconds rôles savoureux, coachée par Ernest à l'agence. Elle est toujours pimpante, tirée à quatre épingle, comme pour compenser sa « beauté particulière » : un nez cassé un poil trop court et une paire d'incroyables yeux vairons légèrement globuleux, qui lui confèrent un visage fascinant et hors norme pour lequel les réalisateurs la sollicitent. C'est également ma meilleure amie, ça va faire plus de dix ans que l'on s'adore. C'est enfin l'une de mes copines les plus fortunées. Son succès n'est pas récent, elle a eu le temps d'amasser un joli pactole car elle tourne sans discontinuer depuis des années.

Elle a juste un défaut.

- Quoi ? fait-elle en boutonnant son manteau. De l'huile c'est de l'huile, non ?

Un petit défaut, qu'elle croit anodin et à peine perceptible par les autres, alors que, en réalité, il insupporte tout son entourage.

- Viviane, arrête. Il faut qu'on passe à la pharmacie acheter des traitements efficaces, si tu veux que je m'occupe du crâne de ton fils. J'ai entendu parler de nouveaux produits à base de silicone, qui étouffent efficacement les lentes et les poux adultes...

- Mais on peut peut-être se contenter des anciens produits sans silicone ? Ils sont certainement soldés et tout aussi performants. Allez, c'est dit, on fait comme ça.

- Viviane, on va prendre les nouveaux et je vais t'apprendre à t'en servir, parce que je n'ai pas l'intention de faire ça trente fois de suite. Il faudra aussi acheter un peigne en acier aux dents serrées.

- Mais pourquoi, un peigne ? Maël n'a que trois poils sur le caillou... je dois certainement avoir une vieille brosse quelque part...

- Arrête.

Oui, elle n'a qu'un défaut, mais niveau championne olympique dans sa catégorie : la radinerie.

Elle grimpe avec son fils dans l'ascenseur, et, tandis que je donne un dernier coup de clé dans la serrure de ma porte, je l'entends marmonner :

- N'empêche qu'un antipoux plus un peigne, si avec ça ils nous font pas une ristourne, je fais un scandale dans l'officine.

Un quart d'heure plus tard, nous sommes arrivés chez elle, munis des précieux instruments d'extermination. Sans perdre un instant, nous nous dirigeons vers la salle de bains accompagnées de Maël, pour cette opération commando à laquelle j'ai accepté de participer.

Et pourtant, en quoi la prise d'otage du cuir chevelu de son fils par une troupe de méchants parasites me concerne ? Pourquoi ai-je accepté de m'y coller ?

- Que ça te répugne, je veux bien l'entendre, dis-je à Viviane en faisant claquer sur mes mains la paire de gants en latex que j'ai achetée au passage. Mais pourquoi tu n'as pas demandé à Homer de s'en charger ? C'est son père, après tout.

Appuyée nonchalamment contre le rebord du lavabo, elle contemple son fils d'un air apaisé, soulagé et confiant. Elle sait qu'il est entre de bonnes mains. Vu que ce sont les miennes.

- Homer m'a expliqué qu'il ne saurait jamais s'y prendre...

- Tu m'étonnes...

- C'est vrai, le pauvre. Il ne sait pas y faire, avec les animaux morts. Quand le poisson rouge du petit a clamsé, il

était si ému, j'ai bien vu qu'il se retenait de pleurer.

Voilà, j'ai fini d'emballer la tête de Maël dans plusieurs tours de film plastique alimentaire, après lui avoir soigneusement appliqué, raie après raie, de larges coulées de lotion asphyxiante.

Le film plastique, c'est une idée à moi pour aider à la pénétration du produit dans les poux de ses cheveux. Sans compter qu'ainsi, les bestioles ne mourront pas en tombant sur la serviette posée sur ses épaules, mais agoniseront sous vide. C'est plus propre.

Le petit bonhomme, qui vient de se découvrir dans la glace, adore ce nouveau look qui lui donne l'allure d'un cosmonaute en vadrouille.

- Ouais, ouais, dis-je, blasée. Ça s'appelle la *commedia dell'arte*. Ton mari pensait qu'il allait devoir liquider lui-même la poiscaille, et ça lui a fait monter les larmes aux yeux d'autoapitoiement. Classique.

Je mets une petite tape sur les fesses du gamin en lui annonçant sa libération pour les deux prochaines heures. Sa mère l'autorise même à aller jouer à la console avec son père. Du coup, il pique un sprint en poussant un petit cri de bonheur.

Seulement ça, c'était le côté facile de l'opération. Dans deux heures, il faudra soigneusement retirer les cadavres des parasites et de leurs œufs avec le peigne métallique, mèche par mèche, sans en oublier un seul (passez-moi un bol, s'il vous plaît, que je rende mes tripes dedans).

J'espère que le jour où je demanderai à ma copine un service aussi énorme elle s'empressera de me le rendre sans broncher. Sinon, je promets que j'irai cueillir des poux dans la première maternelle du quartier, et que je les replacerai sur la tête de son fils un par un.

Viviane m'invite à passer au salon. Chaleureuse, elle me propose un verre, tout en s'excusant à l'avance de ne pas avoir eu le temps de faire les courses. Elle ne peut donc m'offrir que de l'eau du robinet. J'accepte par politesse, même si je n'ai pas très soif.

Ma copine part dans sa cuisine et revient en tenant un plateau sur lequel sont posés deux verres et une carafe transparente remplie à ras bord.

Confortablement installée sur son canapé, je me lance dans un grand discours militant sur le courage de ces mères qui n'ont finalement pas d'autre choix que de se coltiner les sales besognes, si leur mec décide de ne pas s'en charger.

C'est vrai, quoi. Il en a fallu, de la bravoure, pour saisir comme elle l'a fait la friture domestique qui flottait dans l'aquarium, yeux fixes et ventre à l'air, et aller la jeter dans sa dernière demeure, la cuvette des cabinets, sans l'accompagner d'une gerbe non pas fleurie mais régurgitée.

Il en a fallu, du cran, pour désincarcérer la souris éventrée que ma mère avait courcée dans tout l'appart de mon frère qui l'avait appelée au secours, et qui finalement s'est retrouvée stoppée net à tout jamais par la fenêtre coulissante qu'elle a refermée sur l'animal sans le faire exprès.

Il en a fallu, des coucougnettes, pour venir à bout des microscopiques bestioles unicellulaires qui ont infecté l'organisme du fils de ma copine Hanaé, et les éradiquer des jours durant à coups d'antibios recrachés, de suppositoires repoussés et de cuillères de sirop plaquées sur la joue, jusqu'à ce que santé s'ensuive.

Oui, il en a fallu, du culot, pour que Viviane utilise sa meilleure copine et ne craigne pas de perdre son amitié en lui faisant tracter à sa place la vermine grouillant sur le petit crâne qu'elle embrasse tendrement chaque soir.

Et après ça, les mecs se demandent pourquoi, quand ils sont affalés devant la télé et nous prient distraitemment de leur peler une orange car ils ne veulent pas se mettre de jus sur les doigts, on a envie d'arriver par-derrière et de la leur écraser sur la tête.

- Tu as diné ? me demande Viviane, en s'asseyant à mes côtés.

- Non, pas encore...

- Tu veux que je te fasse quelque chose rapidos ? Genre des pâtes ?

- Non, tu es gentille, laisse. Je me ferai un truc vite fait tout à l'heure en rentrant chez moi, dis-je en sirotant mon verre d'eau chlorée.

Elle se lève, pose les mains sur ses hanches, l'air contrarié à l'idée que l'on puisse la soupçonner de ne pas être une assez bonne maîtresse de maison.

- Tes minettes rentrent demain de chez leur père, c'est ça ? T'as eu le temps de passer faire les courses, toi, au moins ? Tu vas te préparer quoi ?

- Je ne sais pas... en tout cas, n'importe quoi qui ne contienne pas d'animal mort, ça, c'est sûr. Peut-être juste des pâtes, je réponds, sans y penser.

- Ah... Oh dis moi, y a pas *Un dîner presque parfait* qui commence, d'ailleurs ? fait Viviane en se dirigeant vers sa télévision pour l'allumer.

Lorsque l'écran s'emplit de couleurs, le jingle d'une publicité agaçante se met à résonner dans la pièce, au tempo d'une petite voix surexcitée supposée avoir trouvé l'antidote à la question :

- *Combien de temps resterez-vous célibataire ?...*

- Longtemps j'espère, je murmure face à l'écran.

- ... *pour le savoir, composez « jenaimarredetreseule » au 0800...*

- Mais oui, nous sommes d'accord, dis-je en continuant de monologuer dans ma barbe. Et si je compose « *tagueulemorue* » au 0800 machin, tu promets de la boucler ?

- ... *alors n'oubliez pas, composez « jenaimarredetreseule » au...*

Je pousse un long soupir. Si j'avais été chez moi, j'aurais éteint la télé. Mais là je préfère reprendre une gorgée d'eau, pour noyer dans ma bouche les railleries qui commencent à en émerger.

Viviane, qui s'était éclipsée un instant, revient déposer un petit bol sur la table basse devant moi. Ça tombe bien, je commençais à avoir un creux. Toujours happée par le petit écran, je tends la main pour me servir, avant de réaliser qu'il est rempli de glaçons. Du coup, je termine mon geste en allant me gratter le bras.

Elle s'assied à mes côtés, sans cesser de me fixer.

- Eh ben alors ? Depuis quand tu commentes l'actualité des spots publicitaires pour ados ?
- Depuis qu'ils me gavent en faisant croire au monde entier que c'est une tare d'être célibataire. Ça m'énerve !
- Mais non, allez, fait-elle en me tapotant maternellement le genou. Tu finiras par tomber sur un mec bien, j'en suis sûre, ne t'inquiète pas...

Je me tourne vers elle, interloquée.

- Je crois que tu n'as pas très bien compris, là, Viviane. Je n'ai plus envie de fréquenter qui que ce soit. Tout ça pour découvrir ensuite un type qui se révélera un invalide des sentiments, un raté des émotions ou un incompetent de la vie amoureuse, comme la plupart de ses semblables. C'est bon, ils ne valent pas tout le mal qu'on se donne pour eux. J'ai donc pris la décision ferme et définitive de ne plus jamais brader ça...

Je joins le geste à la parole en faisant passer mes mains ouvertes, doigts tendus, le long de mon visage, de mes cheveux et de mon buste, histoire de bien souligner la valeur inestimable de ce dont je prive la face testostéronée de l'humanité.

- ... au premier pécore venu.

- Mouarf, fait-elle, l'air absolument pas convaincu par ma démonstration. Allez, arrête tes conneries. Tu sais bien que c'est super d'avoir un homme dans sa vie. Pourquoi t'en veux plus ?

- Mais pourquoi j'en voudrais ? C'est vrai, quoi. J'adore ne pas avoir à servir de femme de ménage permanente et gratuite à un rustre qui me confond avec sa mère. Ni à planquer mes paquets de serviettes hygiéniques au fin fond de l'armoire de la salle de bains pour maintenir le glamour de ma relation. Ou à hurler « vas-y, t'es le meilleur ! » un dimanche matin au lieu de faire la grasse mat, en suivant une équipe d'amateurs dégarnis sur un terrain de foot pour prouver mon amour au plus lent d'entre eux.

- Oh, tu exagères...

- Je veux pouvoir regarder les photos de mes ex sans qu'on exige que je les déchire par loyauté envers mon nouvel amant. Je kiffe de ne pas être obligée de supporter un goinfre qui se bâfre devant moi quand je fais un régime et que je souffre pour lui plaire.

- Ahaha ! Toi alors...

- Et ce n'est pas tout ! Je me félicite de ne pas avoir à endurer des potes consternants et puérils qui me font un jour réaliser que mon mec leur ressemble. J'exulte de pouvoir acheter une petite lampe rose pour mon salon si ça me chante et de la moquette à paillettes si ça m'amuse, sans avoir à négocier en contrepartie l'acquisition d'un immonde crâne en résine pour décorer l'étagère. Je me délecte de ne pas être obligée de solliciter une autorisation de sortie du territoire quand je veux passer la soirée avec mes copines, impliquant à mon retour la rédaction d'un rapport circonstancié dressant sur l'honneur la liste des hommes qui m'ont parlé et la façon dont je les ai rembarrés. Ça suffit comme ça, ou tu veux que je continue ?

Viviane, toujours aussi sceptique, se cale contre le dossier du canapé et appuie sa tête contre son poing en me fixant de ses grands yeux moqueurs.

- En attendant, t'es bien sortie avec Thibault, le cousin d'Homer que je t'ai présenté à son anniversaire ?

Je hausse les épaules, pour souligner le caractère futile de l'anecdote.

- Oh, juste quelques secondes, à peine, je ne m'en souviens déjà plus. J'avais prévenu Thibault qu'il ne me plaisait pas, il m'a dit que je ne lui plaisais pas non plus, alors on s'est empoignés dans la cuisine et on s'est embrassés par pure antipathie. Voilà. Thibault qui, déjà ?

(En réalité, Thibault m'a embrassée parce qu'il était saoul, je l'ai repoussé en manquant de lui vomir dessus car j'étais ivre aussi, mais j'ai transformé le récit de cette anecdote en un moment d'abandon follement torride pour nourrir la légende de mes époustouflantes aventures sentimentales.)

- Et ton histoire avec Joël, alors ?

- Joël, j'ai pas fait exprès. Ça faisait longtemps que je n'avais pas... Bref, c'était comme un pot de Ben and Jerry's proposé en plein régime, j'ai pas pu résister.

(En réalité, je suis sortie avec Joël sans qu'il ne se passe rien. Il y a des hommes attirants physiquement, qui deviennent tellement moins ensorcelants dès qu'ils ouvrent la bouche, qu'on n'a plus du tout envie d'y faire adhérer la nôtre. Mais bon, blabla, légende à entretenir, aventures sentimentales, tout ça.)

- Et ta soirée avec Milo Parmentier, t'as pas pu résister non plus ?

- Ah, mais arrête... il m'a fait livrer des fleurs au bureau, et Kelly s'est étranglée de jalousie parce que aucun acteur célèbre ne lui a jamais rien fait livrer, à elle. Juste pour ça, j'ai eu envie de le remercier en acceptant de dîner avec lui.

(Non, Milo, j'ai vraiment dîné avec lui pour le coup des fleurs. Mais nous nous en étions tenus là car il a l'âge de mon père et ça, je peux pas.)

- Et tu ne m'avais pas dit que tu craquais sur Stanislas Segal, le comédien de la série *Saoul de sommeil* ? Que tu n'arrivais pas à jouer les indifférentes quand il passait au bureau et t'adressait la parole, que tu devenais rouge comme une tomate et que ça t'agaçait d'être aussi transparente face à lui, que...

- Bon ÇA VA, ÇA VA. Tu tiens la comptabilité de mes fesses, ou quoi ?

Viviane part dans un gloussement blasé en se mettant une petite tape sur la cuisse.

- Allez, ne fait pas ta fiérote avec moi. Qui t'accompagne, à la soirée de départ en retraite d'Ernest ? Ça va être énorme, à ce qu'il paraît...

- Ben je pensais qu'on irait ensemble toi et moi...

- Non, non, moi j'irai avec mon mari, et toi il te faut un cavalier.

Je secoue la tête, butée.

- Qué, cavalier ? Tu me prends pour une jument ?

- Ne monte pas sur tes grands chevaux, c'est Kelly qu'il faudra cravacher un bon coup. Enfin, ma chérie, t'en as pas marre de cette peste qui s'approprie sans scrupule ton travail ? Qui te nargue en te faisant miroiter son défilé de boys band ? Qui se fiche de ton look dès que tu as le dos tourné ?

À son souvenir, je me lève d'un bond, propulsée par une brusque giclée d'aigreur que j'ai besoin d'évacuer en me secouant. Ah non, on va pas passer la soirée à parler d'elle, de grâce.

Pourtant Viviane insiste :

- Ne lui fais pas l'honneur de te pointer seule à la fête de son père, voyons ! Tu sais qu'elle se fiche de toi en répétant à qui veut l'entendre que le seul homme capable de supporter ton sale caractère au quotidien, c'est ton patron, ce saint homme. Elle serait trop heureuse de t'humilier en public.

- Mais je m'en bats l'œil avec une tranche de courgette grillée, de ce que pense de moi cette petite imbécile. Qu'est-ce que tu crois ? Je travaillais déjà quand elle apprenait tout juste à conjuguer ses verbes, j'étais déjà maman quand elle découvrait dans quel sens on roule une pelle, et j'étais reconnue dans mon job quand elle suppliait son papa de lui donner le même. Alors dans quinze jours, je me pointerai à cette fête sans homme à mon bras, et tant pis si ça lui défrise le ticket de métro.

- Adélaïde, écoute, tu fais une énorme erreur si tu crois que...

- Taratata. Rien du tout. Je suis une grande fille, je n'ai pas besoin d'un mec pour me légitimer auprès d'une illégitime. Je suis une femme indépendante, une femme libérée, moi, madame. Je viendrai seule. C'est dit.

Et pour clore le sujet, j'attrape la télécommande, monte le son, et me plonge avec délectation dans la rediffusion d'un épisode d'*Un gars, une fille*.

Philéas rejoue

Kramer contre Kramer

Billy. - Il nous faut des céréales.

Ted, son père. - D'accord, quelles couleurs ?

En sortant de la douche, j'attrape une serviette propre, me frotte vigoureusement le corps, me frictionne le crâne, avant de la laisser tomber à mes pieds.

Sur le sol gisent les cadavres détrempés de plusieurs autres serviettes, de caleçons ayant gardé l'empreinte de mon cul, de chaussettes sales et de vieux tee-shirts. Le basket, ça n'a jamais été mon truc. Viser puis tirer dans un panier, c'est bon pour des joueurs encouragés par des pom-pom girls, pas pour moi. Et puis elle s'ennuierait, ma femme de ménage, si je lui mâchais tout le boulot.

Appuyé contre le rebord du lavabo, je m'observe attentivement dans le miroir, frottant mon menton qui crisse d'une barbe de trois jours. Le petit arrive tout à l'heure, je vais me raser pour ne pas piquer quand il m'embrassera.

Nu comme un ver, je me dirige vers la chaîne hi-fi du salon, m'accroupis devant, parcours rapidement les boîtiers posés sur la petite étagère à CD, sort un album de Chris Isaak, et le glisse dans la platine.

Sur l'air de « Wicked Game », je retourne tranquillement terminer de me préparer.

Une pression sur la bombe de mousse à raser me donne la quantité suffisante à appliquer sur mon visage et sur mon cou. Tout en me tartinant, je scrute la lisière de mon front, rince ma main sous un jet d'eau froide, et tire mes cheveux en arrière.

- Allez, les gars, tenez le coup, quoi. Ça fait trente-huit ans que vous vous accrochez, vous n'allez pas me laisser tomber maintenant...

Pourtant si. Ces cons se barrent discrétos, les uns après les autres, augmentant la surface de mes golfs. Comme si j'avais besoin d'un terrain aussi vaste sur mon front pour jouer au beau gosse. Mais qu'est-ce que je peux y faire, à part les fixer un à un avec de la Super Glu ?

Je soupire, désespéré, et saisis ma minitondeuse à poils de nez et d'oreilles pour faire un sort à ceux qui dépassent de mes orifices naturels.

Qui donc a mis en route ce système pileux détraqué qui ne les fait plus du tout pousser aux bons endroits ? Je m'autodétériore le sex-appeal, moi, maintenant ? Quoi, mon patrimoine génétique a décidé que passé un certain stade de perfection, il fallait laisser leur chance aux autres hommes de mon espèce, histoire de diversifier le génome de cette ville ? Arf-arf...

Les narines frémissantes et désormais légères, je pose la minitondeuse et prends mon Wilkinson, que j'active sur la peau de mes joues en fixant mon reflet dans la glace. Lorsque j'ai terminé, je rince ma figure à grande eau, et me sèche en parcourant des yeux ma silhouette mouchetée à tout jamais de giclures abricot.

Pas très musclé, le Philéas. Limite flasque.

De la main, j'attrape mon léger bourrelet ventral que je pétris en espérant broyer la graisse qu'il contient, puis je l'aplatis un peu pour mieux apercevoir mon sguègue.

C'est bon, il est toujours là, trônant comme un oisillon au milieu de son nid de plumes rousses. Un peu trop oisillon, d'ailleurs... Hop, une pensée pour la splendide Calista Garnier, que je veux absolument avoir dans mon prochain lit. Enfin, dans mon prochain film. Voilà, rien que de me remémorer ses courbes dénudées dans *Liaison amicale*, le petit oiseau est devenu jeune poulet.

Mais trêve de fanfaronnade. Il est temps de planquer mon grand condor sous un caleçon pudique. On ne sait jamais, au cas où mon fichu ADN, agacé de son envergure, décide aussi de lui couper les ailes, à celui-là.

À peine ai-je enfilé mon boxer qu'on sonne à la porte.

C'est sûrement Cybèle, mon ex, qui m'amène mon fiston pour le week-end.

Cybèle. Si chiante, oui. Dans la vie, je n'ai jamais eu de chance avec les femmes.

Je ne sais pas pourquoi j'attire seulement celles qui veulent me pourrir l'existence.

Les hystériques, qui me foutent la honte en braillant en plein restaurant si mon regard s'égaré sur le décolleté de la serveuse ; les nombrilistes, qui ne parlent que d'elles-mêmes pendant que je m'endors lentement sur ma chope de bière ; les lunatiques, qui m'aiment le matin, me plaquent l'après-midi, et me supplient de les reprendre le soir ; les calculatrices, qui sont juste attirées par mon nom et se révèlent prêtes à tout pour devenir comédiennes...

Non, c'est pas vrai, celles-là je les aime bien. Surtout quand elles sont prêtes à tout.

J'ouvre la porte, découvrant une bouille adorable réjouie de me revoir, accompagnée un peu plus haut par un visage fermé, exprimant la contrainte de partager ce qu'il a de plus précieux au monde avec la grande andouille qui a très vaguement participé à sa fabrication.

Andy, quatre ans et demi, se jette sur moi en hurlant « Papaaaa ! » tandis que sa mère reste figée, agacée, bras croisés sur le seuil de la porte.

Cybèle est de huit ans mon aînée.

C'est l'ancienne assistante de l'avocat de mon père, une blonde glacée, une bombe lassée, une beauté sophistiquée avec la plus belle paire de jambes qui se soit jamais enroulée autour de mon cou. On a eu une liaison

torride il y a maintenant cinq ans et demi de cela. Un truc dément. Le genre d'histoire de fous qui m'est tombée dessus sans que je ne puisse plus rien contrôler.

C'est elle qui m'a ensorcelé. Oui, parce que moi, les collaborateurs de mon père, j'avais plutôt tendance à ne pas les calculer. Il m'accuse déjà de lui voler son talent, de m'approprier sa notoriété et de parasiter son nom, alors employer les mêmes personnes que lui, ça jamais. J'avais mes prestataires, tout comme j'avais ma dignité.

Et puis un soir, j'ai croisé Cybèle à l'avant-première d'un film de papa.

La prod donnait un cocktail après la projection du film, et je l'ai remarquée qui se tenait là, près du bar, l'air ailleurs en sirotant sa coupe de champagne. Si sexy dans sa petite robe noire ajustée, avec des escarpins aux talons interminables et des bas coutures qui soulignaient la finesse de ses chevilles. Ses cheveux blond platine étaient coupés en un carré parfait, la bretelle de son soutien-gorge apparaissait sur son épaule, et sa bouche était si rouge qu'elle a polarisé mon regard au premier instant, comme un phare attirant un bateau perdu dans l'obscurité d'une nuit sans lune.

Elle était pendue au bras d'un petit homme assez laid, avec des cheveux gris frisés et un costume écriqué, qui semblait ne pas en revenir de sa chance. Cet homme, elle me l'a raconté plus tard, était un ami banquier à qui elle avait promis de présenter une actrice assistant à cette avant-première.

J'ai beaucoup bu, ce soir-là. Vraiment beaucoup. En tout cas suffisamment pour avoir le courage d'oser l'aborder, tant je me consumais d'appréhension. Il m'a juste fallu un peu de temps. Plusieurs fois je me suis avancé, avant de reculer piteusement jusqu'à mon point de départ. J'ai pris tellement de grandes inspirations que j'en ai frôlé l'hyperventilation et, finalement, profitant de l'aide d'une ultime coupe de champagne et d'un mouvement de foule, je me suis glissé près d'elle et me suis présenté en alternant les platitudes et les maladresses à un rythme soutenu. Je bégayais. Je parlais trop fort. Je riais bêtement sans qu'il n'y ait rien de drôle. Un parfait échantillon du total look neuneu.

Mais à peine avais-je décliné mon identité qu'elle me fit un numéro de charme éblouissant. Enchaînant les sourires, les mordillements de lèvres, les œillades enjôleuses, elle envoya son banquier vaquer à ses occupations de fan, et prit, avec beaucoup d'aplomb, les choses en main. C'était plus que je n'en pouvais espérer d'une femme aussi subjugante, alors je continuai à boire pour me donner du courage. Tant et si bien que, lorsque je me suis réveillé le lendemain matin, j'étais entre ses draps sans savoir comment j'y étais arrivé.

En m'apportant un café au lit, nue sous un déshabillé de soie noire, elle m'a raconté la nuit incroyable que nous avions passée et je l'ai écoutée avec avidité.

Car j'avais l'impression d'avoir utilisé mon crâne pour ouvrir une noix de coco, mes oreilles pulsaient comme si on les avait tapissées de peau de tambour, dans ma bouche macérait le goût d'un sac-poubelle, et surtout j'étais beaucoup trop bourré pour me rappeler quoi que ce soit.

Nous nous sommes revus de nombreuses fois. Systématiquement nos retrouvailles se déroulaient de la même manière.

Je sonnais à sa porte pour venir la chercher, mais à peine en avais-je franchi le seuil qu'elle se jetait sur moi, déchirait mes vêtements, et me faisait l'amour rageusement, passionnément, par terre, sur la table, contre les murs...

Elle était incroyable. Dans ses bras, j'avais l'impression d'être un surhomme, un super-héros, un super-amant, j'avais l'impression d'être un super-veinard. Elle disait qu'elle adorait ma peau, que mon odeur la mettait en transe, qu'elle n'en avait jamais assez de moi. Moi ? J'étais dingue d'elle, avec tellement d'étoiles dans les yeux que j'en aurais allumé des cierges pour remercier sainte Alpais, la sainte patronne des astronautes. Je n'imaginai pas mériter tant de bonheur.

Et puis un jour, elle est tombée enceinte.

Elle m'avait assuré ne jamais avoir voulu d'enfant et prendre ses précautions depuis des années. D'ailleurs, elle a mis un temps fou à s'en rendre compte.

Plus de trois mois.

Bien sûr, j'ai assuré. Passé le premier instant de stupeur, la trouille de l'annoncer à mes géniteurs, et la panique d'imaginer que j'allais sans doute devoir l'épouser, je lui ai dit de ne pas s'inquiéter : je serais là. Je ne l'abandonnerais pas. Puisque nous allions devenir parents, peut-être était-il temps de faire un peu plus ample connaissance ? Je veux dire, en sortant de sa chambre.

Et c'est à la lumière des week-ends que j'organisais, des restaurants où je l'emmenais, et des moments de complicité que j'essayais d'instaurer, qu'elle m'apparut, dans toute la splendeur de son égoïsme.

La grossesse l'avait métamorphosée. Fini les nuits de passion dévorante, elle ne supportait plus que je la touche. De moi, elle exigeait que je la serve et que je lui obéisse, comme un jeune larbin à la disposition d'une diva lunatique. La sensuelle Cybèle que j'avais si souvent étreinte s'est muée en une harpie autoritaire « qui avait obtenu ce qu'elle voulait : un enfant, avant que sa quarantaine entamée ne le lui permette plus », m'expliqua une amie à moi, que je cessai aussitôt de fréquenter.

Cybèle, ma Cybèle ne m'aurait jamais fait cet enfant dans le dos. Elle ne m'aurait jamais utilisé sans mon consentement. Ce n'était pas son style. Son style, c'était de me donner son amour d'une façon inconditionnelle. Voilà. C'était une femme entière. Pas une fourbe.

Même la très importante pension alimentaire qu'elle a exigée à la naissance d'Andy (et qu'elle a obtenue) n'aurait pu me convaincre. Après tout, c'était on ne peut plus légitime, elle allait avoir besoin d'argent pour élever mon bébé toute seule.

Vu qu'elle m'avait plaqué.

- Bonjour Philéas. Je te laisse mon fils...

- Bonjour, heu... notre fils.

- ... pour le week-end. Tu veilleras à bien le couvrir si tu le sors (elle me tend un sac de linge), à lui mettre son bonnet, à ne pas l'emmenner à la piscine...

- ... mais c'est ce que j'avais prévu...

- ... à ne pas l'emmenner à la piscine, disais-je, car ses oreilles sont encore fragiles de l'otite qu'il a eue il y a

trois mois. D'ailleurs vu le temps couvert, si tu pouvais éviter de l'emmener où que ce soit, ce serait encore mieux. Vous n'avez qu'à rester à la maison et vous regarder des DVD...

- Et sinon, toi, ça va ? je demande en m'appuyant nonchalamment au chambranle de la porte, caressant distraitemment les poils de mon torse, tandis qu'Andy gambade derrière moi, et se propulse, à la vitesse turbo, sur le sofa moelleux qu'il adore.

- ... je n'ai pas terminé. Je t'interdis, tu m'entends, je t'interdis...

- Tu veux pas entrer, pour m'interdire ce que tu veux dans le salon ? Là sur le palier les voisins écoutent tout et...

- ... de le gaver de bonbons, comme tu le fais chaque fois. Tu vas le rendre obèse ! Déjà, avec les gènes qui traînent dans ta famille, regarde ta tante Henriette... Et après, qui est-ce qui doit le soigner quand il fait une crise de foie avec toutes les cochonneries que tu lui as données à avaler ? C'est moi !

Tout en parlant, elle me fourre dans les bras le doudou et le gilet de notre fils, ainsi qu'une écharpe, son livre d'images préféré et un biberon de lait chocolaté.

Je la fixe, intrigué. Je viens de remarquer quelque chose, un changement chez elle, mais je n'arrive pas à savoir lequel.

- Tu as quelque chose de différent de d'habitude, je tente, doucereux, en posant sur le meuble de l'entrée les affaires qu'elle m'a données.

Cybèle, élégamment vêtue d'un ensemble sportswear, me toise l'œil brillant d'une lueur méprisante.

- Toujours aussi observateur, bravo. Je me suis coupé les cheveux et j'ai changé de couleur.

- Ah ! Voilà, hein, t'as vu, j'ai remarqué ! Je savais bien que tu avais quelque chose de différent.

Elle hausse les épaules, irritée, et remonte son sac à main sur son bras en me lançant :

- Occupe-toi bien du petit. Je passe le récupérer dimanche à dix-huit heures, comme d'habitude.

Mon regard s'égare soudain sur mes pieds nus, que je scrute avec attention en lui demandant d'une voix un peu cassée, avant qu'elle ne s'en aille :

- Et sinon, il y a une raison à cette nouvelle coupe ? Tu vois quelqu'un, en ce moment ?

C'est sur un lapidaire (mais ô combien traditionnel) « Va te faire foutre ! Ça ne te regarde pas » qu'elle tourne les talons et nous quitte, le petit et moi.

Touché, je ferme la porte derrière elle, gardant quelques secondes la main appuyée dessus. Puis je me penche sur Andy qui vient d'attraper ma jambe avec ferveur. Après avoir considéré un instant mon petit bonhomme, je lui propose :

- Dis-moi, mon fils, qu'est-ce que tu penserais d'une après-midi à la Foire du Trône, à faire des tours d'autotamponneuse avant de nous gaver de barbe à papa et de gaufres au Nutella ?

- Ouaaaaais ! Ouais ! Ouais ! Ouais ! hurle Andy, fou de joie.

Sans l'ombre d'une hésitation, car après tout, je ne vois mon gosse qu'un week-end sur deux, je conclus le programme des réjouissances par un tonitruant :

- Et demain, piscine !

Le petit me regarde, les yeux éperdus d'adoration. Je le prends dans mes bras et le presse contre mon cœur, tandis qu'il murmure à mon oreille :

- Papa, j'adore quand je viens chez toi... t'es vraiment le plus chouette papa du monde...

Vingt-quatre ans plus tôt...

Avril 1986, Margate, Angleterre

- T'as remarqué tous ces gens ? On ne les connaît pas... Ce ne sont pas des personnes de notre groupe, nota une jolie brunette de quatorze ans, les cheveux tressés en une longue natte qui lui tombait dans le dos.

- Je crois que ce sont ceux d'un autre collège. J'ai entendu dire qu'ils avaient réuni plusieurs classes dans cette salle pour la boum de fin de voyage, lui répondit sa copine, une petite blonde habillée d'un pull à manches chauve-souris et d'un fuseau noir.

- Ho ?

- Oui, un des animateurs m'a même raconté que quelques Anglais du coin avaient réussi à s'infiltrer. Normalement c'est interdit, mais bon, comme il n'y en a pas beaucoup, ils ont laissé faire.

- Hé, trop génial...

Les deux adolescentes, collées contre un des piliers de la salle, observaient les élèves qui s'agitaient en rythme devant elles.

- Tiens, regarde ce rouquin qui vient vers nous... Ça doit être un British, murmura la blonde en chuchotant à l'oreille de sa camarade à natte brune.

- Reste naturelle, reste naturelle..., dit l'autre en se figeant brusquement.

Le garçon s'approcha à pas de loup, visiblement craintif. Inviter une fille pour un slow, c'était une audace dont il ne se serait jamais cru capable quelques mois plus tôt. Cette simple idée le mit en nage. Dans l'obscurité de la fête de départ organisée par les animateurs de ce voyage scolaire, il tendit à la brunette une main timorée accompagnée d'un sourire gauche. Elle le lui rendit, flattée d'être choisie, et accepta son invitation à danser sur « Lady in Red », dont les premières notes résonnaient.

Il tenta de la distinguer plus précisément dans la faible luminosité de la salle, y parvint à peine, et la serra doucement contre lui. Elle se laissa faire, posa la tête sur son épaule, et ensemble ils se laissèrent aller sur ce slow sirupeux.

- Tu t'appelles comment ? demanda-t-elle soudain, la bouche plaquée contre son oreille pour couvrir le bruit de la musique.

Elle eut un peu de mal à deviner ses traits dans la pénombre. Elle sentit juste l'effluve de sa sueur, comme un parfum de chiffon mouillé car il avait sans doute beaucoup dansé avant. Elle trouva cette odeur particulièrement grisante. Lui, plongeant le nez dans son cou pour lui répondre, respira l'arôme de l'eau de Cologne dont elle s'était aspergée avant de venir, qui lui picota les narines.

- Philé... heu... juste Phil.

- Phil, comme Phil Collins ?

- C'est ça. Et toi ?

- Moi c'est Adéla... heu... Heïdi.

- Heïdi, comme la fille de la montagne ?

Elle éclata de rire.

- C'est ça.

Il la serra de nouveau contre lui. Elle réajusta plus étroitement les bras autour de son cou. Et ils dansèrent. À chaque micromouvement qu'elle faisait, il la serrait un peu plus sans cesser de chalouper. De temps en temps, elle relevait la tête, mais ne distinguait pas grand-chose à cause des spots de lumière trop faibles dirigés derrière eux. Plusieurs fois, l'espace de quelques secondes, alors qu'ils étaient face à face, leurs souffles s'étaient mélangés et ils auraient pu s'embrasser. Mais elle choisissait de poser la tête contre son épaule, et il la comprimait encore un peu plus sur son cœur.

Lorsque le slow se termina, il leur fallut de longues secondes pour atterrir, et se dégager lentement, très lentement et comme à regret, de cette étreinte mutuelle. Leurs cœurs battaient la chamade, ils étaient tous les deux cramoisés, mais ils ne le voyaient pas.

À peine eut-il le temps de la remercier pour la danse qu'elle lui avait accordée qu'un grand type chevelu et dégingandé l'attrapa par le cou et l'entraîna un peu plus loin.

Excité, soufflant comme un bœuf, il lui postillonna à l'oreille :

- Alors, ça y est, tu lui as roulé un patin ? Tu t'es dépuclé la langue, gars ?

- Ben heu... ouais... ça y est ! Hin, hin, hin...

- Wouhou ! Eh ben c'est pas trop tôt, on a failli attendre, 'spèce de grand timide ! Tape m'en cinq ! dit-il en lui tendant sa paume, que l'autre claqua bruyamment. Viens, continua-t-il en le tirant hors de la salle, on va aller se prendre une bière avec le reste de la bande pour fêter ça...

Le rouquin hésita un instant, chercha la fille du regard, mais ne distingua rien dans la foule compacte voguant à présent sur « Hotel California ». Un peu déçu, il finit par se laisser emmener par son pote exubérant.

La brunette, revenue près de sa copine, écarquilla les yeux en scrutant les gens qui dansaient, mais ne parvint pas à repérer son mystérieux cavalier. Lorsque le slow se termina et que l'animateur enchaîna sur un bondissant « Such a Shame », elle soupira.

- Viens, fit-elle à la blonde, elle me gonfle, cette soirée, on rentre ?

Adélaïde rejoue

L'espion qui m'aimait

« Vous êtes très méfiant, monsieur Bond... »

- Mais... qu'est-ce que tu trafiques dans mon bureau ? ! dis-je en apercevant la légendaire Céleste Kestenstein, du service de presse, assise devant mon ordinateur.

Ah non mais quelle fouineuse, celle-là !

- Rien rien..., dit-elle en se levant précipitamment de mon siège.

Machinalement, elle recoiffe son casque de cheveux et tire sur son chemisier gris assorti à sa tignasse figée au poil près dans un mouvement alambiqué qui se voudrait esthétique, mais qui ne parvient qu'à être ringard. Je me souviens plus, elle n'a pas une retraite à prendre, dans deux ans ? Ah si, justement. Sauf que c'est « dans deux ans », c'est pas « maintenant ». Alors faut bosser, cocotte, au lieu de passer ton temps à fureter dans les affaires des autres pour inonder de ragots les membres de l'équipe, tel un paparazzi opérant sans appareil photo.

D'autant que je garde toujours en travers de la gorge la fois où elle a dit à Ernest que j'étais enceinte, après m'avoir aperçue vomir dans ma corbeille à papiers. En réalité, elle aurait dû tenir sa langue, j'avais juste une gastro. Depuis, le temps a passé, de la salive a coulé sous le palais, mais un jour, c'est sûr, je lui cracherai mon ressentiment à la figure.

- Non, mais Céleste, écoute, tu ne peux pas...

Debout, appuyée négligemment contre mon bureau, elle gifle l'air de la main comme pour signifier à quel point il ne s'agit que de brouilles.

- Bah, mon ordinateur a du mal à démarrer, et je n'arrive pas à commencer la journée sans jeter un coup d'œil sur les prévisions astrologiques, tu le sais bien.

Je m'approche pour voir mon écran, qui affiche encore la fenêtre ouverte de ma boîte de réception d'e-mails.

- ... et tu vas les chercher dans mes courriers ? Mais enfin...

- PAS-DU-TOUT, m'interrompt-elle avec un aplomb qui frôle la performance artistique. Non, non, ta fenêtre s'est ouverte toute seule, moi je surfais juste sur *Astro c'est trop*. Tu devrais appeler Romain, tu sais, le stagiaire qui passe son temps à surfer au lieu de classer ses dossiers, pour qu'il répare ta machine. Tu as dû attraper un virus je ne sais où. Va savoir sur quels sites tu vas traîner, toi aussi...

Je croise les bras en la fixant.

- Pas la peine, je l'ai pris sur le fait, mon virus.

Et ce n'est pas dommage, car ça faisait des mois que je soupçonnais ses intrusions sans jamais avoir pu les prouver. Mais bon sang, je savais bien que mes stylos ne changeaient pas de place tout seuls, que les biscuits dans mon tiroir disparaissaient mystérieusement, et que la trace de rouge à lèvres que j'ai retrouvée un jour sur mon mug « I love London » n'était pas ma couleur habituelle.

Imperturbable, elle claque des mains, façon « bon, recentrons-nous sur l'essentiel ».

- Tiens, d'ailleurs, puisqu'on parle de Romain, tu sais qu'avec Camille, de la compta, on l'a vu plusieurs fois partir en fin de journée avec dix bonnes minutes d'avance ? ! Tu te rends compte le culot qu'il a de prendre sur son temps de travail ?

- Hum...

Je réinvestis mon siège à roulettes, encore marqué de l'empreinte de son gros popotin.

Mes doigts pianotent à vive allure sur mon clavier, après que j'ai bien pris soin de tourner l'écran face à moi, de sorte que, pour réussir à voir ce qui s'y passe de là où elle se trouve, il faudrait qu'elle puisse lire dans les fibres optiques.

Je me doute qu'elle doit se lasser de ne recevoir que des e-mails lui proposant d'élargir son pénis ou des alertes de notaires bidon lui annonçant qu'elle a touché un héritage, mais enfin si elle était moins intrusive, elle aurait une vraie vie sociale, comme tout le monde.

- C'est pas tout ça, mais je meurs d'envie d'un café. Je t'en apporte un ?

- Non merci, dis-je en décochant tous les mots de passe de mes comptes. Je voulais de toute façon aller me chercher un truc à boire, comme une grande.

Je me lève, et imprime dans mon regard un « Allez, maintenant, retourne dans ton bureau » qui me semble assez limpide.

- Alors je t'accompagne ! fait-elle guillerette en m'emboitant le pas, comme si nous étions amies.

Fatiguée d'avance, je la laisse me suivre comme un toutou, en me promettant de faire suffisamment attention à ce que je vais raconter pour ne pas la laisser me tenir la jambe et s'exciter dessus.

Arrivées devant la machine à café, tout au fond d'un des couloirs de l'agence, nous croisons Chandika, du service juridique, qui sirote le sien.

Oh non, pas elle. Les deux dans la matinée, je ne vais pas pouvoir.

Céleste et Chandika, ce sont un peu les Heckle et Jeckle de l'humeur. L'une t'aspire le cerveau, l'autre te remplit le crâne d'idées noires. Seulement là, j'ai un peu trop mal à la tête pour supporter que Chandika Gupta y verse sa généreuse coulée de goudron matinale.

Ses cheveux de jais sont retenus en chignon comme d'habitude. Son look est impeccable. Elle réajuste la manche de sa veste en tweed, avant de me demander :

- Alors, Adélaïde, prête pour la grande soirée de départ d'Ernest ? Le patron qui s'en va, je n'en dors plus... Sans compter que je n'ai rien à me mettre.

Ben je ne vais pas y couper, finalement.

Je glisse une pièce dans l'appareil, et hésite entre un thé au citron et un chocolat chaud. J'opte pour le chocolat chaud, et, tandis que j'appuie sur la touche correspondante, Céleste remarque :

- Ah ? Tu n'es plus au régime ?

Le verre tombe, et se remplit d'un jet de liquide brunâtre fumant. L'espace d'une seconde, je refrène l'envie de lui envoyer ma boisson au visage. Je viserais sa bouche pour calciner toute tentative d'extorsion d'informations, et sauver ainsi le nez de l'humanité de ce constant tire-commérages qu'elle lui inflige depuis des années par l'entremise du patch antipoints noirs qui lui sert de langue. Mais restons cordiale, c'est ma collègue de bureau, je risquerais ensuite de me taper tout son boulot à sa place. Je trempe donc mes lèvres à moi dans le gobelet avant de sursauter.

- Oh, tu t'es brûlé la langue ? Ça doit faire mal..., dit-elle en ricanant.

Chandika, elle, ne glousse pas mais affiche l'air chagriné de celle « qui sait ce que c'est de souffrir ». Et finit par lâcher, le regard dégoûlant de compassion :

- Fais gaffe, ma belle, une blessure, on ne sait jamais comment ça évolue. Une gangrène est si vite arrivée...

Mine de rien, je suce frénétiquement mon appendice meurtri. Sans succès. J'ai toujours l'impression cuisante d'avoir roulé une pelle à la vipère à ragots. Aoutch.

Pendant que Céleste glisse à son tour une pièce dans l'appareil, je me tourne vers ma collègue la moins intrusive, et tente de parler sans zozoter.

- Oui, la soirée d'Ernest... bah, il va nous manquer, le pauvre, quand il ne viendra plus travailler ici.

- Oh, dit Chandika accablée, en sirotant pensivement son café. Plus rien ne sera jamais comme avant... C'est le début de la fin...

- De la fin de quoi ?

- De tout. Ça commence comme ça, et ensuite on se retrouve avec une restructuration, des licenciements, une fermeture de l'agence, même, peut-être ? Qui pourra lui succéder ? Certainement pas sa fille, elle est trop jeune... Pfff... Je le savais, en venant travailler ici il y a sept ans, que ça se terminerait comme ça. Je le savais. Il n'y a qu'à moi que ça arrive, des tuiles pareilles. Qu'est-ce que je vais devenir, si je me retrouve au chômage maintenant ? J'ai les traites de ma résidence secondaire à rembourser ! Mon mari va être obligé de faire des gardes supplémentaires à l'hôpital. On ne va jamais s'en sortir... Toi non plus, d'ailleurs, dans ta situation...

D'accord. Ne pas la relancer. Changer de sujet. Vite.

- Et, donc, tu n'as rien à te mettre, pour la fameuse soirée ? Tu sais, j'ai le même problème et...

Elle me stoppe de la paume de sa main tendue, catégorique.

- Rien. Mais alors rien de chez rien. Et c'est pas avec ce licenciement prochain que je vais me laisser aller à faire des folies vestimentaires, crois-moi. Déjà qu'il y a cette crise, qui n'en finit plus de nous pomper le sang... Le monde va mal, si mal, oh ! mon Dieu, le monde va tellement mal !

Céleste, dont l'attention avait un instant été détournée par la conversation de deux stagiaires qui se gaussaient des mésaventures sentimentales d'une troisième, nous rejoint l'œil brillant d'excitation.

- De quoi est-ce que vous parlez ?

Formidable. Sa curiosité maladive me donne l'occasion de m'esquiver en lui refilant le bébé geignard. Mais Chandika, dans un brusque élan de complicité, passe son bras sous le mien et me menotte le coude. *Damned*. Ou au secours. Ou les deux, tiens.

- On parle de la grande soirée de départ en retraite d'Ernest...

- Ah oui ! J'ai hâte d'y être, ça va être énorme ! (Yeux de cocker pointés dans ma direction.) Pauvre Adélaïde, il paraît que tu n'as trouvé personne pour t'accompagner ?

Très bien, je la vois venir et je ne tomberai pas dans son piège. Il est hors de question que je tombe dans son piège. De toute façon, j'ai repéré son piège donc je n'y tomberai pas.

N'empêche, d'où elle sait ça, elle ? !

- D'où tu sais ça, toi ?

Plouf. Je suis tombée dans son piège.

Elle croise les bras, ravie, affichant la modestie du magazine people dévoilant avant ses concurrents la photo de la maîtresse du pape.

Vite, vite, je me reprends, et j'éclate d'un petit rire cristallin et parfaitement détaché, pour ne pas la laisser jubiler trop longtemps. Soufflant sur mon chocolat pyromane pour le calmer, celui-là aussi, je passe une mèche de cheveux derrière mon oreille.

- Mais enfin, Céleste, tsss... je sais bien qu'à ton époque on ne pouvait pas se faire poser un plombage sans demander la permission à son mari, mais tu sais, depuis, les temps ont changé, les femmes peuvent désormais vaquer à leurs occupations sans autre accessoire à leur bras qu'un sac à main et...

- Kelly m'a tout raconté.

Mon air semble assez interrogatif pour qu'elle précise, sans la moindre gêne :

- Enfin... techniquement, Kelly a rapporté votre conversation à Jennifer du service de presse, qui l'a confiée à Martine de la compta, qui l'a répétée à sa belle-fille Samira au téléphone, et comme Martine parle fort pendant la pause clope, et que je prenais la mienne glissée derrière elle pour éviter de recevoir sa fumée dans la figure... Bref, le résultat est le même.

Puis elle ajoute, peinant à dissimuler son plaisir dévorant à vivre la vie des autres par procuration :

- Si tu as besoin... je peux t'indiquer une agence d'escort-boy... Un type discret qui t'accompagnera pour la soirée... oui, parce que tu comprends, il y aura tout le gratin de la profession, tu vas avoir l'air ridicule si tu viens seule les mains dans les poches. Bien sûr, ça restera entre toi et moi. Et, heu, Chandika.

Laquelle ne nous écoutait pas et vient de tourner les talons, son café terminé. Elle a harponné Jennifer, qui passait par là. Pendue à son bras, elle lui explique, tout en se faisant tracter, combien il est difficile de trouver du travail passé la trentaine, que le chômage les guette, qu'elles vont devoir réduire considérablement leur train de vie, et est-ce qu'elle en avait conscience, au moins ?

Cependant, pour la première fois depuis que je la connais, ce dont vient de parler Céleste m'interpelle. Intriguée, je m'approche d'elle, tapotant ma bouche d'un index pensif, l'air de réfléchir sérieusement à sa suggestion.

- Escort-boy, tu dis ?

- L'idée du siècle, lâche-t-elle, radieuse. Ni vu ni connu, discrétion assurée, satisfaite ou remboursée. Tope là, copine, fait-elle en me tendant avidement la paume de sa main ridée.

Je ne tope nulle part, je ne suis pas sa copine, mais je continue de l'observer en hochant la tête.

- Non, je n'oserai jamais... à moins que... tu es sûre, pour le coup de la discrétion... ?

- OUI ! Oui, écoute, fais-moi confiance. Un jour où je m'étais disputée avec le gros Raymond parce qu'il avait encore oublié notre anniversaire de mariage, j'ai décidé sur un coup de tête de louer les services d'un de ces beaux garçons pour...

- Coucher avec ? dis-je en éclatant de rire.

Elle perd aussitôt toutes ses couleurs, et se recoiffe nerveusement.

- Non ! Pas du tout, tu penses bien... C'était juste pour un dîner, j'avais réservé une table dans un grand restaurant pour cet abruti de Raymond et...

- Et le type était mignon, au moins ?

Ses joues rosissent à nouveau.

- À croquer. Pas très grand, mais les yeux gris-vert, élégant, bien mis de sa personne...

- Séduisant, quoi.

- Oui, écoute, je dois avoir gardé ses coordonnées quelque part, si tu les veux...

Elle tourne la tête vers le sac resté dans son bureau ouvert, mais je m'approche d'elle et saisis son menton que je redirige vers moi. J'articule lentement, en lui soufflant au nez une haleine chargée de suspicion :

- Allons, Céleste, on est entre nous... Je ne peux pas croire que tu aies payé une somme que j'imagine conséquente, pour au final te contenter d'un simple dîner...

- Mais si, enfin, voyons, je...

- ... je ne dirai rien, je te le promets. Chuut ! je fais, un doigt posé sur mes lèvres. Alors, c'était comment ?

- Écoute je te jure que...

Un mouvement assuré et comique de mes sourcils, allié à son envie irrépressible, pour une fois, d'exister aux yeux du monde par ses propres anecdotes, la fait céder.

Céleste jette un coup d'œil à droite, à gauche, n'oublie pas non plus de regarder furtivement derrière elle, avant de me confier :

- D'accord, ma chérie. C'était époustouflant. Époustouflant.

Et là, désormais libérée de toute inhibition, elle déverse à mon oreille un flot de détails d'une indécence qui ferait monter le rouge aux joues d'une exhibitionniste saoule.

Je la stoppe net après la description de ce que le type a fait avec sa langue au grain de beauté qu'elle a sur la fesse gauche.

- Et dis-moi, il s'appelle comment, ton bel étalon ?

- Salvatoré..., fait-elle, l'œil étincelant d'une lueur gourmande.

- Salvatore ?

- Non : Salvatoré. C'est un prénom latin. Le e se prononce é à la fin.

- Et ton mari, Raymondé, il est au couranto ?

- Ben... non, évidemment ! Quelle question ! fait-elle, les poings sur les hanches, comme si j'étais stupide.

Parce que effectivement j'ai parfois des réactions un peu stupides, je ricane quelques secondes en secouant les épaules, avant de cesser et de la fixer droit dans les prunelles.

- Alors écoute-moi bien, Céleste. Si je te chope encore UNE SEULE FOIS en train de fouiller dans mon bureau, j'attrape ton Raymond par les bretelles, et je lui explique cette délicieuse technique d'examen lingual de tes naevus que tu as découverte le soir où tu l'as laissé se nourrir de surgelés et que tu voudrais tester avec lui, pour changer. Me suis-je bien fait comprendre ?

Si je voulais conserver l'image d'une carpe sortie brutalement de l'eau, je n'aurais qu'à faire un schéma de la tête de Céleste : les yeux exorbités, les mains plaquées contre la poitrine, la bouche qui s'ouvre et se referme sur une litanie de phrases qu'elle prononce sans parvenir à utiliser sa voix.

- Nous sommes d'accord. Allez, tope-là copine ! dis-je en lui mettant une petite tape sur la joue.

J'émetts un soupir de satisfaction (ma voix fonctionnant parfaitement, elle), et retourne dans mes appartements professionnels.

C'est pas tout, la rigolade ça va cinq minutes, mais mon chocolat est froid et j'ai du boulot sur le feu.

Après avoir soigneusement fermé la porte de mon bureau, je m'installe derrière mon ordinateur, vérifie mes e-mails et les traite par ordre de priorité.

Les amis pour commencer, eux je ne les fais pas attendre. Les gens que j'apprécie professionnellement ensuite,

j'ai bien le droit d'avoir mes petites préférences. Après, les personnes qui marquent « urgent » partout, vu que c'est moi qui décide de l'urgence que j'accorde à leurs missives. Et enfin, tous les autres.

Je suis un dinosaure qui ne possède pas de ces smartphones intrusifs, pas d'iPhone, ni de Blackberry, ni même d'activation de la fonction « réception d'e-mails » sur mon téléphone portable surtout pas tactile. Je suis déjà joignable en permanence vocalement, je refuse d'être harcelée textuellement par des gens qui estiment ne pas pouvoir attendre que je pose mon arrière-train derrière un bureau. Alors je prends mon temps, j'écluse les messages les uns après les autres, une trentaine reçus depuis hier soir, ça va, la journée va être calme.

Puis je tombe sur celui du réalisateur Philéas Prescott.

Wow. Le grand Prescott, celui de *Fenêtre qui s'ouvre* ? Tiens, c'est bizarre, qu'est-ce qu'il me veut ? Il me semblait pourtant qu'il travaillait exclusivement avec Ernest depuis des décennies. Il n'est quand même pas déjà en train d'organiser la succession ? Remarque, si c'est moi qu'il a choisie comme nouvelle interlocutrice dans cette agence, j'en connais une qui va s'étouffer dans sa bile.

Je lis son message : il recherche d'urgence une comédienne dont il me donne la description précise, pour incarner la fille de son héroïne principale dans le téléfilm qu'il tourne en ce moment. Ma mission, si je l'accepte, sera de le dépanner avant vingt-quatre heures, la comédienne engagée pour ce rôle venant brusquement de se désister.

Je note au passage qu'il est extrêmement courtois dans sa missive, car il commence son mail par « Chère madame ».

En même temps, ça doit être générationnel. À son époque, on s'adressait aux dames avec un minimum de savoir-vivre. Un fin de trentenaire aurait juste écrit « Bonjour ».

En revanche, je suis un peu surprise qu'il se soit mis aux téléfilms. J'avais lu quelque part qu'il avait toujours catégoriquement refusé d'en faire. Bah, il a dû changer d'avis.

C'est étrange que l'info n'ait pas circulé au sein de l'agence. Prescott qui tourne pour la télé, quand même...

Je réfléchis un instant, avant d'insérer dans ma réponse un lien vers la fiche descriptive d'une comédienne que j'ai en tête, qui correspond tout à fait à son portrait-robot, et qui est disponible en ce moment. Lorsque je clique sur « Envoyer », je me dis que je vais en chercher d'autres, car même pour ce petit rôle et avec cette urgence, il va forcément vouloir choisir parmi une dizaine de jeunes femmes avant de se décider.

Tandis que je passe mon fichier en revue, pas très étoffé car je m'occupe essentiellement d'enfants comme il semble l'ignorer, je reçois sa réponse, qui ne s'est pas fait attendre : il accepte ma candidate !

Elle a rendez-vous à la première heure le lendemain sur le plateau dont il me donne l'adresse. Même pas besoin de faire un essai, il me fait confiance. Je suis tellement flattée en lisant ce mot, « confiance », qui m'est adressé, que je flotte à quinze centimètres au-dessus de mon siège.

Aussi, je ne résiste pas à l'envie de lui envoyer un petit e-mail, qui consiste grosso modo à le remercier de me remercier, mais tant pis. Je réfléchirai, comme d'habitude, quand le message sera parti.

De : Adélaïde Blanchemaison

A : Philéas Prescott

Merci, monsieur Prescott, de la confiance que vous me témoignez. N'hésitez pas à revenir vers moi pour toute autre demande, je reste à votre entière disposition.

Bien cordialement,

Adélaïde Blanchemaison, agent d'artistes.

Voilà.

Sobre, poli, efficace, et je me mets en première ligne pour entamer une dynamique et fructueuse collaboration avec lui, quand il aura fini de bosser avec Ernest.

Dégage, Kelly, va jouer avec tes Barbies. Adélaïde est dans la place, yo ! (J'active mes mains au-dessus de mon clavier façon chorégraphie digitale de rappeur pour souligner le « yo ». J'arrête net en me souvenant que mon bureau n'est pas fermé à clé.)

À peine le temps de répondre à quelques autres e-mails, qu'apparaît de nouveau un message à son nom.

De : Philéas Prescott

A : Adélaïde Blanchemaison

Pour toute autre demande ? Hum... attention, vous risqueriez d'avoir des surprises si je décidais de vous prendre au mot...

Bien à vous,

Philéas P.

Sidérée, je relis ce message plusieurs fois.

Mais... mais... c'est qu'il me drague, le vieux cochon !

Attends, non mais je rêve. Je ne sais pas si je dois être flattée ou horrifiée.

C'est-à-dire que, techniquement, il a quand même cinq cents ans.

En même temps, non techniquement, il a fait tourner les plus belles actrices du cinéma français dans ses films, et plus car affinités, d'ailleurs, à ce que j'ai lu dans la presse people...

Bon, bon, calme-toi, ma fille.

Il ne t'a pas fait une déclaration d'amour non plus, il essaie juste de voir si y a moyen de tâter du nichon.

À l'aveuglette, d'ailleurs, vu qu'il ne t'a jamais rencontrée.

C'est juste une petite poussée de salacité à deux euros, comme en ont les hommes dès qu'ils s'adressent à n'importe quel élément biologique vivant dénué d'appendice pénien. (Ou pas, selon les goûts.)

Je tape ma réponse, et l'envoie sans me relire.

Audacieuse. Arrogante. Limite effrontée.

Allez, vive la spontanéité, un peu, ho ! S'il peut se lâcher, je peux le faire aussi.

De : Adélaïde Blanchemaison

A : Philéas Prescott

Eh bien vous savez quoi ?

Je cours le risque ! :-)

Amicalement,

Adélaïde B.

Et hop ! Un petit « amicalement » dans sa face. Histoire de resserrer les liens qui se créent.

Puis je vaque à mes occupations.

La sonnerie indiquant l'arrivée d'un nouveau message ne tarde pas à retentir. Un frisson de curiosité me parcourt l'échine, tandis que je me précipite sur ma souris pour l'ouvrir.

De : Philéas Prescott

A : Adélaïde Blanchemaison

Prenez garde, Adélaïde, j'ai beaucoup d'imagination...

Baisers,

Philéas P.

Hou ! Grand fou ! Il a signé « baisers » ! Carrément.

Alors-alors ? On se lâche ? On retrouve l'ardeur de ses vingt ans ? Encore vert, papy, à ce que je vois, hum ?

Meuh je vais t'en donner, moi, des trucs à imaginer, tu vas voir... Je vais te la stimuler, ton inventivité... Je m'en vais t'attiser la fantaisie... Te doper la création...

Vieille canaille.

De : Adélaïde de Blanchemaison

A : Philéas Prescott

Hum... des promesses, toujours des promesses !

Bises,

Adélaïde B.

« Bises », c'est moins fort que « baisers », mais c'est plus chaleureux qu'« amicalement ».

Oui, ben ça ira comme ça, hein. Juste la bonne dose d'impertinence, je lui montre qu'ils ne m'impressionnent pas, lui et ses quatorze Césars, que j'accepte de jouer avec lui, tout en restant professionnelle. Voilà. C'est parfait comme ça.

Parfait.

Il l'a sans doute senti aussi.

Raison pour laquelle il ne m'a plus écrit de la journée.

Philéas rejoue

Vous avez un message

« J'allume mon ordinateur, je me connecte, et ma respiration se bloque jusqu'à ce que j'entende ces quatre petits mots : "Vous avez un message." »

- Mais je m'en bats les couilles, que tu ne puisses pas venir ce matin à cause de... Non, non, Émilie, calme-toi... Non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire... (les paumes moites, je change mon portable de main, et donc d'oreille) mais non, enfin, je ne suis pas agressif ! Regarde, je suis parfaitement détendu... (je prends une profonde inspiration, puis j'expire lentement et bruyamment)... Oui, oui, je comprends que tu... oui... oui, mais enfin Émilie, mets-toi un peu à ma place, tu me plantes en plein tournage, je vais perdre un temps fou si tu ne... Oui, je sais que la perte de ton chat te bouleverse trop pour jouer... D'accord, vous avez grandi ensemble, je comprends ta peine, mais ce n'est pas une raison pour... Oui, mais... Oui, mais... Oui, d'accord, mais... Ok... Ok, très bien... Oui... oui, je... je... Très bien. D'accord Émilie. Toutes mes, heu, condoléances, pour ton félin... Oui, pour « Chaboté », c'est ça... voilà, je t'embrasse... ouais, ouais, salut...

Je raccroche, et à ce moment seulement laisse exploser ma colère. Dans cette petite annexe vide du studio, le mobilier est rare et peu fragile. Pourtant je sens bien qu'il faut que je fasse quelque chose de mes mains. Alors mon poing s'abat contre le mur qui me fait face.

Quand Ruben, le régisseur plateau, vient me chercher, il me trouve la paluche coincée entre les genoux, sautillant avec la vigueur d'un Sioux autour d'un totem.

- Je te dérange, mon Philou ?

- Non, tu vois bien, je grince, le visage rouge vif et les taches de rousseur qui clignotent. Je suis juste en train de presser mes doigts POUR M'EN EXTRAIRE LES ONGLES !!!

Il hausse les épaules, ses mains à lui tranquillement glissées dans les poches avant de son jean.

- Ah, mais tu fais ce que tu veux pendant ta pause, hein, moi je ne juge pas. C'était juste pour te prévenir qu'elle est finie et qu'on t'attend, sur le plateau.

- M'en fous.

- Comment ça, tu t'en fous ?

Ben oui, je m'en fous. Pour qui est-ce que je vais passer, encore ? Pour un loser. Pour un pauvre type qui n'arrive pas à tenir ses actrices dans un simple téléfilm. Pour quelqu'un qui n'atteindra jamais le niveau de l'ombre de la cheville de son père. Pour un raté.

Envahi par une brusque bouffée de désespoir, je fais un demi-tour sur moi-même, me retrouve face au mur, lève le poing, renonce à l'idée de le boxer, et termine mon tour complet en l'épargnant pour cette fois.

Marre. Marre. Marre, quoi. Putain, ça ne m'était jamais arrivé auparavant, mais là je sens que, oui hein, je sens monter en moi une furieuse envie de boudier.

- Je m'en fous ! Émilie vient de me planter pour demain, et je ne retournerai pas bosser tant que je n'aurai pas trouvé quelqu'un pour la remplacer.

Ruben regarde mes phalanges égratignées, puis l'endroit que je visais quelques secondes plus tôt.

- Et donc, l'idée, c'est de creuser dans les murs à main nue pour y trouver une nouvelle comédienne, c'est ça ? Remarque, tu as raison. Il paraît que c'est au fond d'un mur en crépi qu'on a découvert Joan Collins. D'ailleurs si elle a tenu à conserver ce visage subtilement plâtré, c'est pour se rappeler d'où elle vient.

Bras croisés, tapotant nerveusement le sol du pied, je le fixe, lassé.

- T'as fini de raconter des conneries ?

- Oui. Et si toi t'as fini d'en faire, je t'invite à contacter une fille que je connais, qui travaille à l'agence Comédimoitou. (Il fouille dans son portable.) Elle est super sympa et très réactive, je suis sûre qu'elle pourra t'aider. Elle s'appelle Adélaïde, et son numéro de portable est le...

- T'as pas plutôt son e-mail ? dis-je, sans préciser combien le téléphone me met, encore aujourd'hui, mal à l'aise.

Timide, c'est mon deuxième prénom. Je n'y peux rien, ça ne changera jamais.

Ruben lève la tête et, sans faire de commentaires, me montre l'adresse e-mail de la fille sur l'écran de son téléphone. Je l'intègre dans le carnet d'adresses du mien, et commence aussitôt à rédiger un message à son intention.

- Adélaïde, quel prénom de vieux, n'empêche... Mieux vaut pour elle que ce soit un pseudo...

Ruben, qui a toujours son portable à la main, lit en souriant dans la vague un texto qu'il vient de recevoir. C'est sans doute la petite amie qu'il a rencontrée il y a quelques semaines sur Internet. Ils semblent fous amoureux.

- Mais non..., fait-il distraitemment, en pianotant sur son écran tactile pour lui répondre.

- Ouais, ben au cas où, je vais quand même lui donner du « Madame »... Voilà... « Message envoyé », et j'espère que tu as dit vrai, pour sa réactivité.

- On va très vite le savoir, me fait-il, sûr de lui. Je la connais, tu peux compter sur elle. Au fait, ça va mieux entre Maud et toi, non ? Vous vous êtes réconciliés ?

Fatigué à son seul souvenir, je bascule la tête en arrière, et scrute un instant le plafond en me passant la main dans les cheveux.

- Bah... je crois qu'il ne faudrait jamais rencontrer les fantômes qu'on avait étant gosses. C'est mauvais pour la nostalgie. Et puis elle a tourné avec mon père, et rien que pour ça, j'aurais dû la fuir...

- Ouais...

- Il me faut ma propre muse, tu comprends ? Mon inspiratrice à moi, mon égérie perso... Je termine ce téléfilm, et je me trouve mon actrice fétiche. Voilà.

Bip-biiip.

- Tiens ? dis-je en regardant l'écran, elle m'a déjà répondu, ton Adélaïde... !

Je lis son message, et découvre avec bonheur qu'en plus d'être rapide, elle est aussi foutrement efficace. La comédienne qu'elle me propose ressemble de façon frappante à Maud quand elle était jeune. En moins sexy bien sûr, mais ça, c'est normal, il n'y a qu'une seule Maud Belezza. (Dieu soit loué.)

En attendant, cette actrice sera idéale dans le rôle de sa fille. Et si son jeu est bon, je pourrai même dire que j'ai gagné au change par rapport à Emilie-la-chieuse. Pas le temps de la caster, on est déjà super en retard sur le planning de tournage, et le temps, c'est de l'argent. Ça ira comme ça. Je pianote sur mon smartphone un e-mail d'acceptation et de remerciement.

- Alors ? me demande Ruben la mine réjouie en s'approchant de moi. Elle t'a trouvé quelqu'un de bien pour demain ? J'avais raison, ou j'avais raison ?

Ma réponse se résume à un haussement d'épaules. Qu'est-ce qu'il veut, lui, une augmentation pour le remercier d'avoir fait son boulot ?

- T'avais surtout des accessoires de ski à trouver pour demain, où ça en est ?

- Mon assistant s'en charge.

- Ouais, ouais...

Bip-biiip.

Mon regard se porte de nouveau sur l'écran de mon portable, et je lis un gentil message disant en substance :

N'hésitez pas à revenir vers moi pour toute autre demande, je reste à votre entière disposition.

C'est trop facile, ho ! La perche qu'elle me tend... Si (bon, ok) parfois je suis un peu maladroit ou gauche au téléphone, à l'inverse je ne crains personne à l'écrit. Du coup, je ne peux m'empêcher de lui répondre aussitôt :

Pour toute autre demande ? Hum... attention, vous risqueriez d'avoir des surprises si je décidais de vous prendre au mot...

Voilà. Jouera ? Jouera pas ? On verra bien.

En attendant, j'attrape ma veste et m'apprête à quitter la pièce avec Ruben, en train de se gausser de m'avoir fait connaître cette agence de casting qui me sauve actuellement la vie.

Quel toupet. Je me tourne vers lui et lui éclate de rire au nez. Il croit quoi, ce jeune godelureau, avec ses trois poils au menton qui en cherchent un quatrième pour faire un bridge, qu'il a découvert l'eau chaude ? M'en vais te le doucher vite fait bien fait au son de quelques postillons glaciaux, histoire de l'aider à garder la tête froide.

- Que tu es drôle, mon brave Ruben ! Alors viens là que je t'explique, dis-je en l'attrapant par le cou. Comédimoitou, c'est l'agence qui gère les intérêts de mon père. S'il y en a une que je connais, et avec laquelle, du coup, je n'ai jamais voulu bosser, c'est bien celle-là. Car, comme tu le sais, je refuse d'avoir les mêmes interlocuteurs que le paternel.

- Alors pourquoi tu... ?

Bip-biiip.

Je dégage fébrilement mon portable, et lis :

Eh bien vous savez quoi ?

Je cours le risque ! :-)

Hey ! Mais c'est qu'elle en veut, la coquine, hahaha ! Je le crois pas. C'est vraiment trop facile. Elle doit être moche, à tous les coups. Je ne vois pas d'autre explication.

Mais au cas où, et parce qu'à la loterie de la vie, pour avoir une chance de gagner un beau p'tit lot, il faut avoir participé, je lui réponds tout de même :

Prenez garde, Adélaïde, j'ai beaucoup d'imagination...

Baisers.

Puis je me tourne vers Ruben.

- Pourquoi je quoi ?

- Pourquoi tu as accepté de travailler avec eux cette fois-ci ?

Nous sortons de la pièce et avançons dans le long couloir jonché de câbles qui mène jusqu'au plateau.

- Parce que Ernest Cucuron, le fondateur de l'agence, a décidé de prendre sa retraite. À ce que j'ai cru

comprendre, il a envie de profiter de ses vieux jours, alors il se casse à Miami dans la maison qu'il a fait construire là-bas. Et, info confidentielle, il emmène dans ses bagages la fille de Jacques, un de ses plus proches collaborateurs. Le genre de greluche qui donne envie de tout, sauf de continuer à bosser, si tu vois ce que je veux dire...

- Ouais, je vois très bien, fait Ruben avec un gros rire gras.

- ... et du coup, comme c'était l'agent de mon père et que le father va travailler avec une autre boîte, je peux m'autoriser à investir la place. Comme ça, tu sais tout. D'ailleurs, j'y suis même déjà passé, une fois...

Bip-biiip.

Fébrilement, je regarde l'écran de l'appareil que je tenais toujours à la main.

Hum... des promesses, toujours des promesses !

Bises.

Et, tout en parlant à mon régisseur, je percuté.

Adélaïde... ce prénom ne m'est pas inconnu...

Mais oui, je me souviens maintenant...

Lorsque je suis passé dans cette agence, j'avais poussé la porte du bureau d'une Adélaïde, pour demander si elle pouvait m'indiquer où se trouvait la personne que j'étais venue voir. La fille, derrière son ordinateur, avait bondi si fort sur sa chaise que j'ai cru un instant qu'elle allait avoir une crise cardiaque. Enfin, quand je dis « la fille », je devrais plutôt dire « la femme ». Voir « la grand-mère », parce qu'elle avait quasiment l'âge d'en être une, avec ses cheveux gris coiffés en casque et ses petites lunettes en écailles. Un âge très en accord avec son prénom, maintenant que j'y pense.

Oh punaise. Je suis en train d'exciter une vilaine (et quand je dis « vilaine », c'est pas dans le sens sexy du terme, malheureusement).

Je décide de stopper net avec elle toute forme de correspondance autre que strictement professionnelle, quand un nouveau « bip-biiip » fait sursauter mon téléphone et moi au bout.

Arf. Elle en veut, la cochonne, elle en redemande. Tu m'étonnes, ça ne doit pas lui arriver très souvent des échanges de ce genre. Je sens qu'il va falloir que je m'invente illico un petit ami polisson qui s'amuse avec mon smartphone quand je suis aux toilettes.

- Encore un message d'Adélaïde ? me demande Ruben, jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule pendant que je lis mon e-mail. Ça y est, c'est déjà le grand amour entre vous ?

- Non, lui dis-je avec un soulagement palpable. C'est juste la confirmation de mon rendez-vous à une soirée speed-dating. L'amour, je vais le trouver autre part !

Ragaillardi, je lui mets une petite tape derrière le crâne en allant m'installer dans mon siège de réalisateur.

- Et c'est prévu pour tout à l'heure. Faudra que je rentre me changer, parce que ce soir, mec, je sors !

Dix-huit ans plus tôt...

Mars 1992, dans le métro, à Paris

La jeune femme d'une vingtaine d'années aux longs cils noirs se leva de son siège, qui se rabattit aussitôt dans un claquement étouffé. Sans cesser de fixer le plan des stations affiché au-dessus de la porte du wagon, elle réajusta le sac en tissu trop lourd qu'elle portait à l'épaule.

Soudain, l'anse en paille tressée céda et le sac s'ouvrit d'un coup, son contenu se répandant sur le sol crasseux du métro. Elle poussa d'abord un cri de surprise, puis se baissa en étouffant un juron.

Aussitôt, deux garçons de son âge, qui étaient assis face à elle, se levèrent en même temps pour l'aider à ramasser son matériel de dessin éparpillé. L'un portait un blouson de cuir beige et un bonnet gris, duquel s'échappaient quelques mèches rousses désordonnées. L'autre était en jean avec une veste de costume, et ses cheveux châtain foncé étaient coupés court sur la nuque.

Le brun prit le roux de vitesse et lui mit un léger coup d'épaule, suffisant pour le faire dévier de sa trajectoire et prendre ainsi place juste devant la jeune fille.

Alors le roux, timide et n'osant pas s'imposer, termina son mouvement en se redressant comme si de rien n'était. Il se cramponna à la barre métallique, les yeux perdus dans le vague, tandis que l'autre s'accroupissait et, avec des gestes sûrs et un sourire éclatant, commençait à s'activer autour du sac béant.

C'était la goutte d'eau.

Penaud, les joues empourprées, le roux prit à cet instant la décision que plus jamais une telle mésaventure ne lui arriverait. Désormais, il trouverait la force de dompter ses inhibitions, d'assumer ses choix, de ne plus laisser les autres décider à sa place. Voilà. Il allait devenir enfin maître de son destin. Il allait cesser de permettre au monde entier de lui passer devant. Et ça allait commencer tout de suite, par une entrevue avec ce père à qui il ferait part de sa décision ferme et définitive de pratiquer le même métier que lui. Tant pis si ce dernier, une sommité dans son domaine, n'avait eu de cesse de l'en décourager. Tant pis si leurs noms, identiques, risquaient de se confondre dans l'esprit du public. C'était son nom à lui aussi, après tout. Il n'avait pas choisi de porter ce prénom-là, un prénom qui lui avait été octroyé par une mère amoureuse et un père narcissique. Il ne prendrait pas de pseudonyme. Il affronterait son géniteur. Cette fois-ci, il ne renoncerait pas, il irait au bout de son rêve.

Mû par une énergie nouvelle, le garçon au bonnet gris et aux mèches orange descendit à la station suivante.

La jeune fille aux longs cils noirs, qui finissait de réunir ses tubes de peinture et ses pinceaux, finit par lever les yeux vers le type brun, et lui sourit avec gratitude.

Elle l'ignorait encore, mais elle venait de rencontrer le futur père de ses enfants.

Adélaïde rejoue

Sept Ans de réflexion

La fille. - Est-ce que vous avez des enfants ?

Richard Sherman. - Non. Aucun. Pas d'enfant. Enfin, juste un. Un tout petit. Il compte à peine.

La nuit tombe sur la ville.

Pas évident d'apercevoir le moindre petit coucher de soleil entre les grands immeubles parisiens massifs, mais l'air est frais, mon humeur est euphorique, mes talons sont hauts et mes bras sont glissés sous ceux de mes copains. Les deux mini-moi passent le week-end chez ma mère, le ménage est fait, je n'ai aucune trace de boulot en retard, alors ce soir, c'est fiesta.

- C'est quoi, le nom du resto où on va ? je demande, guillerette, à Viviane d'un côté et à Fabrice de l'autre.

Fabrice, c'est le mari de ma cousine Corinne. Elle était censée être des nôtres mais elle s'est retrouvée coincée au bureau pour la soirée. En toute logique, Fab aurait dû rester à la maison garder les gosses en attendant que sa douce moitié ait fini d'enchaîner les heures sup, mais trêve d'héroïsme, il a préféré les confier à une baby-sitter et s'échapper pour nous rejoindre.

Cela étant, je peux le comprendre. Il passe des journées assez pesantes comme ça, officiant en tant que prof de maths dans un collège, où il captive ses élèves grâce à un humour pince-sans-rire et un sang-froid que je ne peux m'empêcher de lui envier. Pour se détendre ensuite, c'est pas le genre à louper une occasion, fût-ce lors d'une soirée exclusivement composée de filles. Bien au contraire, c'est une ambiance qu'il adore. Malgré une fidélité sans faille à celle qu'il a choisie il y a quinze ans, je ne lui connais pas une seule amitié masculine. Je crois que son tempérament ne s'y est jamais prêté. Et moi j'aime beaucoup ce type qui parvient, avec une décontraction inouïe, à rester marié à ma rustre de cousine, qui le néglige avec autant de désinvolture que s'il était un cheveu égaré sur l'épaule de sa veste et non le père de ses enfants. Lui s'en fiche, et ne lui trouve que des qualités. Plus elle le délaisse, plus il l'aime. La diversité des perversions masculines ne cessera jamais de m'étonner.

- C'est un resto où on mange très bien, dit Viviane avec un drôle de sourire.

- Effectivement, complète Fabrice, c'est un resto où, on l'espère, tu trouveras plein de mecs très à ton goût.

Je m'arrête net sur le trottoir, et fixe mon cousin.

- De « mecs » ?

- Non, pas de « mecs », de « mets », fait-il impassible.

- T'as pas dit « mecs » ? je répète, méfiante. Il a dit « mecs », j'ai bien entendu « mecs », non ? j'insiste en me tournant vers Viviane.

- Il a dit « mets ». Des « mets très à ton goût », espèce d'obsédée refoulée, tranche Viviane sans sourciller.

Rassurée, je me renchaîne à leurs bras.

- Meuh pas du tout, j'ai juste cru un instant que vous me tendiez une embuscade.

Ralentissant le pas, Viviane et Fabrice se lancent un regard médusé.

- Le concept d'embuscade n'est pas dans mes projets immédiats, sauf si on considère que je m'apprête à tendre un piège à un steak, dit Fabrice. Mais j'imagine que par « mec », tu ne sous-entendais pas une viande morte ? Tu n'oserais pas, tout de même ?

- Tout dépend si on parle d'un de mes ex...

- Et puis tu crois qu'on n'a que ça à faire ? continue Viviane en me mettant un petit coup d'épaule affectueux. Toi qui possèdes cette indépendance que nous t'envions en secret ? Toi qui es libre de te mouvoir à ta guise, sans un vigile pour te demander « où tu vas », « avec qui », « à quelle heure tu rentres », et « oh, pourquoi t'as mis une robe, ce soir » ?

- Arrête, je ne peux pas imaginer que tu parles d'Homer, il est tellement placide, ton mari...

Elle fouille dans son sac, à la recherche de sa paire de lunettes de vue. Une fois qu'elle l'a trouvée, elle la hausse, et répond :

- Non, je parle de Maël. J'ai enfanté un monstre. Impossible de faire un pas hors de son champ de vision sans qu'il ne lance un avis de recherche strident sur ma personne. Il ligote sa petite maman chérie avec un cordon ombilical de culpabilité. Tu comprends pourquoi je refuse désormais les tournages qui m'éloignent trop de la maison.

Tout en parlant, nous arrivons devant la façade d'un restaurant cosy, à la devanture en bois brun, affichant en grandes lettres mauves : *La Recette du bonheur*. Sans me laisser le temps de regarder les spécialités qu'il propose, mes copains m'entraînent à l'intérieur.

À peine ai-je fait quelques pas dans la salle que je découvre des tables vides disposées en demi-cercle. Curieux. Un petit groupe de personnes se tient debout, visiblement en train de patienter, un verre à la main.

Qu'est-ce qui se passe, le restaurant est fermé ? On a trouvé des rats ? Les clients attendent d'être rapatriés vers un autre établissement ? Oui ? Non ? Non, car une femme en tailleur violet ultra-flashy fond sur moi, et me demande mon prénom pour le noter sur un immense calepin. Étonnée que la réservation soit faite à mon nom, je vois les deux complices s'éloigner discrètement et aller s'installer au bar situé juste en face des tables. Un bar depuis lequel ils ont une vue plongeante sur la salle à manger. L'endroit idéal pour assister à un spectacle en sirotant un verre.

Alors, je commence à percuter.

Ultraviolette ne note pas mon nom, elle le coche, et m'explique en souriant que je suis la dernière arrivée, avant de m'épingler sur la poitrine un badge avec un numéro.

Puis elle agite une petite clochette pour attirer l'attention des personnes présentes.

Tous les visages se tournent dans sa direction lorsqu'elle s'écrie :

- Bonsoir à tous ! Nous sommes désormais au complet, on va pouvoir commencer ! Alors vous connaissez les règles du « Cinq à Sept qui font Deux » : cinq partenaires, sept minutes avec chacun, et vous notez sur cette feuille (elle passe dans le groupe en distribuant un questionnaire à chaque participant) le numéro de la ou des personnes que vous souhaiteriez revoir, et les commentaires éventuels que vous auriez à faire à son sujet. Si la personne en question écrit de son côté qu'elle a aussi flashé sur vous, on vous transmettra ses coordonnées !

Bouchée bée, je fixe mes amis les traîtres en train de se marrer, qui me font coucou de la main, la paille de leur cocktail coincée entre leurs lèvres.

Han ! Le sale traquenard ! Une soirée speed-dating ! Me faire ça à moi ! À MOI ! Moi qui fais passer des castings aux gens toute la journée, ces charognes ont trouvé rigolo que j'en passe un à mon tour ! Et pour décrocher quoi ? Je vous le demande ! La timbale ? La lune, peut-être ? Non. Juste un mec. Et sous leurs yeux, en plus.

Trêve de plaisanterie, je m'en vais leur offrir un shampoing avec leurs *Cuba libre*. Pour ce faire il aurait fallu que je m'approche d'eux, mais la femme déguisée en aubergine fluo m'attrape par les épaules, et m'invite gentiment à aller m'installer à la place qu'elle me désigne, derrière une table. Je lève un index vigoureux en signe de protestation (j'ai rien fait, j'ai juste suivi mes amis !), avant de remarquer que le type qui m'attend, sans aller jusqu'à être beau, n'est pas, à proprement parler, esthétiquement impraticable.

Soit. Bon, en même temps, maintenant que je suis là...

Petit regard noir en direction des félons avec lesquels j'étais supposée dîner, histoire de les nourrir une dernière fois de ma haine encore chaude : mangez-vous ça dans les dents, et bon appétit.

Au comble de l'embarras, je vais donc m'asseoir sagement face à mon premier speed-date.

Qu'est-ce qu'il faut faire, maintenant ? Je ne sais même pas ce qu'il faut faire.

Alors je fais craquer mes doigts les uns après les autres, en me mordillant les lèvres.

Un coup d'œil à droite et à gauche sur les filles de la soirée, qui, je le remarque maintenant, sont unanimement bien apprêtées. Entre jupes droites, petits hauts couleur taupe et boucles d'oreilles discrètes, elles ont toutes un look convenable, sobre et soigné, bref, l'allure idéale pour postuler à une rencontre avec l'homme de leur vie et décimer élégamment leurs rivales potentielles.

Moi par contre, c'est un peu la cata. Je porte une vieille robe à fleurs qui me moule trop parce que la robe que je voulais mettre au départ était au linge sale. Des bas à plumetis parce que mes collants unis sont tous filés et que j'ai oublié d'en racheter. Douze centimètres de talons pour étrenner enfin cette fichue paire de pompes qui dort depuis des mois dans mon placard (une folie acquise sur un coup de tête), sans risquer de me vautrer car ce soir je marche munie de deux béquilles humaines. Mes ongles sont peints chacun d'une couleur différente pour (me faire) rigoler. Mon maquillage date de tôt ce matin et se périmé à vue d'œil. Quant à mes cheveux, ils sont rangés tout en haut de ma tête en un chignon qui déborde, façon « pas le temps, je m'en occuperai plus tard ». Bref, à peine le look tolérable pour aller bâfrer au restaurant avec des potes et m'amuser à allumer les serveurs. C'est peu dire que, à la course à la séduction, je pars avec un sérieux handicap.

Un nouveau coup d'œil sur le numéro 5 me confirme que mes acolytes sont des vendus, certes, mais qu'il ne faut pas que j'oublie que je suis une fille drôle, imprévisible et décomplexée. Alors autant en rire et les faire rire, par la même occasion.

Allez, allez. Ne gâchons pas cette soirée, ça nous fera un bon sujet de conversation tout à l'heure, quand on ira réellement dîner et qu'on fera l'inventaire des dizaines de raisons pour lesquelles je n'ai choisi personne.

DING.

La cloche retentit, le signal du départ est donné.

Je lève les yeux vers mon interlocuteur minute. Un clignement de paupières me suffit à le scanner de ses moccassins bateau jusqu'aux pointes de sa coupe en brosse, et à savoir à quoi m'en tenir le concernant : assis jambes écartées (souffre de transpiration excessive au niveau du bas-ventre ?), bras à tendance fluets (ne compte pas sur le sport pour séduire ? A d'autres atouts ?), tignasse châtain (tous ses cheveux par exemple ?), yeux marron plissés un peu vicieux (est un peu vicieux ?), porte un tee-shirt vert aux motifs tagués ultra-tendance quand on a vingt-cinq ans, cocasse à trente-cinq, ridicule à quarante-cinq, alors qu'il est approximativement âgé de quarante-cinq ans (sous-estime les capacités de discernement de l'ennemi ?), très poilu de partout visage excepté, avec une toison rasée trop net à la lisière des clavicules (le pauvre ?), porte les ongles trop longs (bip ! éliminé ?).

Finalement il a failli être potable, mais une lueur bovine dans son œil annihile la moindre perspective de charisme. Montrons-nous donc conviviale pour le court instant que je m'apprête à lui accorder. Même quand on est juive, un peu de charité chrétienne ne fait jamais de mal, et puis il paraît que c'est bon pour mon karma. Surtout si mon karma apprend que j'ai confié à Céleste, sous le sceau du secret, que Kelly s'est offert un coup d'une nuit avec Romain, le stagiaire, et que c'était pour ça qu'il pouvait finir sa journée plus tôt. À l'heure qu'il est, tout le bureau doit être au courant de mon petit bobard. Héhéhé.

Je souris.

- Bonjour, numéro 5 !

- Bonjour, moi c'est Olivier.

- Ah. On n'est pas supposés cacher nos prénoms ?

- Si, mais en réalité, on fait comme on veut.

- Oh.

- Et toi, tu t'appelles comment ?

- Numéro 10 ! je m'exclame, enjouée.

- Non, je veux dire ton vrai prénom.

- Ah bon... tu y tiens à ce point ?

- Ben oui. C'est nécessaire, pendant l'amour, que je sache comment t'appeler.

Je sursaute.

- Pendant quoi ? L'amour ?

- Ben oui, l'amour. Je suis venu ici pour trouver une nouvelle partenaire. Tu n'envisages pas une relation platonique, tout de même ?

Pour le coup, ce type m'a désarçonnée.

- Non, mais avant d'envisager quoi que ce soit, il faut d'abord apprendre à se connaître, il me semble...

Il soupire.

- C'est bien ce que j'essaie de faire. Et donc, ton prénom, c'est quoi ?

- Adélaïde, je bredouille, prise de court.

Il note le renseignement sur sa fiche sans réprimer une petite grimace.

- Ok, numéro 10. Donc allons-y. Quelle est ta position préférée ?

Il y a beaucoup de bruit autour de nous, je ne suis pas sûre d'avoir bien entendu.

- Ma composition préférée ? Heu... je ne sais pas... je ne suis pas très musique classique, en fait. Je suis plutôt pop, du genre Muse, Cake, Dave...

Olivier me recadre.

- Non, « position », pas « composition ». Les goûts musicaux, ça n'anime pas une vie sexuelle. Et la vie sexuelle, c'est vital dans un couple. Tu n'es pas d'accord ?

Anxieuse, je jette un coup d'œil par-dessus son épaule, histoire de vérifier que Viviane et Fabrice ne m'ont pas abandonnée avec ce mec bizarre.

- Certes. Mais je t'avoue que je te trouve quand même un peu indiscret...

Olivier griffonne sur sa fiche un truc qui ne doit pas être un compliment, mais poursuit, indulgent :

- Je vois... Alors laisse-moi t'apprendre une chose, fillette. On dit de moi que je suis, très modestement, un des meilleurs coups de Paris. C'est ainsi, je n'y peux rien, les femmes ont fait de moi ce que je suis. J'ai eu à ce jour plus de quatre cents maîtresses, toutes intégralement satisfaites. Cependant, l'âge aidant, je suis devenu plus exigeant, et je réclame désormais un minimum d'informations avant d'accepter d'honorer, ou pas, celle qui sera la prochaine. (Il me fixe très sérieusement, avant d'ajouter) : je me mérite.

Et moi je me surprends à être subjuguée par un tel degré d'absence d'intérêt pour son discours. C'est dingue à quel point il parvient à endormir ma curiosité juste en articulant des mots. Néanmoins, comme dans mes réflexes conditionnés se trouve l'instinct de politesse, je lui demande :

- Pourquoi dans ce cas venir à des soirées speed-dating, si tu ne cherches pas un investissement affectif durable ?

Il hausse les épaules.

- Pour speed-renouveler mon cheptel.

- Oh.

- Reprenons. As-tu des fantasmes ?

- Oui, partir d'ici.

Il dresse l'oreille.

- Huum... Et ensuite... ?

Mes cheveux se dressent.

- SEULE.

Telle une infatigable machine à laver le romantisme, il repart pour un cycle :

- Et sinon, tu t'épiles ?

- Uniquement les sourcils.

J'ai envie de préciser « j't'en pose, des questions ? », mais je le vois noter scrupuleusement l'information.

- Bon. Pour ta lingerie, tu utilises quoi ?

Restons calme.

- Le Chat Machine, sans phosphates.

Un brin excédé, il se frotte la mâchoire.

- Rassure-moi, tu as déjà vu un homme nu ?

- Nan mais ho ? J'ai eu des cours de biologie au lycée, comme tout le monde, qu'est-ce que tu crois ? Je me souviens très bien de l'anatomie d'un individu mâle coupé en deux.

Après s'être gratté l'arrière du crâne avec son stylo, il le pose et repousse l'air des mains, comme s'il capitulait.

- Ok, ok, j'ai compris, je vais continuer avec des questions plus soft, pour ne pas t'indisposer. Tu peux m'en poser toi aussi, si tu veux.

Je l'observe, bras croisés.

- Écoute non, pour l'instant, ça ira, merci... il reste combien de temps ?

Mon camarade jette un coup d'œil à sa montre.

- Un peu moins d'une minute.

Illico, je déclenche un compte à rebours mental, histoire de ne pas lui accorder une seconde de rab. Top.

- Le temps passe si vite... Quelle est ta question ?

Il plonge son regard de veau dans le mien.

- Est-ce que tu aimes la fessée ?

Là, c'est forcément le bruit des conversations autour de moi qui m'a parasité l'oreille.

- La faisselle ?

- Non, la fessée.

Bon. Je prends une profonde inspiration, croise les mains en faisant tourner mes pouces l'un autour de l'autre, puis je lâche :

- Très bien, Olivier. Je voudrais juste comprendre. Pourrais-tu m'expliquer en quoi tu estimes cette question plus soft que les précédentes ?

Il me répond sur le ton de l'évidence, soulignant ainsi combien je suis une petite sottise :

- Mais enfin, numéro 10... je n'ai pas précisé « la recevoir », ça peut tout aussi bien être « la donner » !

DING.

Sauvée par le gong. Mon cavalier minute attrape sa feuille et s'esquive, visiblement convaincu d'avoir parlé avec la plus grande frigidité de la capitale, tandis qu'un autre prend sa place.

Mon regard accablé croise celui de mes copains poivrots au bar, qui me font des gestes débiles à base de pouces dressés, comme s'ils se félicitaient d'avoir permis ma rencontre avec cet effroyable pénis autodirigé. Que les choses soient claires, mes p'tits potes : si ce prochain rendez-vous chrono se révèle aussi effroyable que le précédent, je vais droit à la circoncision et je coupe court à cette perte de temps.

Mon deuxième rendez-vous porte le numéro 3.

Il me tend la main en se présentant directement par son prénom : Ambroise. J'hésite à lui donner le mien (j'aime bien le concept de jouer le jeu en restant anonyme), mais je n'ai pas besoin d'hésiter longtemps, puisque, finalement, il ne me le demande pas.

Bon point pour lui que cette manière de respecter mon choix. Et puis aucune trace de braguette restée ouverte, de bave aux lèvres ou de ruban de préservatifs qui tombe par terre avec un sourire en coin, donc, allez, je lui rajoute un autre bon point.

Rapide scannage de l'engin : très grand et très costaud (sûr de lui ?), regard en biais (pas assez sûr de lui ?), habillé avec un chic exagéré pour l'endroit (ne maîtrise pas les codes vestimentaires usuels, a sans doute un métier où le costard n'est pas de mise ?), recroquevillé sur lui-même en se tenant les bras (froussard ?), cheveux rasés avec des motifs sur les côtés et dans la nuque (bip ! éliminé ?).

Un peu sur mes gardes, je décide de prendre les devants :

- Bonjour, donc, Ambroise !

- Bonjour...

Nous restons quelques instants à nous regarder, lui embarrassé, moi indifférente, alternant les sourires crispés et les grattements de sourcils. Personnellement, c'est autant de temps de gagné sur cette entrevue avec un type que je n'ai pas du tout envie de connaître.

Il semble impressionné par le lieu et ce qu'il est venu y faire. Je pourrais l'aider à se sentir plus à l'aise, mais je ne le fais pas.

Pourquoi ? Comme ça, pour voir.

Au bout d'un moment, il finit tout de même par se lancer avec un sourire bête :

- Alors... heu... ça va ?

- Oui, ça va. Et toi, ça va ?

C'était juste ce qu'il lui fallait pour reprendre du poil de cette même bête.

- Oui, oui, ça va... et donc... hem... tu fais quoi dans la vie ?

- Oh, eh bien je travaille, essentiellement. Et toi ?

- Moi je suis chef cuisinier dans un petit restaurant de campagne. Je suis de passage à Paris, alors je m'étais dit que... eh bien... voilà, quoi. C'est un peu difficile de rencontrer des filles, là où je vis...

- Ah, c'est intéressant.

Nous demeurons de nouveau un long moment sans rien ajouter, lui ses grosses pommettes rougissantes, moi captivée par les arabesques aériennes d'une petite mouche volant au-dessus de sa tête. Et puis finalement je me dis que bon, il faut être un peu charitable. Ce type est craintif, mal à l'aise, il attend réellement quelque chose de cette soirée, moi pas, mais les castings, c'est mon métier, et je ne suis pas une méchante fille. Alors je décide d'embrayer.

- Chef cuisinier, donc ? Je n'en avais jamais rencontré. Allez, Ambroise, parle-moi de ton job. Quelles sont tes spécialités ?

À ces mots, son visage s'éclaire comme une pièce qu'on viendrait d'allumer. Il se redresse et se frotte les mains avec gourmandise.

- De tout ! Je cuisine de tout ! Au restaurant, on propose...

Et le voilà qui se met à m'égrèner le menu complet de sa cantine, de l'entrée au dessert, en me détaillant chaque plat, apportant des précisions sur les recettes, les dosages, le mode de cuisson, au cas où je voudrais les reproduire chez moi. (Non merci, je préfère qu'on me les serve.)

Tandis qu'il me noie sous un flot de paroles, j'en profite pour l'observer plus attentivement. Son nez est un peu épais, ses dents irrégulières, il a un regard enfantin qui ne cadre pas du tout avec sa carrure de rugbyman, ses

chaussures sont cirées, il les étrenne sans doute, lui aussi. Il n'est pas loin d'être séduisant, dans le genre armoire à glace. Par contre, pour son âge je lui donne à peu près... Je rêve ou il vient de dire qu'il adorait tuer ?!

- Hein ?

- C'est une question de conscience professionnelle. J'aime sélectionner les bêtes que je vais préparer, et m'acquitter de ce boulot moi-même.

- Ah, donc tu aimes... heu, tu aimes...

Il hausse ses épaules massives avec un sourire attendrissant.

- Les zigouiller, oui, bah, ça va, c'est que de la bouffe, quoi. Un p'tit « couic » (il mime un coup de lame sous son cou) ou un grand « crac » (il mime un truc qu'on casse en deux sur son genou), et on envoie. Les plus savoureux sont les tout petits. Agneaux, veaux, lapereaux, porcelets, hop, je les fais trépasser à l'artisanal. Comme ça, au moins, je sais ce que je donne à manger à mes clients.

Je me sens nauséuse. Et j'ai une pensée émue pour tous ces pauvres êtres sans défense qui sont passés par mon assiette, et qui garnissent à présent le volume de mes capitons.

Tandis qu'il tapote la table, je tente de toutes mes forces de me rappeler que je suis une citadine éloignée des réalités de la vie, pour qui la seule façon de tuer un lapin est de le pousser du haut d'une falaise selon la méthode employée dans les dessins animés de Bugs Bunny.

Au moment où il ajoute, avec une lueur excitée dans l'œil, qu'il apprécie le sentiment de toute-puissance que lui octroie la vue de ses mains baignant dans le sang, je décide de laisser retomber la conversation. Au gré de quelques hochements de tête faussement distraits par une pensée lointaine, je lui demande soudain de m'excuser le temps d'envoyer un texto, et j'attends que les secondes défilent jusqu'à ma délivrance en me sentant devenir de plus en plus végétarienne. Délivrance qui tarde à arriver. Tarde. Et tarde encore.

J'envoie à Viviane un long message de vocifération à propos de son idée stupide d'avoir voulu me coupler avec un découpeur, mais elle papote avec Fabrice et n'entend pas le bip de son portable.

Jusqu'à ce que enfin...

DING.

Lorsqu'il se lève pour investir la table d'une autre victime, après m'avoir glissé la carte de visite de son restaurant, j'attrape mon sac, fermement décidée à fuir ce repaire de princes charlatans. Entre saucisse-man et chair-à-saucisse-man, c'est bon, j'ai eu mon compte pour ce soir.

Mais un type fuse sur la chaise de son prédécesseur, et s'y installe l'air radieux. Allons bon, qu'est-ce qu'il me veut, celui-là ?

- Alors, jeune demoiselle, on tente de fuir ?

Je repose mon sac et mon postérieur, sans m'avouer pour autant vaincue.

- Tentative d'évasion avortée. Passons au plan B. Zut. J'ai pas de plan B.

- Je me présente : numéro 1.

Voilà enfin une entrée en matière qui me plaît. Il me tend la main, je la lui serre en essayant de contenir un sourire.

- Enchantée numéro 1, je suis numéro 10.

Il se recule contre le dossier de sa chaise, pour pouvoir m'observer plus à son aise.

- Numéro 1 et numéro 10... nos identifiants sont l'un et l'autre aux extrémités de la liste des participants à cette soirée. Deux opposés. Et les opposés s'attirent, généralement. J'y vois là un signe du destin.

Je glisse mes mains sous mon menton.

- Ne brûlons pas les étapes. Il me reste approximativement six longues minutes pour te démontrer le contraire.

Il se positionne comme moi.

- Six minutes, c'est cinq de trop pour me conquérir. On a déjà fait la moitié du chemin.

Marrant, ce type. Et pas moche, en plus. Il ne se laisse pas démonter, c'est bien. Y a du potentiel. On va voir ce qu'il a dans le ventre.

Je plisse les yeux pour le passer aux rayons X comme Xaminons ça de plus près : semble avoir sensiblement le même âge que moi (bon point pour lui ?), un look tendance (bon point pour lui !), j'aime bien la couleur originale de ses cheveux et... Le bruit d'une giflette retentit, faisant cesser net le bourdonnement des conversations qui agitaient la salle.

C'est Olivier le testostérhomme qui vient de s'en manger une, de la part d'une participante un peu plus prude que les autres. Aussitôt, l'organisatrice toute de pourpre vêtue trotte sur ses petits talons pour tenter de régler le conflit. Mon attention est, comme celle des autres participants, attirée par les clameurs qui émergent de la table du fond, où la quadragénaire blonde et très apprêtée ne se remet pas de s'être vue demander, par le libidineux du village, si elle préférerait les sucettes à l'anis ou à l'orgeat.

Au bout d'un moment, je détache à regret mes yeux du spectacle d'Olivier qui va finalement la recevoir en public, sa fessée. Et je découvre numéro 1 qui me dévore du regard. Quoi, qu'est-ce qu'il y a, j'ai du mascara qui a coulé sur la paupière, ou bien ?

- D'habitude, je suis plutôt timide avec les filles. C'est vrai, elles m'impressionnent, je ne sais jamais quoi leur dire. Devant elles, je me sens comme un petit garçon affolé. Mais là, c'est différent. Je ne sais pas pourquoi. Toi et moi, je nous sens connectés, en quelque sorte... C'est le pied. Jolies chaussures, au passage.

- Ah, heu, merci.

Je sors l'objet du délit hautement talonné de sous la table, et le contemple en tortillant la cheville.

- Disons que je tente ce soir une expérience de locomotion pédestre.

- Et le résultat de cette expérience est... ? me demande-t-il.

- Négatif. Mes pieds sont génétiquement configurés pour toucher le maximum de sol possible à chaque pas. Dès

demain, je retourne aux baskets.

- Et tu retournes vers quoi ? Où t'en vas-tu travailler avec tes baskets, numéro 10 ?

Pas envie de me dévoiler à un inconnu qui va sans doute m'inonder de quantités de questions sur mon métier. Le glamour, les stars, les paillettes, ça fascine le quidam, c'est connu. Dommage qu'on ne connaisse pas l'envers du décor. Les crises d'égoïsme des acteurs, le besoin permanent d'être rassuré, la peur de ne pas trouver de rôle, les mesquineries, les coups bas, les saillies de narcissisme couplées à la crainte de ne plus séduire, l'angoisse des castings ratés, l'agacement d'être épié sans arrêt une fois la célébrité obtenue. Quand elle l'est. Car c'est un monde impitoyable où seuls les plus acharnés survivent. Et encore, souvent en se contentant de peu.

- À ton avis, je fais quoi ?

- Hum... laisse-moi réfléchir... je ne sais pas, je dirais... vendeuse dans un grand magasin ?

Impossible de me retenir de pouffer. Il est tombé si juste : ce soir, je me vends moi-même.

- Incroyable ! Quelle perspicacité, je suis scotchée. Et toi, alors ? Dans quelle branche es-tu ?

- Moi je suis dans le cinéma.

Il dit ça en se rengorgeant. J'adore. Ce serait donc un collègue ?

- Et tu fais quoi, dans le cinéma, numéro 1 ? Tu es acteur ?

Il éclate de rire très fort, comme si ce que je venais de dire était absolument impayable. Puis il se passe la main dans les cheveux, en affichant un petit air supérieur qui frôle la prétention.

- Non, non, je ne saurais pas mentir face à une caméra... Mon rôle à moi est bien au-dessus de tout ça.

- Oh... tu dois rencontrer des tas de vedettes, ça doit être un milieu fascinant...

Je joue la candeur en employant les inflexions rêveuses adéquates, tandis que lui crâne de plus belle en cherchant à m'épater. Un régal.

- Écoute, je ne te cache pas que j'ai croisé récemment Allain Melon sur un plateau. Et je joue parfois au golf avec le fils de Loïc Defuneste. Et, tiens, pas plus tard qu'avant-hier, j'ai eu au téléphone l'immense cascadeur Jacques Hichane...

- Wouaw... la chaaance...

Pauvre poulet. Je ne vais quand même pas lui confier que j'ai casté la fille d'Allain Melon pour un film qui lui a rapporté son premier César de jeune espoir, que le fils de Defuneste n'a aucun rapport avec le cinéma, et que, un jour où il est passé à l'agence, Jacques Hichane m'a montré pour rigoler comment donner un faux coup de poing à Kelly (et ça m'a coûté, qu'il soit faux).

- Tu sais, un soir, à Hollywood, j'ai même dîné avec Chuck Norris. Je me souviens, il a commandé une entrecôte et... l'entrecôte a obéi !

- ... ?

Constatant que son gag a fait un flop, il enchaîne sur un autre encore pire.

- D'ailleurs, dans les milieux underground, il se murmure que c'est Chuck Norris qui aurait fait la blague de « j'ai volé ton nez » à Michaël Jackson...

Interloquée, je lève un sourcil. Ce type a récemment fait une indigestion de carambars et il a gardé tous les emballages, ou bien ?

- Bref... ah ah, hum... Je dois bien l'avouer, j'ai une vie assez hors du commun entouré de toutes ces vedettes. C'est une chance, j'en suis conscient. Peut-être qu'un jour, si tu es sage, je t'en présenterai quelques-unes.

Ce gars est si imbu de lui-même qu'il m'est impossible de ne pas rigoler, ce qu'il prend bien évidemment pour de l'excitation à l'idée de rencontrer des célébrités.

Pourtant, il m'intrigue. Je bois quelques gorgées du jus de fruit posé près de moi, sans le quitter des yeux, avant de lui répondre :

- Le cinéma, c'est tout de même beaucoup de turnover, niveau collègues. Avec toutes les stars que tu côtoies, tous les intermittents que tu croises, toutes ces célibataires potentielles, que viens-tu faire ici ?

- Je suis venu te rencontrer. C'est le bon moment, maintenant, non ? Ça fait tellement longtemps que je t'attends...

Et, pour appuyer son propos, son pied glisse sur mon mollet en un mouvement ascendant qui me fait fermer les yeux d'horreur, car je sais, puisque je l'ai senti, qu'il a filé mon collant sur toute la longueur avec la boucle de sa chaussure.

C'est incroyable à quel point on peut se méprendre sur les réactions de l'autre.

Il me croit troublée, il ignore que si je n'avais pas été entravée par ces maudits talons, j'aurais déjà piqué un sprint jusqu'à la sortie.

Mon portable bipe. Je m'excuse brièvement et j'ouvre le clavier pour y lire le message affiché. C'est Viviane, toujours perchée au bar, qui a finalement répondu au message que je lui ai envoyé tout à l'heure, par ces mots empreints de douceur, de bienveillance et d'empathie : « Ah, ne fais pas ta difficile, hein. Rappelle-moi à quand remonte ta dernière relation sexuelle ? Et ne me réponds pas le mois dernier. Avec un tampon, ça compte pas. »

Derrière l'épaule de numéro 1, je l'aperçois faire un geste impératif en direction de mon cavalier, alors je lui mime tout ce que des babines retroussées peuvent exprimer comme affection.

Numéro 1 a suivi mon regard et s'est retourné, remarquant le couple de perruches perché devant le comptoir qui rigole à gorge déployée en se fichant de moi.

Bon, en même temps, je ne suis pas très polie, il faut bien l'admettre. Concentrons-nous sur le problème qui me fait face, et qui est présentement en train de barrer scrupuleusement les numéros de toutes les participantes sur sa fiche. Sauf le mien.

- Oups, je crois que tu as oublié d'effacer aussi mon numéro.

- Non, numéro 10. Ce soir, c'est toi, l'élue.

- Ah bon. Et j'ai gagné quoi ?

Il pose sa main sur la mienne.

- Le droit de me revoir.

Je la retire.

- Non, mais sans déconner, j'ai gagné quoi ?

Il se penche et replace une mèche de cheveux qui s'égarait sur mon nez.

- L'amour, peut-être...

J'éclate de rire. Mais qu'il est drôle, ce type ! Non, vraiment, si j'avais eu envie de m'empêtrer dans une énième histoire foireuse, je crois qu'il aurait été le candidat idéal. Dommage.

DING.

Le gong retentit, et c'est avec un regret manifeste que numéro 1 consent à se lever, et à laisser la place au type qui s'y installe. Non sans l'avoir prévenu d'une solide claque dans le dos et d'un chuchotement parfaitement audible : « Je te la confie, mais n'espère rien. Elle m'est réservée ! »

Agrippée à mon front, je secoue la tête, à la fois consternée et amusée par le culot de ce gars. Puis, pour faire diversion, je me présente à mon avant-dernier rendez-vous.

- Ne l'écoute pas, je ne suis pas un taxi, je suis Adélaïde.

Le gars s'assied en m'observant attentivement. Et c'est à ce moment-là seulement que j'avise sa beauté phénoménale.

Mon scanner visuel ne parvient pas à fonctionner, brouillé qu'il est par les scintillements d'éblouissement qui mouchettent ma cornée.

Très grand de taille (han !), mince (wouhou !), des cheveux châains avec de fines pattes qui se mélangent à une barbe parfaite de trois jours (miaaaouw), un nez long et divinement modelé surmontant une bouche immense (groaaarr), des yeux noisette bordés d'immenses cils marron (oh my God), des sourcils sans doute épilés pour avoir cette forme parfaite (hum ?), un jean idéalement ajusté sous une chemise à carreaux qu'on a envie d'arracher en faisant sauter tous les boutons (pitié, retenez-moi), bref, il faut que je plante mon regard dans la table, sinon je vais passer les sept prochaines minutes à faire l'inventaire des endroits où j'aimerais poser ma bouche.

Éclair de lucidité oblige, je ne peux m'empêcher de me demander pourquoi un type aussi sublime n'est pas déjà en mains. Serais-je miraculeusement tombée sur les trois minutes de célibat entre la fin de sa précédente relation et le début de sa prochaine ?

- Bonjour heu... (il regarde mon badge) numéro 10. Je m'appelle Bob.

Il me tend la main pour me la serrer, et je me sens rosir sous le coup de ce premier contact physique.

- Tu peux m'appeler Adélaïde, si tu veux.

- C'est assez marrant, comme prénom.

- Oui, je sais. (Petit rire, comme s'il venait de me faire un compliment.) C'est d'origine germanique, et...

- Non, Bob, c'est plutôt employé dans les pays anglo-saxons. Et pourtant, ce n'est pas un diminutif, c'est mon vrai prénom. Je l'aime bien, même si j'ai mis du temps à m'y habituer. Jusqu'à mes huit ans, environ. Ensuite, j'ai rencontré un type qui s'appelait Bill, et ça m'a grandement facilité la vie. Bob et Bill, Bill et Bob, lui et moi on était comme les deux doigts de la main. B & B, les Bed and Breakfast, le Bon et la Brute, les BB à leur maman, on a tout eu, à l'école. Pas facile de porter un prénom atypique, quand on est un gosse. Tu l'aimes ?

- Quoi, mon prénom ?

- Non, le mien.

- Ah... euh... oui, oui, il est sympa.

- Bon.

Il se met à dessiner sur sa fiche en me jetant des petits coups d'œil absolument pas discrets. Au bout de quelques secondes, je réalise qu'il fait, en quelques traits, un rapide portrait de moi. Très stylisé, comme croquis. Juste mon nez, ma bouche, mon menton, la forme de mes yeux et quelques mèches.

Je porte mon jus d'orange à mes lèvres.

- Ça a l'air joli, vu à l'envers. Tu es dessinateur ?

Ayant terminé, il pose son crayon et m'examine à présent sans aucune retenue, les doigts croisés devant lui sur la table.

- Non, chirurgien esthétique.

Je manque de m'étouffer en avalant ma gorgée de travers.

Hors de question de lui demander ce qu'il y aurait à refaire chez moi, même pour rigoler. S'il diagnostique quoi que ce soit d'autre qu'un remaniement de ma coupe de cheveux, je suis capable de fondre en larmes en public.

Comme il semble lire dans mes pensées, il souligne aimablement :

- Pas grand-chose à retoucher, en ce qui te concerne.

Ouf, c'est un peu comme s'il m'avait apposé à distance un coup de défibrillateur sur la poitrine, car je me remets à respirer.

Précis, il ajoute :

- Tu as noté comme je suis poli, hein ?

Oui, mon chéri. J'ai surtout remarqué combien tu devenais un peu moins séduisant à chaque mot que tu prononces. Fais gaffe, si tu ne cesses pas de parler, d'ici la fin de ce rendez-vous tu risques de ressembler à un orang-outang. Mais bien sûr il ne m'entend pas penser et me fixe, le regard lourd de sous-entendus, avec un petit sourire en coin.

- Tu ne dis rien. C'est parce que tu es troublée, heu... rappelle-moi ton prénom, déjà ?
- Adélaïde.
- Oui, c'est ça. Donc je te trouble ?
- « Troubler » est un bien grand mot. « Fasciner » serait plus adéquat.
- Mais si, je te trouble. Ne nie pas, j'ai l'habitude.

Soudain, un petit papier plié atterrit sur notre table. Il ne me faut pas longtemps avant de comprendre qu'il m'a été expédié par numéro 1 qui me fait un signe de la main, au mépris total de la pauvre fille au nez aquilin et à la coupe trop courte qui lui fait face, attendant qu'il reprenne leur conversation. Curieuse, je le déplie pendant que Bob me conjure de me détendre, m'assurant de son caractère gentil, bienveillant et surtout peu exigeant.

Numéro 1 m'a écrit qu'il voulait absolument me revoir, et qu'il n'attendrait pas la fin de la soirée pour me le faire savoir. Il joint donc son numéro de téléphone.

Je pousse un soupir, même si je suis au fond un peu flattée par l'acharnement de ce type.

Alors je pose le papier déplié sur la table, le lisse soigneusement avec ma main histoire de le défroisser complètement, sors un stylo, et écris dessus. Ensuite j'en fais une boulette et, le plus discrètement possible, je la catapulte avec deux doigts vers l'amoureux transi qui la chope au vol avec le talent d'un receveur de base-ball.

Pendant ce temps, Bob, qui ne s'est rendu compte de rien (sait-il seulement que j'existe ?), continue de parler, de se présenter, de se vanter, de s'applaudir, imaginant nourrir ce monologue du déferlement ininterrompu de pics d'autosatisfaction. Et que j'ai fait mes études de médecine avec le grand professeur Machin, et que j'ai trois frères dont aucun n'a eu son BEPC, et que c'est moi qui ai refait la poitrine de la chanteuse Trucmuche grâce à laquelle elle a relancé sa carrière...

Bob me fatigue. J'ai l'impression qu'il m'écrase de tout le poids de son narcissisme, et soutenir sa conversation commence à être douloureux pour mon ego. Je comprends finalement pourquoi un type aussi séduisant est célibataire : pas facile pour lui de trouver quelqu'un qui atteigne le niveau de sa propre cheville.

Les sept minutes arrivent à leur terme sans que je n'aie eu besoin d'ouvrir la bouche, tant il s'est astreint à me remplir les oreilles avec frénésie.

Au moment de me quitter, le bellâtre me dit au revoir en me serrant la main, avant de me demander, une ultime fois :

- Au fait, c'est comment déjà, ton prénom ?
- Cunégonde, je réponds avec un sourire tendre.
- Ah oui ! Non mais cette fois, je vais le noter pour ne pas l'oublier.

Ce qu'il fait, sur sa petite fiche, à côté du croquis de mon visage qui n'était pas, comme je l'avais cru au début, un vague portrait-robot pour se souvenir de qui est qui, mais un aide-mémoire des défauts de proportions de chaque tronche rencontrée.

J'en ai vraiment assez de cette soirée.

C'est bon, j'ai bien fait le tour des cas sociaux du coin, je confirme officiellement qu'on est mille fois mieux confortablement installée devant la météo avec un sachet de chips qu'en compagnie de n'importe lequel de ces gars-là.

J'ai envie de rentrer. Mais comme je ne suis plus à quelques minutes près, j'accepte, par pure curiosité féminine teintée d'une louche de masochisme, de rencontrer mon tout dernier speed-date. Seulement, au regard consterné que me lance la fille assise à la table qu'il vient de quitter, je comprends, mais trop tard, que je vais passer un sale demi-quart d'heure.

Plus le temps de fuir, il va falloir se battre. Alors allons-y, battons-nous donc contre...

Emmanuel, de son prénom.

Agent administratif dans une mairie d'arrondissement, de son état.

Qui ne souhaite en aucun cas qu'on l'appelle Manu, il me le précise avant même de m'avoir saluée par la poignée de main la plus flasque et la plus moite qu'un être humain ait jamais reçue d'un être humide.

Début de calvitie prononcé, silhouette maigre comme la famine, doigts nouveaux et ridés précocement, oreilles poilues, costume qui sent la naphthaline... Mieux vaut ne pas cligner des yeux : lui, si je lui passe un coup de scanlook, mes bipers d'incompatibilité totale vont sonner tellement fort dans ma tête qu'il risque de les entendre.

Feuille et stylo prêts pour le coup d'envoi, Emmanuel-pas-Manu ne perd pas une seconde et attaque notre doux tête-à-tête par un interrogatoire vigoureux que n'aurait pas renié un disciple de la Stasi.

Tout y passe : âge ? (je m'ajoute dix ans, comme ça, pour le fun), profession ? (dame pipi), nombre d'enfants ? (onze. Enfin, douze en comptant celui que je porte, ha ! ha !), lieu de naissance ? (dans une maternité, banane), religion ? (témoin de Jérienvu), ai-je déjà été mariée ? (oui, neuf fois et toujours en robe blanche, c'est mon côté sentimental), suis-je restée en contact avec mes ex ? (bien sûr, il nous arrive même de repasser une nuit ensemble de temps en temps, mais uniquement par pure nostalgie), de quoi suis-je le plus fière dans ma vie ? (d'être arrivée jusqu'à cette table), qu'est-ce que je recherche chez un homme ? (qu'il soit assez riche pour subvenir aux besoins de mes onze enfants, quelle question), quel est mon genre de musique préférée ? (la lambada), quel est mon style de film préféré ? (les films un peu olé-olé, mais en fermant les yeux sur les gros plans, pour conserver le côté romantique de la chose), ai-je un animal de compagnie ? (non car je les rends à leur mère après chaque divorce), etc.

Il me mitraille sans me laisser souffler, alors je me planque derrière un bouclier de second degré qu'il semble ne pas comprendre. Au bout d'un laps de temps qui avoisine le siècle complet, le gong finit par retentir, à mon intense, immense, colossal soulagement.

DING.

Du coin de l'œil, je remarque numéro 1 qui se lève et se précipite vers la sortie comme s'il avait le feu aux fesses, abandonnant une partenaire déconcertée par l'attitude de ce fuyard qui faisait semblant de lui faire la conversation. Il n'a même pas pris la peine de récupérer sa petite feuille, qui gît encore sur la table.

Intérieurement, je me marre. Oh, ça va, hein. Je lui ai juste écrit de laisser tomber, car je ne compte pas l'appeler. Au moins, j'ai été sincère. On ne va pas en faire un fromage non plus. Il aurait pu se trouver quelqu'un d'autre dans la minute, s'il l'avait voulu. C'était précisément l'endroit pour.

Mais revenons à nos moutons. À la fin de ce questionnaire de prout (je n'ai, évidemment, pas eu l'occasion d'en placer une car visiblement pour lui, les femmes, c'est comme les légumes, c'est lui qui les choisit), Emmanuel-pas-Manu me serre la main sur un très cordial « Merci. Je vous tiendrai informée de la suite que je compte donner à cet entretien ».

J'ai envie de lui annoncer que je démissionne de cette rencontre, mais je crois que je vais plutôt croiser les doigts et tout miser sur le coup du onze enfants et demi pour me faire éjecter avant d'être engagée. Au pire, s'il me convoque quand même, je n'aurai qu'à produire un certificat médical d'allergie sévère à la naphthaline, et me mettre en congé maladroit.

Avec en main ma fiche pliée en quatre sur laquelle j'ai barré tous les chiffres des prétendants, je me dirige vers la femme à l'allure de chips vitelotte (j'ai faim) pour la lui remettre.

Patiemment, je dois faire la queue derrière trois participants en attendant qu'elle finisse de leur demander si la soirée s'est bien passée, et qu'ils lui répondent : « Oui, très bien, merci, on ne reviendra pas, on l'espère ! Ah ! Ah ! »

Lorsque enfin je me retrouve face à elle, avant de lui filer ma petite feuille, je lui précise bien, au cas où les lignes énergiques que j'ai tracées dessus un peu partout laisseraient à penser que j'ai juste reproduit le plan d'une partie de Mikado, que je ne souhaite être contactée par personne. Elle acquiesce, faussement peinée, en me glissant une invitation pour la prochaine soirée qui aura lieu la semaine suivante.

Je prends la carte par politesse, et la réduit discrètement en miettes le temps de sortir du restaurant.

Ça fera de jolis confettis dans le caniveau.

Viviane et Fabrice m'ont rejointe, et, avant même que j'aie pu commencer à me plaindre de l'épreuve qu'ils m'ont fait subir, ils se félicitent d'avoir permis ces retrouvailles avec mon ami d'enfance.

- Quel ami d'enfance ? je demande ingénument.
- Eh bien le type qui est venu nous parler au bar, tout excité de t'avoir revue. Tu sais, là, le grand..., fait Viviane.
- Mais quel grand ? Ils étaient tous grands ! crié-je, sentant un frisson d'angoisse me parcourir l'échine.
- Mais si, voyons ! Le type, là... j'ai oublié son prénom...
- Moi je ne l'ai pas entendu, dit Fabrice.
- ... qui était avec toi au collège. Il allait partir, quand il s'est rendu compte qu'il avait perdu le petit papier que tu lui as donné avec ton numéro de téléphone. Et comme tu discutais avec l'organisatrice...
- Mais, je...
- ... alors je le lui ai redonné.
- Tu lui as QUOI ? !

Philéas rejoue

Y a-t-il un pilote dans l'avion ?

« Encore merci et bonne chance.

Nous sommes avec vous. »

Attablé devant elle, je la scrute, et me dis qu'elle est plutôt mignonne.

Pas belle, non, mais elle a de longs cheveux, un joli corps, un joli cul, et de longues jambes aux pieds chaussés d'escarpins impossibles.

- C'est gentil de m'avoir invitée à dîner, Philéas. Ton coup de fil m'a fait très plaisir.

- Mais je t'en prie. On va travailler régulièrement ensemble, c'était l'occasion de faire plus ample connaissance. Depuis le temps.

- Oui ! dit-elle en portant sa coupe de champagne à ses lèvres, y imprimant au passage la marque de son rouge à lèvres.

Mon portable retentit d'une petite musique funky. Je peste en m'excusant d'avoir oublié de l'éteindre, m'apprête à couper la sonnerie, quand elle pose sa main sur la mienne et m'invite à accepter l'appel pendant qu'elle ira se repoudrer le nez.

Je la remercie, et décroche donc tout en l'accompagnant d'un regard bienveillant tandis qu'elle quitte sa place et se dirige d'un pas félin vers les toilettes, au fond du restaurant.

- Allô, Gustave ? dis-je en matant sa robe tellement serrée qu'elle me révèle presque la forme de ses organes internes. Salut mon pote. Alors, cette soirée ?

- Très sympa, grâce à toi ! Merci pour l'invit que tu m'as filée !

- Mais c'est rien, je t'en prie... Remercie plutôt le dîner professionnel que j'avais oublié. Ça aurait été dommage de perdre l'inscription à ce truc de speed-dating, content que tu aies pu en profiter à ma place...

- Ah ! Ah ! Ouais, vive les heures sup au boulot !

- Alors ? C'est fini, déjà ? T'as rencontré de la minette ?

- Oui, là je prends un verre au bar tout seul en bas de chez moi. Et... ah ! ah ! ah !... ben ouais, j'ai rencontré une fille qui me branche pas mal. Une teigneuse, comme je les aime. Ça n'a pas été facile d'avoir son numéro, mais j'ai réussi.

- Ah ! Ah ! Sacré Gus... Tu l'as eue à l'usure ? Avec ton fameux : « Permettez-moi de me présenter, je suis personne. Et personne est parfait. » Ou ton bon vieux : « C'est dingue comme vous me rappelez ma prochaine petite amie » ? A moins que... Ne me dis pas que tu lui as sorti l'inénarrable « Bonsoir, vous avez de jolies jambes... elles ouvrent à quelle heure ? ».

- Ah ! Ah ! Ah ! Non, pas eu besoin... Je suis allé à la pêche au numéro chez ses copains, qui attendaient un peu plus loin. Un bon bobard, ils ont mordu à l'hameçon et me l'ont filé.

Je tique et repose la fourchette avec laquelle j'étais en train de m'amuser à griffer la nappe.

Gustave, c'est mon pote et je l'aime bien. Mais des fois il est lourd quand il s'entiche d'une nana. Il lui arrive d'avoir des coups de cœur qui tournent à l'obsession à cause des films qu'il se fait. Sûrement parce qu'il est scénariste. Appelons ça une déformation professionnelle. C'est plus fort que lui, il réinvente les scènes qu'il vit et cherche à diriger l'intrigue vers le but recherché. Même s'il lui faut pour cela bousculer parfois un peu le jeu des acteurs. Enfin, des actrices, surtout.

- Bon... Eh ben t'as pas perdu ta soirée, mon pote... Vas-y mollo, quand même, hein, sur les sms...

- T'inquiète, gars. Je gère. Tout en douceur. Elle m'est déjà tombée dans les bras, sauf qu'elle ne le sait pas encore.

Nous ricanons de concert. Brave Gustave. C'est un chouette type, au fond. Un beau gosse, avec ses yeux gris, ses cheveux décolorés en blond platine, et ses grosses pognes qui ne feraient pas de mal à une mouche. Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi il n'arrivait pas à garder une fille plus de quelques mois. Peut-être qu'elles n'aiment pas ses blagues sur Chuck Norris ? Il est drôle, pourtant. Enfin, moi je le trouve drôle.

Mais je n'ai pas le temps de m'appesantir sur la question, car mon rendez-vous de ce soir a fini son pipi et se rassied en face de moi. Je dis au revoir à mon ami, raccroche, et cette fois éteint mon portable.

Autour de nous, les voix des clients se mêlent au bruit des couverts qui s'entrechoquent, l'atmosphère est feutrée, le mobilier design. C'est un restaurant plutôt classe où je l'ai invitée, un endroit sur les tables duquel trônent des fleurs alambiquées dont je ne connais pas le nom.

À ma droite, un musicien à la cravate dénouée fait glisser ses mains sur le clavier d'un piano, jouant un air de jazz fifties qui me donne envie de swinguer en claquant des doigts.

- Alors, Kelly, dis-je en lui souriant. Comment ça se passe, à l'agence, maintenant que ton père est parti ?

Elle secoue ses cheveux, mimant le désespoir.

- Ben, j'ai envie de dire : il n'est pas encore parti. Il va rester jusqu'au dernier jour. Il quittera son poste le lendemain de la fête donnée pour son départ à la retraite... Tu viens, d'ailleurs ?

- Écoute, je ne sais pas trop... Moi, les mondanités...

- Mais si, viens ! Ce serait trop dommage ! Ça va être dément !

En parlant, elle pose sa main sur la mienne et l'y laisse quelques secondes, histoire d'appuyer son propos. Mais ce bref contact me fait instantanément flamboyer.

Punaise, trop tard. Elle l'a sans doute remarqué, puisqu'elle saisit le menu et se perd dans sa contemplation, sans même chercher à masquer un petit rictus satisfait. La garce.

J'applique le même paravent calligraphié devant mon visage écarlate, tandis qu'un serveur en costume sombre se poste près de moi pour prendre la commande.

Alors j'ai soudain une idée, histoire de reprendre un peu le dessus. Je décide de commander pour elle. Comme un homme à l'ancienne, qui prendrait sous son aile la femelle fragile qu'il invite à se sustenter.

- Il y a plein de très bonnes choses, ici... Tu me permets de te les faire découvrir ? Tu me fais confiance, Kelly ? Je vais commander pour nous deux.

Elle lance un regard effarouché au serveur, comme s'il pouvait répondre à sa place : « Non monsieur, désolé, mais c'est interdit par la loi des restaurants. Lisez la petite ligne en bas du menu, il est bien spécifié qu'il est défendu de commander à la place de son camarade de table, l'empreinte digitale à côté du nom du plat faisant foi. »

Mais les yeux du serveur sont braqués dans ma direction. Il affiche un air entendu comme pour dire : « Vas-y, mon gars. Fais honneur à nos frères virils. Montre-lui de quoi tu es capable, à cette petite grue. »

T'inquiète, man, j'ai saisi l'allusion. Regarde, et apprends.

- Alors, nous allons prendre, j'annonce, galvanisé par ma toute nouvelle assurance. En entrée... Hum, tiens, ça fait longtemps que je n'en ai pas goûté... Une soupe gratinée à l'oignon.

- Teuh-teeuh... teeuh-teeuh...

Kelly s'étouffe dans sa main. Je lui serre un verre d'eau pour lui sauver la vie, mais elle cesse aussitôt de tousser et chuchote dans ma direction :

- Pas d'oignons pour moi, je ne les digère pas.

- Ah. Ok, bien sûr, pas de problème (je me tourne vers le serveur, qui raye aussitôt ce qu'il vient de noter). Alors dans ce cas, nous prendrons une salade de légumes variés, avec ensuite comme plat... hem... un foie gras de canard maison aux...

- Teeeuh-teuh-teuh... teeuh-teuh...

- Kelly, tu vas bien ? Tu as un chat dans la gorge ? Tu es sûre que tu ne veux pas boire un petit peu d'eau ?

- Non, merci. Par contre, le foie gras, ça va pas le faire... Tu sais, je fais attention à ma ligne, en ce moment... J'ai envie de dire : comme tout le monde.

Je jette un coup d'œil à sa silhouette rachitique, en pensant qu'elle aurait quand même largement la place d'y loger deux-trois kilos de foie gras sans que son estomac ne fasse pression contre le bouton de sa jupe, mais je n'insiste pas, et lui propose à la place un filet de veau déglacé au vinaigre de framboises, accompagné de sa purée d'épinards. Qui ne lui convient pas car les épinards risquent d'adhérer à son piercing lingual. Donc allons-y pour une cassolette de blanquette de poulet. Qui ne lui dit rien parce qu'elle a déjà mangé du poulet à midi.

Finalement nous nous mettons d'accord sur le saumon poché accompagné de brocolis vapeur qu'elle me suggère.

Je ne peux m'empêcher de remarquer le petit rictus apparu cette fois au coin des lèvres du serveur, mais je décide de ne pas m'y attarder. Il rictusera moins quand il cherchera en vain le pourboire à côté de l'addition.

La soirée se déroule agréablement. L'ambiance est douce, la fille en face de moi est mignonne, et je sens à la façon dont elle me regarde fixement, en suçotant ses bouts de saumon rose, qu'il y a moyen de conclure. Ce qui n'est pas pour me déplaire.

Le seul truc qui me gêne un peu, c'est sa façon de monopoliser la conversation. Pourtant, évoluant dans la même sphère professionnelle qu'elle, j'étais persuadé que nous allions avoir toute une palette de sujets de conversation dans laquelle nous pourrions piocher à tour de rôle. Parler des films que nous aimons, par exemple, ou bien de nos réalisateurs préférés, de nos comédiens favoris, de la qualité du travail de telle ou telle personne, ou encore des projets qui se montent, des scénarios qui circulent, de nos rencontres, de nos affinités, mais pas du tout.

Elle ne parle que d'elle. M'explique son quotidien avec les détails inintéressants que les filles réservent normalement à un coup de fil à leur mère. Jalouse les actrices dont elle s'occupe en raillant leurs points faibles au lieu de les mettre en valeur, comme sa fonction l'exige. Me fait remarquer au passage que ma chemise sort de mon jean, et qu'il aurait sans doute été plus élégant que je la porte rentrée à l'intérieur. Se galvanise des fleurs que Milo Parmentier, un comédien de série télé un peu sur le retour, lui a fait livrer au bureau. S'empresse de souligner que ce n'est pas la première fois qu'un comédien lui fait livrer des fleurs au bureau. Rit trop fort à l'évocation de ses propres souvenirs. M'avoue sans complexes n'avoir jamais vu un seul film de Pierre Almodaux-Vare, de Martin Scorpion ou de Francis Forent-Chocolat, dans la mesure où elle sait bien qu'elle ne travaillera jamais avec eux. M'enjoint de ne pas parler la bouche pleine (je disais juste « ah bon ? »). Me parle de ses cheveux. Beaucoup, énormément. Me montre leurs pointes abîmées. Se plaint de les avoir si fins, et de ne pouvoir vivre sans quelques astuces cosmétiques dont elle veut garder le secret (je suppose qu'elle parle de ses extensions ?). Me demande pourquoi je sauce mon plat avec du pain, si je suis au courant que ça ne se fait pas (j'avale ma dernière bouchée de baguette imbibée de béchamel translucide, et repose le reste de mon quignon sans plus oser y toucher jusqu'à la fin du repas). Me raconte sa dernière virée shopping comme si j'étais sa meilleure amie, et la difficulté qu'elle a eue à trouver un sac coordonné à sa paire d'escarpins tigrés préférée. Me propose enfin, une fois la dernière goutte de notre café avalée et moi sur le point de m'endormir les yeux ouverts, de la raccompagner à pied, histoire de profiter de la douceur de l'air encore tiède de cette soirée d'octobre.

Ah, cool, un dessert en vue ! Cette perspective me réveille immédiatement.

En tendant ma carte de crédit au serveur, je me gratte l'arrière de la tête pour y déloger la petite voix qui me souffle dans les cheveux que je m'apprête à faire une connerie.

Certes, nous nous sommes rapprochés professionnellement, et c'était le but de cette soirée. Mais il n'y a pas de raisons. Si elle m'invite à prendre un dernier verre chez elle, je sens monter en moi l'envie irrésistible de ne pas faire mon difficile.

Allez, c'est décidé. Elle est bien gaulée après tout, il suffit juste qu'elle se taise et qu'elle se contente de laisser s'exprimer la douce poésie que me déclame en silence son soutien-gorge push-up.

Mais c'est visiblement trop demander à la vie.

Car, une fois dans la rue, Kelly ne cesse toujours pas de s'exprimer. Énumérant, en une logorrhée ponctuée de millions de « j'ai envie de dire » horripilants, combien elle se désole de la fausse image que les autres se font d'elle.

- Les gens croient que je suis superficielle, simplement parce que j'aime sortir, m'habiller sexy, boire du champagne, et parce que mon prénom se termine par un y. C'est tellement réducteur ! J'ai envie de dire : je suis tellement plus que ça. Je suis une femme, tu comprends ?

- Oui, je...

- Une femme belle, oui, jalosée, d'accord, mais une femme sensible, avec ses désirs, ses joies, ses peines. Il y a un cœur, qui bat ici, merde !

Elle attrape ma main et la plaque contre sa poitrine. Aussitôt je me reprends un coup de blush, d'autant plus intense qu'elle ne doit pas être très calée en anatomie, car j'ai juste senti son sein qui pointait. Elle continue :

- En réalité je suis une petite poupée tendre qui rêve d'une vie de couple stable. Tu as déjà eu une vie de couple stable, Philéas ?

- Eh bien en fait non, pas exactement.

- Moi j'en veux une. Un jour, peut-être. Demain, qui sait ?

Elle éclate de rire en soutenant mon regard, que je baisse aussitôt. Alors elle attrape mon bras et se remet à pérorer à propos de ses regrets, de ses objectifs, de son souhait de faire un bébé dans pas trop longtemps, de la nostalgie de son ex qui la tenaille et qu'elle veut remplacer au plus vite, de sa peur de la solitude lorsqu'elle s'endort le soir contre son ours en peluche...

Que de bruits, que de bruits inquiétants qui heurtent mes tympanes. Dans quoi me suis-je embarqué ? L'horizon artificiel de mes envies m'indique que la position de cette soirée est bien trop basse. Sur mon écran de vol cérébral, une multitude de signaux clignotent pour m'alerter.

Aussitôt, je boucle ma ceinture de sincérité, car mon radar masculin m'annonce le survol d'une zone dangereuse pour mon intégrité. Ça risque d'être une situation trop compliquée à gérer, Kelly est quelqu'un que je suis amené à revoir, et il y a clairement un risque de collision dans nos aspirations respectives. Je crois qu'il va falloir faire preuve d'une grande dextérité pour détourner l'affaire vers une autre destination... L'amitié, par exemple.

Arrivés au pied de son immeuble, je n'ai même pas le temps de prétexter une migraine pour faire demi-tour, que la voilà qui fait brusquement volte-face et se pend à mon cou, tentant d'investir ma bouche de sa langue avec l'ardeur d'une mouette cherchant à s'engouffrer dans un réacteur.

Mayday, Mayday, Mayday ! Alpha. Uniform. Sierra. Echo. Charlie. Oscar. Uniform. Romeo. Sierra. Emmerdes en vue, atterrissage dans la vraie vie demandé en urgence.

La tour de contrôle est exigée au repos dans mon jean, pendant que j'éteins le pilotage Kellymatique et que je passe en commandes manuelles.

Avec d'infinies précautions, je dénoue de ma nuque ses bras fluets et les rends à leur propriétaire. Il faut absolument éviter la dépressurisation brutale de cette fin de soirée, même si elle me met la pression.

La situation est embarrassante au possible. Avec son verbiage intempestif, Kelly a coupé net mon envie d'elle. Je n'y peux rien si maintenant tout part en vrille.

Alors, consultant mentalement les indications d'un vieux manuel de drague que j'avais lu étant ado, je décide de suivre à la lettre les instructions préconisées dans ce cas de figure, et inverse la poussée des moteurs afin de freiner son élan vers moi.

L'excuse est toute trouvée : je lui avoue qu'elle me plaît, mais que j'ai pour règle sacrée de ne jamais mélanger le travail et le plaisir.

Dans un coin de ma tête, j'ai l'impression que coucher avec elle reviendrait à prendre un aller simple pour le triangle du bercail : mariage, gosses, et pavillon en banlieue. Brrr.

Je m'astreins donc à lui glisser sur les épaules un parachute tissé dans une toile de moelleuse délicatesse, afin de pouvoir la jeter en douceur.

- Ne m'en veux pas, Kelly. Mais je sors à peine d'une histoire difficile avec la mère de mon fils, et je ne me sens pas prêt à retomber amoureux pour le moment...

- Tu t'empêches de tomber amoureux de moi, c'est ça ? Mais non, faut pas que tu...

- Chut, je murmure en glissant un doigt contre ses lèvres collantes de gloss. Ne dis rien (ça te changera). Ne gâchons pas l'instant magique que nous venons de passer ensemble, et qui restera gravé dans nos mémoires tel un tendre souvenir (j'en fais pas un peu trop, là ?). J'ai beaucoup de respect pour toi, Kelly, tu sais. Sincèrement. Tu es une fille bien, tu mérites quelqu'un de bien. Moi je ne suis qu'un saltimbanque sans attaches (oui, bon, là j'en fais trop).

Je dépose une bise sur sa joue, en lui mettant une petite tape sur l'épaule.

- Allez, rentre, tu vas prendre froid.

Résignée mais pleine d'espoir, elle me quitte sur un petit signe de la main, et monte en sautant sur ses échasses les quelques marches qui mènent à la porte d'entrée de son immeuble. Je lui renvoie son bye-bye et m'éloigne à grands pas, les mains dans les poches, un sourire soulagé illuminant la nuit noire de toute la blancheur de mes dents dévoilées.

Atterrissage réussi, personne n'a été blessé. Limite je mériterais des applaudissements.

Heureusement qu'il y avait finalement un pilote dans la pulsion...

Dix ans plus tôt...

Juin 2000, piscine municipale, à Paris

La jeune femme barbotait dans le petit bassin avec ses deux fillettes.

Anaïs, la petite qui commençait à peine à marcher, avait peur de l'eau et des enfants qui criaient en plongeant autour d'elle. Alors elle restait cramponnée de toutes ses forces contre la hanche de sa mère, qui la soutenait d'un bras. Alice, à peine plus grande que sa sœur, osait s'éloigner d'elles et ne restait dans les parages que pour les asperger d'eau en riant aux éclats.

La femme aux longs cils bruns portait ses cheveux intégralement coincés dans un bonnet de bain gaufré qui, associé à ses lunettes de vue et à un sobre une-pièce noir, limitait sensiblement le côté glamour de son allure.

Cela faisait déjà une bonne heure qu'elle était dans l'eau, tentant d'apprendre à nager à sa grande, sans vraiment y parvenir avec la petite accrochée à elle.

Anaïs, qui avait froid et commençait à être fatiguée, se mit à chouiner dans l'oreille de sa mère. Alors celle-ci voulut sortir du bassin, mais Alice, qui considérait qu'elle n'avait pas fini de s'amuser, exigeait de rester encore dans l'eau.

Agacée, la jeune maman solo insistait, ordonnait, suppliait sa fille de la suivre, mais Alice s'était butée et elle ne parvenait pas à se faire obéir.

- Alice, viens, je t'en prie ! Il est temps de sortir de l'eau...
- Non ! Je veux rester encore un peu.
- Mais ta sœur grelotte, elle est crevée et moi aussi. Viens !
- Encore un peu, maman !
- Une prochaine fois, ma chérie, allez...
- Non, je ne veux pas !
- Mais ta petite sœur veut rentrer...
- C'est pas elle qui décide !
- Alice !
- Non !

La fillette tenait tête à sa mère, qui ne voulait pas la laisser seule dans le bassin, même le temps d'aller envelopper Anaïs, qui braillait, dans une serviette. Désarmée, elle ne savait plus quoi faire. Autour d'elle, les autres mères ne la remarquaient même pas, trop occupées à gérer la surveillance et les négociations avec leurs propres enfants.

- Attention, là, un requin !

Accroupi au bord du bassin, un homme qui se dirigeait vers le grand bain s'arrêta pour interpeller Alice. La fillette leva la tête vers lui, et se demanda si cet inconnu lui faisait une blague.

Mais le type, derrière ses lunettes de plongée en plastique, le crâne comprimé dans un affreux bonnet en latex bleu, semblait sérieux. La preuve, il se rongait les doigts d'angoisse en pointant de l'index une zone derrière elle, tout en l'implorant :

- Vite ! Vite ! Sors de l'eau, dépêche-toi, il va te croquer les orteils !

Alice, trop petite pour remarquer que personne d'autre ne semblait paniquer, lui tendit alors les bras en poussant des cris effrayés.

Il la souleva comme une petite plume toute mouillée et la posa sur le sol, à l'abri du terrible prédateur imaginaire. Sa mère accourut aussitôt, lui posa une serviette sur les épaules, et s'adressa au jeune homme au slip de bain jaune et aux poils de jambe roux.

- Merci pour votre aide, vraiment !

- Mais je vous en prie ! (Puis, s'adressant à Alice :) Et la prochaine fois, écoute ce que te dit ta maman. Les mamans, c'est super fort pour repérer les dangers dans la piscine !

La jeune femme et le jeune homme se quittèrent en riant.

Elle, se dirigeant vers les vestiaires avec ses filles, lui, accomplissant un magnifique plongeon dans l'eau du grand bassin.

Adélaïde rejoue

Talons aiguilles

« Piensa en mi cuando sufras... »

Salut ma poulette. Suis chez Fabrice et Corinne. J'ai dormi chez eux, alors ne t'inquiète pas si tu appelles à la maison et que je n'y suis pas. Je t'embrasse fort-fort, et je t'aime, maman.

Voilà. Premier SMS envoyé, maintenant passons au second.

Salut ma poupée. Suis chez Fabrice et Corinne. J'espère que ta sœur et toi vous êtes bien brossé les dents hier soir, et que vous vous amusez bien chez mamie. Je t'embrasse fort-fort et je t'aime, maman.

Go. Envoyé aussi.

C'est marrant, en achetant un portable à chacune de mes filles adolescentes, j'avais plutôt dans l'idée que ce serait elles qui s'en serviraient pour me rendre des comptes sur leur emploi du temps, et non l'inverse.

Un bref « *Ok bizz A+ !* », suivi presque instantanément d'un autre message disant en substance « *bisous mon moumou :-)* » m'indique, si j'en doutais encore, que la chair de ma chair dort avec son portable greffé dans la main.

Il est tout de même huit heures du matin, un dimanche, et normalement ce jour-là elles font grasse mat, non ? Ou alors elles font grasse mat tout en envoyant des textos à leurs copines, racontant comment elles vont trop rester au lit jusqu'à onze heures, les copines leur répondant qu'elles aussi vont se planquer sous la couette jusqu'à ce que le déjeuner soit servi, mes filles leur demandant alors ce qu'elles ont vu la veille à la télé, leurs copines décrivant le film qu'elles ont suivi avec leurs parents, avant d'enchaîner en les questionnant sur ce qu'elles ont mangé, mes filles s'extasiant sur combien c'était bon car ce n'était pas leur mère qui avait cuisiné, etc.

Je me demande comment faisaient les minus avant l'invention des forfaits sms illimités, ces formules bénies des dieux leur permettant d'inonder en permanence (et gratuitement) les membres de leur petit univers d'une foule d'informations si capitales. Ah oui : ils se voyaient en personne.

Hier soir, je trottais tellement mal sur mes instruments à douleurs lombaires, et ma vieille robe à fleurs me moulait d'une façon si hardie, qu'après le restaurant j'ai hésité à monter dans le taxi qui devait me raccompagner. Le chauffeur derrière son volant, un gros à la mine patibulaire et aux sourcils broussailleux, m'a reluquée avec une telle salacité quand j'ai ouvert la portière, que Fabrice, qui était près de moi et l'a vu aussi, m'a retenue par le bras et proposé de me raccompagner lui-même. À pied.

Pieds nus, en l'occurrence, car je ne pouvais plus faire un pas tant mes orteils étaient comprimés et mes talons meurtris dans ces aberrations orthopédiques qui me tenaient lieu de chaussures.

Viviane, elle, est partie en métro. Certes, elle habite à l'autre bout de la ville et risquait de se faire importuner à tout moment si des passagers un peu éméchés, à cette heure de la nuit, la reconnaissaient, mais tant pis. Au prix dérisoire où était le ticket, elle voulait bien supporter quelques inconvénients.

Alors je suis rentrée bras dessus bras dessous avec le mari de ma cousine Corinne, qui devait être revenue du bureau depuis un bon bout de temps. Fabrice n'habitait pas très loin du restaurant d'où nous venions, il nous a semblé finalement plus simple et plus pratique que je reste dormir chez eux.

Sur le chemin, j'ai tenu mes chaussures à la main tandis que mes pieds, nus à travers le collant filé, foulaient le sol crasseux des trottoirs parisiens, m'octroyant au passage un délicieux, quoique surprenant, massage de la voûte plantaire. Étrange sensation que de sentir le monde vibrer par ces extrémités-là, bientôt noircies comme si j'avais marché sur des galets de charbon, mais peu importe. La perception était trop exquise, et me donnait une impression de liberté digne d'une petite fille de cinq ans.

Un coup de vent souleva ma frange. Comme je frissonnais dans mon gilet trop fin, Fabrice a retiré sa veste et l'a posée sur mes épaules.

- Oh, merci, t'es chou.

- C'est le geste préféré de ma Corinne, quand nous sortons le soir. Elle adore cette attitude chevaleresque consistant à braver le froid pour la protéger.

- Je la comprends, c'est le geste romantique absolu qui me fait craquer aussi...

- C'est ce que je voulais t'entendre dire. Malgré tous tes grands discours à la mords-moi le pancréas sur les joies du célibat, finalement, il y a des choses qui ne changent pas.

- Comment ça ?

L'œil de mon cousin pétillait d'un éclat reconnaissable entre tous.

Oh non, il allait encore m'asséner ses théories foireuses consistant à convertir les sentiments en formules de maths. Je déteste quand il fait ça. Ma nullité en sciences est si légendaire qu'elle me donne l'impression de ne plus rien comprendre aux émotions quand c'est lui qui les reconstruit à sa sauce.

- Adélaïde, est-ce que tu as déjà entendu parler de l'axiome de l'amour ?

Je haussai les épaules.

- Évidemment. Très créatives, d'ailleurs, ces pubs de déodorant pour hommes.

Il continua sans s'offusquer. Sorte de savant fou-fou habitué à passer pour un illuminé aux yeux de son monde.

- L'axiome de l'amour est cette vérité-là : tout le monde a besoin d'aimer et d'être aimé. Même toi, gourdasse.

- Pff.

- Pour le moment, l'algorithme de ta vie sentimentale a pu te laisser croire que tes calculs étaient justes et que les hommes que tu avais rencontrés avaient tout faux. Mais c'est ici que se situe ton erreur. Alors fais-moi plaisir, corrige tes certitudes erronées à grands coups de bâton de rouge. Et fais confiance au théorème de Cupidon qui dit que deux lignes parallèles ne se croisent jamais, sauf si elles sont faites l'une pour l'autre. L'amour est myope, pas aveugle. Tu finiras un jour par te cogner dans un type bien.

Je m'arrêtai et le fixai, agacée, à la lueur d'un lampadaire.

- Mais qu'est-ce que vous avez, tous, à vouloir vous mêler de ma vie ? Achetez-vous une existence, vous verrez, ça occupe !

Fabrice attrapa mon bras gesticulant, le glissa sous le sien, et continua d'avancer comme si de rien n'était.

- Disons que si tu n'étais pas aussi butée, j'aurais pu me faire facilement cinquante billets, tout à l'heure.

- Non, vous n'avez pas osé ?

Avec le regard de travers du petit garçon pris sur le fait, il ajouta :

- Si, bon... on avait peut-être un peu parié, avec Viviane, sur la conclusion de cette soirée... Moi j'avais la certitude d'un coup de foudre entre toi et l'un de ces valeureux prétendants, elle était sûre que tu résisterais. Tu m'as fait perdre la somme que je destinais à ton cadeau de Noël, c'est ballot.

Pas vraiment étonnée, je ricanai en secouant les épaules.

- Bien fait pour ta figure. Tu as sous-estimé le machiavélisme de Viviane, son appât du gain, et la petite conversation que nous avons eue juste avant, qui lui donnait un avantage non négligeable sur l'issue de ce pari.

- Argh, la traîtresse, fait-il en serrant le point, faussement outré.

Une brise souleva le bas de ma robe, alors je resserrais les pans de sa veste.

- Bon, on arrive bientôt ? Parce que je sens le rhume de genoux approcher à grands pas.

- Plus que quelques rues, et on y est...

Il n'était pas loin d'une heure du matin, et si mes rotules ne succombaient pas à une rhinite, je les sentais prêtes à capituler devant le manque de sommeil et à me lâcher avant d'arriver jusqu'au canapé de Fabrice.

Autour de nous, des couples se pressaient, tendrement blottis l'un contre l'autre. La nuit n'était pas complètement noire. Elle ne l'est jamais, dans cette ville surmontée en permanence d'un matelas de pollution qui reflète ses éclairages artificiels. Ça fait d'ailleurs bien longtemps que je n'ai plus aperçu d'étoiles. Impossible de les observer en levant la tête. Tout au plus pouvais-je me contenter de les imaginer.

- 3,14... 3,14... houlala...

- Hein ?

- C'est rien, fait Fabrice, en accélérant le pas. C'est ma façon polie de dire que j'ai envie de faire pi-pi.

J'éclatai de rire avec lui, avant de réaliser que, moi aussi, j'avais du mal à retenir mes formules. Non seulement ce soir on m'avait saoulée, mais en plus j'avais bu trop d'eau. Espérons qu'une fois que nous serions arrivés chez lui sa galanterie irait jusqu'à me laisser investir les toilettes la première.

Ce fut le cas, et je bénéficiai ainsi de l'inestimable confort de ne pas me geler les cuisses sur la faïence glacée de la cuvette des cabinets.

C'est un type comme Fabrice, qu'il m'aurait fallu.

Gentil, rigolo, serviable, un peu mou mais finalement au caractère doux et rassurant.

En attendant, à défaut de son homme, je piquai sans scrupule à ma cousine l'un de ses confortables (quoique deux tailles trop grand) joggings élimés que son mari était allé me chercher sans faire de bruit dans le placard de leur chambre. Je l'enfilai après m'être douchée et avoir jeté mes collants tout déchirés à la poubelle. Puis je souhaitai une bonne nuit à mon prof de maths préféré, celui dont je continuais à ne pas vouloir suivre les cours, allai investir le canapé familial, remontai une vieille couverture en patchwork jusque sous mon menton, et m'endormis épuisée avant d'avoir pu compter jusqu'à deux.

C'est un rayon de lumière qui me réveille le lendemain, me chatouillant l'œil jusqu'à ce que je l'ouvre complètement. Encore dans le brouillard, mon premier réflexe est d'attraper en tâtonnant mes lunettes, posées sur la table basse, puis mon portable, et d'envoyer des textos rassurants à mes nioutes. Ensuite seulement je me redresse et pratique quelques roulements de tête en me massant les trapèzes, qui semblent être aussi douloureusement froissés que s'ils avaient été piétinés par un équilibriste pendant la nuit.

D'une main je me gratte le crâne en me levant, de l'autre les reins, tout en avançant pieds nus jusqu'aux toilettes dont le contact avec le carrelage glacé double, non, triple aussitôt ma constante d'Archimède.

À mon retour dans le salon, Fabrice et Corinne ne se sont toujours pas réveillés, mais leurs enfants, si. Télécommande à la main et traces de nounours incrustées sur le visage, ils ont investi ma couche improvisée sans se soucier de piétiner ce qui fut autrefois ma robe.

Autour d'eux règne un bordel considérable que je n'avais pas remarqué la veille dans la semi-obscurité où j'ai débarqué. Linge au sol, emballages de nourriture éparpillés, boîtes de jeux ouvertes, il semblerait qu'on se soit bien éclaté, hier soir, avec la baby-sitter. Pauvre Fabrice qui va devoir tout ranger.

- Oh ! dit Merlin, neuf ans, sans même me saluer. Pourquoi tu portes le jogging de maman ?

- Hey, Adélaïde ! s'écrie une Nina âgée de douze ans, ravie, en découvrant largement les fils de son appareil dentaire. T'as dormi ici ? Cool ! Mais je t'ai pas vue, t'as dormi où ?

- Sur le canapé, mon lapin. Et oui, trésor, dis-je à son petit frère qui me tourne le dos, face à la télé. C'est bien

le jogging de ta maman, je le lui ai emprunté parce qu'il était plus confortable que ma robe. Mais t'inquiète, je le lui lave dès mon retour chez moi et le lui rends aussi vite.

- Et c'est quand ton retour chez toi ? demande Merlin sans cesser de zapper, visiblement aussi chaleureux que ma cousine.

Il faut dire que l'hospitalité, chez elle, c'est une seconde nature. (Enfin, je veux dire, une nature secondaire.) D'ailleurs je sais qu'elle va sauter de joie en découvrant que j'ai dormi là.

J'entortille mes longs cheveux emmêlés dans un élastique, histoire de les mettre en forme de quelque chose. De religieuse au chocolat, en l'occurrence, vu la structure très avant-gardiste de ce chignon fabriqué à l'aveuglette.

- Mais tout de suite, si tu veux... juste le temps de me faire un café. Tu permets ? Vous n'avez pas pris votre petit déj, les enfants ?

En me dirigeant vers la cuisine américaine, ouverte sur le salon, j'entends la fillette me répondre :

- Non, papa a encore oublié de faire les courses. Et comme maman est rentrée tard, ben il reste plus de corn flakes...

- Ah...

J'ai soudain quelques scrupules à siroter mon café devant eux et leur ventre vide. D'autant, comme je le constate à l'instant, qu'il n'y a plus de café. C'est marrant comme Fabrice me semble finalement moins idéal, à la lumière du jeûne.

- Bon, ben dans ce cas, je rentre chez moi tout de suite, alors... Vos parents se lèvent bientôt, que vous ne restiez pas seuls trop longtemps ?

Nina vient s'asseoir sur un des tabourets imitation années cinquante devant le comptoir de la cuisine. Elle pose un visage chafouin sur ses deux mains.

- Papa n'est pas là, il est parti tout à l'heure faire son jogging au bois de Vincennes. Il ne rentrera pas tout de suite, tout de suite. Et maman ne veut pas qu'on la réveille avant au moins onze heures. J'ai un peu faim, quand même...

- Oh. Dans ce cas, ma poulette, je vais descendre à la boulangerie, en espérant en trouver une ouverte le dimanche, et je rapporte de quoi nous concocter un solide petit déj. Qu'est-ce que tu en dis ?

- Ouais ! Génial ! s'exclame Nina.

- À moi, tu me prends deux pains au chocolat, exige Merlin, toujours affalé sur le fauteuil, happé par le déroulement d'un dessin animé japonais à la musique tapageuse.

Je m'approche du garçonnet.

- Hou, je sens qu'il manque une petite formule magique...

Le tendre enfant acquiesce sans se retourner :

- Et fais vite.

- Non, Merlin. Cette formule-là servira juste à te faire découvrir la famine, et la chance inouïe que tu as laissée passer d'avoir une gentille tata qui aurait pu y mettre un terme. Essaie encore.

Il pousse un long soupire sonore, façon sale gosse capricieux, en s'agitant sur son canapé comme s'il était parcouru de soubresauts.

- Mais, heeeu... ça va, quiiii... alleeez...

Poings sur les hanches, dont un retenant mon pantalon de jogging trop large, je reste postée près du sofa et lui donne une dernière chance.

- Merlin, je suis contre l'idée de faire du mal à un enfant en le laissant regarder deux filles s'empiffrer tandis qu'il bave d'avidité, mais je suis encore plus contre l'idée de me faire du mal à moi-même en obéissant à un petit garçon mal élevé. Alors tu choisis : des crampes d'estomac, ou un « s'il te plaît » ?

Il gigote de plus belle dans son pyjama Transformers, essayant sans doute de repousser physiquement l'éventualité d'être obligé de faire preuve de politesse.

- Maiiii... boaaah... pffff... alleeeez, quoi... pfff...

- À ta guise. Nina, ma chérie, je te prends quoi ?

- Est-ce que tu pourrais me prendre des chouquettes, s'il te plaît ? Ce serait gentil de ta part, si cela ne te dérange pas, bien sûr. Merci beaucoup !

Je me marre intérieurement. Toujours cette bonne vieille rivalité entre frangins : quand l'un s'en prend plein la tronche, l'autre surjoue le fayottage pour se mettre en avant. J'adore.

- Bon, est-ce que tu sais où ta maman range ses baskets ? Je ne vais quand même pas y aller en jogging avec douze centimètres de talons...

- Là, fait Nina en pointant du doigt un meuble dans l'entrée.

- Oh non, gémit Merlin depuis son canapé, avec autant de détresse dans la voix que si j'étais sur le point de fracturer le coffre-fort familial pour y emprunter la tiare en diamants de sa génitrice et y glisser mes pellicules.

Il ajoute, pour être plus clair :

- Elle va pas en plus lui prendre ses chaussures !

- Mais pardon, jeune homme. Corinne était déjà ma cousine un million d'années avant que tu ne sois une lueur de lubricité dans l'œil de ta mère. Sache que nous avons grandi ensemble, et qu'à l'époque, on avait pour habitude de s'échanger nos fringues. Alors, hein, camembert.

- Grmbllgrmbllm..., marmonne le nain qui se prend pour l'homme de la maison, les poils en moins.

- De toute façon, le problème est réglé. Ta mère a terminé la croissance de ses pieds bien après la mienne. Trois tailles au-dessus, visiblement, dis-je en manquant de me vautrer dans ses tennis trop grandes.

Pour la paix des familles, je m'abstiens de préciser « la croissance de son cul aussi » en serrant, pour la énième fois, la ficelle de son jogging autour de ma taille.

- Bon, ben j'espère que la boulangerie n'est pas trop loin... Nina, ma chérie, apporte-moi mes chaussures, s'il te plaît. Si je peux m'économiser deux mètres de torture avec ces prothèses pour masochistes, ce sera toujours ça de pris.

- Oui, dit la fillette en allant chercher mes talons aiguilles abandonnés devant le canapé.

Je les enfile, ajuste mon sac, resserre une nouvelle fois la ficelle de mon pantalon trop large, me regarde dans le miroir de l'entrée, manque de m'évanouir en découvrant ma coiffure pâtissière, mon visage marbré de fond de teint pas démaquillé, mes yeux au beurre de Rimmel noir, et le puissant sex-appeal que me confèrent mes lunettes de myope par-dessus, maintenant que j'ai retiré mes lentilles.

Alors, froidement, je camoufle ce tableau digne d'un peintre surréaliste sous la capuche de mon jogging, me tourne une ultime fois vers le sofa, et demande :

- Merlin, j'y vais. T'es vraiment sûr que tu n'as rien à me dire ?

- Si, fait le gosse.

- À la bonne heure. Je t'écoute, mon chéri.

- Maman, elle a raconté un jour à papa qu'elle t'a vue en maillot de bain, et que tu as de la cellulite sur les cuisses. C'est quoi de la cellulite ?

Alors là, non mais alors là, j'vais l'dire à mon père. Pour qu'il le dise à sa sœur. Pour qu'elle le dise à sa fille et que Corinne se fasse engueuler. Cette sale punaise.

- Ok, Merlin. Mange ta main, et bon appétit.

Je me mets en route dans ma dégaine d'échappée d'un cirque, quitte l'appartement en clopinant, et me jure d'arracher, sitôt rentrée chez moi, les talons de ces chaussures pour me venger des ampoules qu'elles m'infligent.

Philéas rejoue

La Blonde et moi

Tom, s'adressant au gamin. - C'est juste une fille, Barry...

Barry, avisant la sculpturale Jerri. - Si ça c'est une fille, alors je ne sais pas ce qu'est ma sœur.

- Ouais... ouais... Ouais, mais je peux pas te parler, là, Gustave... Je suis au volant... Non, j'ai pas mon kit mains libres, et si je me fais choper par un flic... Ouais, on se rappelle, gars. D'accord. Allez, à plus ! Ciao...

Je raccroche en souriant, et balance le mobile sur le siège à ma droite. Sacré Gus, va. On a pourtant passé une bonne partie de la nuit ensemble, et il trouve encore des trucs à me dire au lieu d'aller se coucher. N'empêche que ça m'a fait plaisir de lui parler, hier. Heureusement qu'il traînait encore au bar, après que j'ai raccompagné Kelly. Vissé à son siège, fidèle au poste. J'ai pu l'y rejoindre, et on a refait le monde avec le vieux Lucien, toujours affublé de son torchon sur l'épaule, qui n'a pas manqué de me saluer par un chaleureux et traditionnel « Aaah, l'ami rouquemoute ! » quand je suis entré. À peine avais-je pris place au comptoir près de mon pote qu'il a posé une chope de bière devant moi et en a resservi une à Gustave. La tournée du patron. Chouette Lulu.

Autour de nous et malgré l'heure tardive, la salle ne désemplassait pas. Une salle constituée essentiellement d'habitues qui se retrouvaient ici pour mettre un peu de convivialité dans la monotonie de leur existence. Ou retarder le moment de retrouver mémère.

Un peu plus loin, au fond, résonnaient les bruits de boules frappées sur le vieux billard qui doit dater d'avant la guerre. Je n'y ai jamais joué, préférant de temps en temps mettre une raclée à Gus aux fléchettes. C'est tellement facile de gagner contre lui. Après quelques verres, il ne se souvient déjà plus avec quelle main il faut viser.

Parler de nos vies amoureuses, c'est pas un truc qui nous met très à l'aise, Gus et moi. Même si on se connaît depuis des années. Parler, d'accord, mais parler de quoi ? De nos échecs respectifs ? Des vestes qu'on s'est prises ? Des filles qui nous ont brisé le cœur ? De sexe ? Ok, de sexe, parfois. Mais uniquement quand c'est joyeux et déluré. Ce qui n'arrive pas si souvent que ça, lui et moi étant, malgré les airs un peu bourrins que nous nous donnons, d'indécrottables romantiques espérant chaque fois tomber sur la bonne.

Certes, lui espère peut-être un peu trop, et trop souvent. Un simple battement de cils suffit à le faire décoller. Comme cette brunette, là, dont il n'avait cessé de me bassiner toute la soirée. Pseudo-coup de foudre qui cesserait sitôt qu'une autre laisserait tomber devant son nez le mouchoir de son intérêt pour lui. Je le connais, mon Gustave.

En ce qui me concerne, le problème est plus grave. Je me sens seul. Et je ne vois personne autour de moi capable de mettre un terme à cette solitude, qui me bouffe les tripes même si je la planque sous une apparente désinvolture.

Parfois, dans mes grands moments d'introspection, allongé tout seul sur mon canapé en regardant le plafond, je me demande s'il existe une personne qui m'est destinée.

Comme dans ces vieux films, où le héros, qui a souvent bourlingué et semble ne plus attendre grand-chose de la vie, tombe un jour sur la fille idéale au détour d'un coin de rue. La fille jolie, espiègle, rusée, sexy, dont il devient fou et qui finit aussi, fatalement, par tomber éperdument amoureuse de lui.

Mais bordel, ça ne peut pas exister que dans les films, quand même...

Vers une heure du matin, alors que j'étais en grande conversation avec Gustave, j'ai reçu un texto de Kelly. Comme si de rien n'était. Elle me remerciait pour la soirée, et rappelait combien elle comptait sur ma présence à la fête de son père.

Brave petite. Je n'ai pu m'empêcher d'admirer le professionnalisme dont elle venait de faire preuve avec ce sms, balayant d'un geste plein de panache, comme s'il n'avait jamais existé, le râteau que je lui avais planté entre les deux yeux. Elle est aussitôt remontée dans mon estime. Peut-être pas au point de me décider à me rendre à son pince-fesses, mais en tout cas au point d'y réfléchir sérieusement.

Après avoir déposé chez lui mon pote éméché, quelques heures de sommeil m'ont permis d'émerger l'esprit plus clair et d'analyser ma situation sentimentale sous un autre jour.

Je suis con.

Ça fait des années, que je suis con.

Inutile de le chercher, c'est moi, le héros de mon propre film. Il est temps que j'en prenne conscience, et que j'invite donc la plus belle des actrices à m'y rejoindre. Celle qui deviendra la trouvaille de mon brainstorming permanent, l'idée géniale de ma page blanche, la révélation de mon autobiographie, la surprise jaillissant de mon gâteau d'anniversaire.

Et cette fille-là n'est autre que Calista Garnier.

L'évidence me saute aux yeux. La belle, la sculpturale Calista, dont j'ai revu la veille le sulfureux *38,2 En cas d'infection*, enfin, devant lequel je me suis endormi. Calista que j'ai croisée plusieurs fois dans le cadre du travail sans jamais oser l'inviter à dîner, Calista qui enchaîne les mauvais rôles dans des navets tournés par des réalisateurs ratés, Calista qui n'a pas de mari à son bras.

C'est elle, mon égérie. Elle à qui offrir mon cœur, mes films, le succès.

Et pour commencer, je vais prendre sur moi, me mettre un méchant coup de pied au cul, clouer au sol ma paralysante timidité, et aller la trouver là, maintenant, tout de suite, sans perdre un instant.

Surtout que si j'attends quelques heures de plus, je risque de dessaouler complètement, alors c'est maintenant ou jamais.

La vie n'est qu'une succession de risques à courir. Pour une fois, faut pas que je me dégonfle.

Un peu d'initiative, que diable, un peu d'énergie, de détermination. Allez, Philéas, fais pas ta poule mouillée. Du cran, quoi !

Il me faut juste un prétexte pour débarquer chez elle à l'improviste. Un dimanche matin.

Je pourrais par exemple... je pourrais... dire que je passais dans son quartier... ouais... et lui apporter le petit déjeuner ?

C'est plus original qu'un bouquet de fleurs, et les femmes adorent les surprises.

Voilà, c'est ça. Je la tiens, mon excuse. *Breakfast delivery*. Et plus si affinités.

Yeah, baby !

Faut juste que je trouve une boulangerie ouverte.

Adélaïde rejoue

L'Aventure intérieure

« Les femmes m'aiment. Mais ça, vous le savez déjà. »

Après avoir marché l'équivalent d'une distance Paris-Pékin sur mes échasses, et m'être effondrée sur les épaules des quelques comateux que j'ai pu croiser, promenés de bon matin par leur chien, pour qu'ils m'indiquent la route à suivre, j'ai enfin trouvé mon Graal.

Et je n'étais pas la seule, vu la queue impressionnante qui sortait de la boulangerie. Un vieil établissement à la devanture vert bouteille, qui laissait s'échapper à intervalles réguliers des consommateurs réjouis tenant leur sachet blanc bourré de viennoiseries parfumées, ou bien arrimés à une triomphale baguette de pain frais, tel un sceptre témoignant de leur capacité à se lever avant les autres.

J'ai donc pris place dans la file, derrière une vieille dame qui tenait un caddie débordant de fruits et légumes. Je me suis déconnectée de ce qui m'entourait, et j'ai laissé vagabonder mes pensées comme des petites bulles de savon, poussées par le souffle d'un chérubin facétieux à travers le cercle en plastique des dernières heures écoulées.

Donc on a dit des chouquettes pour la petite. Deux pains au chocolat pour son frère (je lui ferai croire que j'ai mis une crotte de nez dans un des deux et que je ne lui dirai lequel est contaminé que si j'entends un « s'il te plaît », ça va le rendre dingue). Je vais prendre aussi des croissants pour Corinne et Fabrice, ils les trouveront quand je serai partie. Pour moi, rien, j'ai déjà tout ce qu'il me faut dans les cuisses (merci Merlin, petit sagouin) et... Tiens, un texto ?

Je sors le portable qui vient de bipper de la poche de mon pantalon, et je lis :

Bonjour à vous, belle demoiselle. Vous avez chaviré mon cœur. Souffrez donc que je vous appelle. Par exemple, dans une demi-heure...

Beuh, mais qui est-ce ? Qui m'envoie des poèmes à huit heures du matin ? Si seulement ça pouvait être... Oh je rêverais que ça puisse être... Non, c'est impossible, et si c'était...

... En attendant douce sensuelle, d'avoir enfin l'immense bonheur, de vous susurrer à l'oreille, les mots témoins de mon ardeur, je vous laisse à votre réveil, tout entière vous consacrer, et n'espère plus de mon soleil, que l'imminence d'un... baiser ?

Votre Gustave.

« Mon » Gustave ? Quel Gustave ? Je n'ai aucun Gustave à moi. Je le saurais, quand même. J'ai un dipladenia à fleurs rouges dans mon salon, ça oui, une théière en forme de tortue dans le placard de ma cuisine, ça j'ai aussi, et un coussin masseur électrique (excellent pour me pétrir les pieds quand je les pose dessus. Vivement que je rentre, que je le piétine). Mais un type qui drague comme au dix-huitième siècle, non, ça je m'en serais souvenue.

C'est quoi son problème, à celui-là ? Il m'a confondue avec une Marie-Antoinette ?

Pas le temps de plonger plus loin dans mes interrogations, un second texto émet son petit « bip » d'arrivée.

Je le découvre avec curiosité.

Gustave, alias le meilleur ami de Chuck Norris ;-D

Ah oui, bien sûr. J'aurais dû m'en douter : la glu d'hier. C'était trop beau. L'espace d'un instant, j'ai failli oublier la propension spectaculaire que j'ai à n'attirer que des boulets. À croire que je sens la poudre.

Sans lui répondre, je range le portable dans ma poche d'une main, réajuste mon pantalon qui glisse sous mes talons de l'autre, et fais quelques pas dans la queue qui avance.

Cependant, histoire que ce sms n'ait pas servi à rien, je me replonge avec délectation dans les quelques secondes de mystère qui ont précédé ma découverte de la signature qui le clôturait. Ce bref, mais si voluptueux moment hors du temps où tous les espoirs étaient permis. Où ce message aurait pu provenir du portable de n'importe qui. De Robert Downey Jr., par exemple, ou même de Hugh Grant, pourquoi pas. Ou alors carrément... de Stanislas Segal. À cette éventualité, mes joues rosissent et mon pouls s'accélère. Oh oui, si ça avait été Stanislas...

(Intérieur jour, bureau de Kelly Cucuron.)

(Plan moyen. Travelling avant.)

Kelly. – Aaah...

Moi. - Calme-toi, fais voir...

Kelly contemple horrifiée le mouchoir en papier maculé de sang qu'elle tient contre sa bouche.

Kelly. - aïe-heu...

Tout excitée, Céleste entre dans le bureau et s'approche de nous.

Céleste. - Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que j'ai raté ? C'est quoi, ces cris ? Racontez-moi !

Moi. - C'est Kelly qui s'est blessée en mangeant... attends voir.

J'attrape le paquet de biscuits posé sur sa table, et lit le nom des gâteaux.

Moi. - Des « Moutoudoux, les petits gâteaux mous ». Ah, je comprends, tu t'es mordu l'intérieur de la joue ?

Elle fait non de la tête et tend la main pour me montrer ce qui se trouve dans sa paume.

Moi. - Qu'est-ce que c'est que ce truc presque jaune ?

Céleste s'approche, ajuste ses lunettes et se penche pour regarder aussi.

Céleste. - On dirait un petit caillou...

Moi. - Je dirais plutôt un morceau de coquillage.

Céleste. - Ou bien un Tic-Tac ?

Kelly s'énerve avec son mouchoir contre la bouche.

Kelly. - 'E ma 'ent ! Me 'uis 'assée la 'ent avec mon 'utain de 'iercin' !

Moi. - Ah, tu t'es cassé une dent sur ton piercing à la langue ? Je me disais aussi, les Moutoudoux, ça casse rien du tout. Surtout ceux au chocolat. D'ailleurs, il en reste ?

Céleste cesse immédiatement de mâcher le dernier biscuit qu'elle vient d'engloutir, et secoue piteusement vers le bas le paquet vide d'où s'échappent quelques miettes.

C'est alors qu'un homme apparaît dans l'encadrement de la porte, tout échevelé.

Il est grand et musclé, habillé d'un jean serré, d'un tee-shirt blanc col en V, d'une paire de bretelles noires. Mâchoire carrée, chevelure blonde coiffée en épis déstructurés, yeux azur brûlants de passion, son visage affiche une expression éperdue...

Kelly place sa main devant sa bouche pour parler en masquant sa dent cassée.

Kelly. - 'tani'lâââ' ! 'uelle 'urpri'e, mais nous n'avions pas 'endez-vous, et 'e ne peux...

Stanislas. - Désolé, Kelly, mais cette fois ce n'est pas toi que je suis venu voir. C'est elle. Il faut absolument que je lui parle, ça ne peut plus attendre.

Stanislas me tend sa paume. Troublée, je pose ma main dans la sienne. Aussitôt, il m'entraîne avec lui dans le couloir.

Céleste nous suit sur la pointe des pieds, mais Kelly la devance en quelques enjambées nerveuses, et claque sèchement la porte du bureau, lui coupant ainsi le passage.

Pendant ce temps, Stanislas me fait tourner sur moi-même, et me rattrape en me serrant contre lui.

(Éclairage tamisé.)

(Musique. Il se met à chanter, sur l'air de « On the street where you live » extrait de My Fair Lady.)

Stanislas. - Je t'ai rencontrée... Et tout a changé... Quand mes yeux un jour sur ton visage se sont posés... Je me donne du mal... Pour ne rien montrer... Quand j'étais dans l'bureau où tu travailles...

Nous chaloupons l'un contre l'autre quelques secondes.

Passage bondissant de deux stagiaires en arrière-plan, qui jettent une liasse de papiers en l'air. Les feuilles retombent en pluie autour d'eux, tandis qu'ils sautent en grand écart et lâchent avant de disparaître :

Les stagiaires. - Quand il va dans l'bureau où tu travailles...

Stanislas. - Je suis comédien... Oui c'est mon métier... Faire semblant ne devrait pourtant pas me tourmenter... Mais mon cœur défaille... Je n'peux plus l'cacher... Quand j'étais dans l'bureau où tu travailles...

Céleste traverse le champ en petits pas chassés, le visage extatique et la main pressant sa poitrine. Elle reprend, telle une choriste :

Céleste. - Quand il va dans l'bureau où tu travailles...

Stanislas recule brusquement, dramatique, se campe sur ses jambes écartées, puis élève lentement les bras.

(Cercle de lumière pointé sur lui.)

(Profonde voix de soprano.)

Stanislas. - Et oh... Quel brûlant sentiment... Si seulement... Tu le partageais...

(Le rond de lumière s'élargit, Stanislas et moi nous regardons tendrement.)

Stanislas. - Mais oh Kelly m'a prévenu... Tu n'veux plus d'homme dans ta vie n'en parlons plus...

Derrière lui, Kelly passe en lançant alternativement ses poings vers le ciel, l'air victorieux.

Je veux juste aller lui arracher les yeux une minute, mais Stanislas, toujours en train de chanter, me retient et entame quelques pas de claquettes avec moi.

Stanislas. - P't-être qu'un jour viendra... Tu changeras d'avis... Sache que ce jour-là moi je s'rai toujours par ici... Quittant toutes mes fans... Et les filles d'une nuit... Courant dans l'bureau où tu travailles...

(Gros plan.)

Nos lèvres se rapprochent, nous sommes sur le point de nous embrasser. Mais Stanislas chante un ultime couplet.

Stanislas. - Qu'est-ce que je vous sers ?...

Lèvres tendues, j'attends son baiser. Stanislas, lèvres tendues aussi, chante encore. D'ailleurs comment fait-il

pour chanter avec la bouche en cul de poule ?

Stanislas. - Madame, s'il vous plaît, qu'est-ce que je vous sers ?...

Oups. J'émerge brutalement de ma rêverie éveillée.

Il n'y a plus personne devant moi, à part une boulangère grincheuse qui me fixe comme si j'avais décidé de faire la grève des achats pile devant sa caisse, bloquant ainsi le passage aux braves gens qui attendent derrière.

- Ha, heu, je voudrais deux chouquettes, et cent grammes de pain au chocolat s'il vous plaît... ou plutôt non, c'est l'inverse.

Elle me sert avec agacement, rajoute dans le sachet blanc les croissants que j'ai failli oublier, met l'emballage près d'elle au lieu de me le passer, histoire que je tende bien le bras pour aller le chercher, et encaisse. Avec ce petit geste détestable qui consiste à prendre dans sa paume les pièces que j'y dépose, et à me rendre la monnaie en l'abandonnant ostensiblement sur la coupelle du comptoir, et non dans ma main, qui reste donc tendue comme si je faisais la charité. Je sais bien que je crains du look en ce moment, mais ce n'est pas une raison pour se montrer aussi méprisante. J'ouvre la bouche pour lui dire tout le bien que je pense de son attitude anticommerciale, avant de la refermer aussi sec.

Non, je suis zen, je viens de passer un moment exquis entre les bras de Stanislas Segal, restons sur cette douce impression, ne la polluons pas par de vaines bisbilles.

Je me retourne, mon sachet sous le bras et ma capuche toujours sur la tête, quand soudain, je me prends le talon dans l'ourlet de mon jogging, bascule en avant, et tombe de tout mon poids sur un grand roux qui faisait la queue derrière moi.

Philéas rejoue

Le Tombeur de ces dames

« Oh, s'il vous plaît, dansez avec moi ! »

Ah, super, une boulangerie ouverte.

Avec une queue longue de trois kilomètres, c'est encore mieux. Ça me laissera le temps de réfléchir à la manière la plus subtile d'aborder le sujet, quand je verrai Calista.

Le sujet étant : « Veux-tu que je fasse de toi une star, mon amour, et le cas échéant, veux-tu faire de moi ton tsar ? » Hu, hu, hu. (Putain, que je suis drôle ! Je m'adore.)

Tiens, d'ailleurs, ça mange quoi, une star ? Qu'est-ce que je lui prends, pour son petit déj ? Elle doit faire attention à sa ligne, j'imagine. Et pas sûr qu'ils aient des chaussons à la salade verte, ou des pains sans raisins fourrés à l'édulcorant.

En attendant, des gens sont venus se poster derrière moi dans la file, et devant, il y a un rappeur avec son survêtement et sa capuche sur la tête. Ou bien est-ce un joggeur ? Un petit joggeur, alors, vu sa carrure, ça doit même être un ado. Ah non, pardon, c'est bien un rappeur, il a le fameux pantalon trop grand qui s'écroule sur les hanches. D'ailleurs je sens que je ne vais pas tarder à apercevoir son calbut. Tombera... ? Tombera pas... ?

Oups, j'ai vu le haut d'une culotte avant que le survêt ne soit rattrapé de justesse.

Les gens s'habillent vraiment n'importe comment. Les femmes, en particulier, qui n'ont plus aucune féminité.

Si c'est pas lamentable. Heureusement, Calista, elle, est différente. Calista est l'incarnation du glamour. Calista sait exactement quoi porter pour embraser une salle obscure.

Et pas qu'une salle obscure, d'ailleurs, quand on y pense...

(Intérieur jour, porte d'entrée de l'appartement de Calista Garnier.)

(Gros plan sur mes phalanges qui cognent trois fois dessus.)

La porte s'ouvre.

(La musique démarre. C'est « Hot Stuff », « Let's dance », de Craig David.)

Calista apparaît, enveloppée dans un peignoir en soie rouge qui lui arrive à mi-cuisses, laissant entrevoir la jarrettière en dentelle de ses Dim Up.

En me découvrant, elle se passe sensuellement la langue sur les lèvres, et me lance un regard qui signifie « je t'attendais ». Ses cheveux châtain sont retenus en un chignon banane duquel s'échappent quelques mèches folles, sa bouche brille d'un rouge incandescent, et un fin trait d'eye-liner sur ses paupières achève d'incendier son regard brun.

Elle quitte l'entrée avec la grâce d'un chat, et se dirige vers le salon, tandis que je pénètre dans l'appartement à sa suite, agrippé à mon sachet de viennoiseries.

(Plan en contre-plongée et au ralenti qui remonte en suivant les courbes de Calista, ses pieds chaussés de talons aiguilles, ses jambes gainées de bas couleur chair, la chute de ses reins que l'on devine sous le peignoir qui dévoile négligemment son épaule nue.)

La jeune femme se retourne brusquement, se plaque contre moi, insolente, approche dangereusement ses lèvres des miennes, et fait apparaître à l'écran, près de son visage, le sachet en papier blanc qu'elle vient de me prendre des mains. Puis elle s'éloigne avec un sourire mutin.

Quand, en passant devant, elle se penche et actionne le bouton de sa chaîne stéréo, le volume de la chanson envahit toute la pièce.

(Fondu enchaîné.)

Craig David chante sous les spots de lumière de la salle de bains, tandis que deux danseuses sexy enchaînent une chorégraphie énergique dans l'espace exigü contre le lavabo.

(Fondu enchaîné, retour dans le salon.)

Calista me dévisage. Je suis assis face à elle sur l'accoudoir du canapé. Provocante, elle retire la seule épingle de son chignon.

(Ralenti.)

Calista secoue sa coiffure qui se dénoue en une impressionnante explosion de mèches longues, souples et ondulées. Ses cheveux volent au ralenti, soulevés par une brise produite par un ventilateur hors champ.

J'ai besoin de m'éventer avec un magazine.

Calista défait la ceinture de son peignoir. Ses cheveux volent toujours même si elle ne bouge plus la tête.

(Gros plan sur le peignoir qui tombe aux pieds de Calista.)

J'éponge mon front ruisselant avec un mouchoir en papier.

Calista, seulement vêtue d'une paire de bas et d'une nuisette transparente, se met alors à danser, les pouces de ses mains frôlant son front et le visage bougeant de droite à gauche.

Elle ondule lascivement, s'abandonnant à la musique.

(Gros plan au ralenti sur le fin tissu qui colle à sa peau frissonnante.)

Les yeux fous, je mords sauvagement dans un croissant dont j'arrache la moitié en une seule bouchée.

(Fondu enchaîné.)

Craig David attaque un nouveau refrain en se dandinant sur place, une brosse à cheveux en guise de micro. L'une de ses danseuses se fait couler un bain, tandis que l'autre est penchée contre le miroir et s'épile les sourcils.

(Ho ! Ça va pas, non ? C'est quoi, ce boulot ? Allez, on reprend !)

Craig David attaque un nouveau refrain en se dandinant sur place avec un micro sans fil, et ses danseuses se la donnent sur des figures hip-hop.

(Fondu enchaîné, retour dans le salon.)

Au rythme de la musique, Calista soulève le bas de sa nuisette en une lente caresse qui remonte le long de ses cuisses, relâche le vêtement, joue avec l'élastique de ses bas en imprimant un mouvement de balancier à ses hanches, fait glisser ses paumes vers le haut, frôle sa poitrine sans cesser de secouer ses cheveux de droite à gauche, alors je n'en peux plus, je décide de prendre les choses en main et je... Aoutch !

... réceptionne la fille en jogging qui vient de s'effondrer sur moi.

Adélaïde rejoue

Madame porte la culotte

« Je ne t'ai jamais si bien vue. »

La honte.

La honte. La honte. La très très grande honte.

En plus, en tombant, je lui ai craqué le bas de son jogging, à Corinne.

Purée, le gadin que je me suis pris !

C'est toujours très drôle quand ça arrive aux autres, mais alors, pour le coup, ça ne m'a pas du tout amusée. Surtout quand j'ai entendu la boulangère ricaner.

Parfaitement ! Elle a ricané, cette truie !

Une cliente se pète la tronche dans son établissement, et, au lieu de se précipiter pour la secourir et éviter le procès que la maladroite pourrait, en toute légitimité, lui intenter pour sol inapproprié à la marche en talons aiguilles, elle écarte les deux lamelles qui lui tiennent lieu de lèvres, et elle s'esclaffe.

Ah, ça ! Cette misérable n'est pas près de me revoir !

Heureusement, je ne me suis pas blessée car le type derrière moi a amorti ma chute en tendant son bras. Mais je me suis sentie tellement humiliée par le tissu du jogging fiché dans mon talon, qui a brusquement baissé mon pantalon et exposé ma culotte à la vue de tous, que je n'ai pas relevé la tête et me suis enfuie à toute allure, sans même le remercier.

Remarque, pas besoin. Il a dû se remercier tout seul en profitant du spectacle que je lui ai offert.

Voilà. Physiquement, je suis peut-être indemne, mais mon amour-propre, lui, est en miettes.

La honte. La honte. La super grosse honte.

Inspiration. Expiration. Du calme.

Allez, on relativise. C'est pas si grave que ça, après tout.

Si Madonna, pendant un concert, a pu jeter son string à la foule, devant des caméras retransmettant son geste à des millions de personnes, je ne vais pas me pourrir la vie parce que quatre tondu, que d'ailleurs je ne reverrai jamais, ont constaté que je portais des culottes Monoprix.

(Les superconfortables, en coton. Mais si, vous savez, ils les vendent par trois. Elles couvrent bien les fesses, ne bougent pas en machine, et sont souvent parées de petits motifs ravissants.)

D'ailleurs, objectivement, qui me dit que l'espèce de rugbyman qui m'a réceptionnée comme un ballon ovale n'est pas l'heureux propriétaire d'un caleçon en satin imprimé petits cœurs ?

Ou bien que la charogne de boulangère n'est pas outrageusement nue sous sa gaine, hein ?

Oh mon Dieu.

Il faut impérativement que j'aille m'acheter de la lingerie décente.

Philéas rejoue

Gentleman Jim

« Belle façon de se comporter, pour un gentleman ! »

J'ai vu une culotte !

J'ai vu une culotte !

Même pas eu besoin d'attendre d'arriver chez Calista pour voir une nana à poil.

Lucky me.

Aujourd'hui, une femme s'est jetée dans mes bras, et m'a montré sa culotte.

Carrément.

Quand je vais raconter ça à Gustave, il va être vert ! Lui, la dernière fois qu'on lui en a montré une aussi spontanément, il a dû payer la strip-teaseuse.

Tiens, je vais aller faire un loto, moi.

Adélaïde rejoue

Splash

« Je ne comprends pas. Toute ma vie j'ai espéré rencontrer la femme idéale, et quand je l'ai enfin trouvée, c'est un... c'est un poisson. »

Je règle la température de l'eau dans la baignoire.

Elle doit être idéale pour me détendre, ni trop froide, ni surtout trop chaude.

J'y jette une poignée de sels de bain parfumés à la vanille. Et comme j'ai aussi envie d'écume, je verse sous le robinet une bonne rasade de gel douche, que je fouette à la main pendant quelques instants. Une fois mon onctueuse mousse blanche montée en neige, je vais chercher une serviette dans l'armoire à linge, un pyjama, une culotte, une paire de chaussettes, et la lettre.

Oui, parce que j'ai trouvé plusieurs enveloppes dans ma boîte à lettres, en rentrant chez moi tout à l'heure. Des factures, pour la plupart, des publicités bien sûr, rien d'intéressant. À part un courrier orné d'une écriture au stylo plume, contenant une lettre.

Alors j'ai attaché mes cheveux, je me suis déshabillée, je n'ai pas allumé de bougies parfumées parce que toutes étaient fondues, je n'ai pas mis de musique parce que j'avais la flemme d'aller en choisir, j'ai attrapé la feuille, et je suis entrée dans mon bain.

À la lecture de ce bout de papier, mes yeux s'embuent d'émotion.

Il s'agit d'une déclaration d'amour, et je la lis en entier sans même savoir qui me l'a écrite.

J'en savoure chaque mot, chaque syllabe, j'apprécie jusqu'au choix de la ponctuation, remarque la calligraphie de l'écriture, respire la feuille, au cas où elle serait encore imprégnée du parfum de mon correspondant.

Cette lettre me réconcilie instantanément avec l'amour. Sans que j'y réfléchisse, ou me pose la question. Oui, il y a encore des hommes capables de discours si étourdissants. Oui, il y a des types susceptibles d'ouvrir leur cœur à une femme et de se mettre à nu, au risque de se rendre vulnérables à la flèche acérée avec laquelle elles pourraient les poignarder.

Sacré Milo Parmentier, va. Car qui d'autre que lui pourrait avoir l'idée d'une telle lettre ?

Lui qui a commencé sa vie d'adulte à une époque où les textos n'étaient qu'une lubie de scénaristes de science-fiction, où le mot « web » n'était qu'une façon de dire « ouaip » avec le nez bouché, où, si un téléphone était sans fil, c'est que le fil avait été arraché, et où la mention de l'envoi d'un télégramme ne suscitait pas un système « mais ça existe encore ? ».

Ah, le charme désuet, mais ô combien efficace, des billets doux...

Après les fleurs qu'il m'a fait livrer au bureau, maintenant la lettre enflammée.

Elle est peut-être fondée, finalement, cette expression qui dit que c'est dans les vieilles marmites qu'on sert la meilleure soupe aux filles ?

En marinant dans mon bain, veillant scrupuleusement à ne pas mouiller cette preuve irréfutable de la passion que j'inspire à un homme (d'expérience, en plus), je me mets à envisager, peut-être, l'éventualité d'une relation avec Milo.

Après tout, si je fais abstraction de ses cheveux grisonnants, de son goût pour le yéyé, de ses imitations de Bourvil, et de sa petite bedaine, je pourrais peut-être... arf, non...

Il est drôle, talentueux, attentionné, bourré de charme, ça je ne peux pas prétendre le contraire. Mais l'avoir contre moi, en caleçon à rayures dans un lit, en me disant que de lui montrer mes culottes Monoprix pourrait lui provoquer une crise cardiaque, comment dire...

Je sens qu'il va me falloir déployer des trésors de diplomatie pour mettre un terme à ses espérances. Le pauvre. (Je soupire, flattée, et me glisse dans l'eau jusqu'au menton, en tenant la lettre haut devant moi pour ne pas la mouiller. Tendant les jambes, j'active le robinet avec mes orteils et remets un coup d'eau chaude.)

En même temps, il est tellement gentil, et il a tous ses cheveux, et puis toujours le mot pour rire, hein, et il ne passe jamais dans mon bureau sans m'apporter un café, et il... s'appelle Ramon.

Ramon ? Ramon.

Ramon ?

Qui c'est, celui-là ?

D'où elle sort, cette signature en bas de la lettre ?

Bon, bon. C'est peut-être un surnom... ou le prénom qu'il portait dans un de ses rôles-titres... ou c'est peut-être... quelqu'un d'autre ?

Ah non, hein ! Ça suffit, maintenant ! Si c'est encore un de ces malades du speed-dating qui me poursuit, je colle un procès au cul de l'organisatrice !

Énervée, je sors de mon bain, balance la feuille dans le lavabo, me sèche à grands coups de serviette, enfile mes vêtements, et fonce récupérer l'enveloppe, que j'avais jetée sur la table du salon.

Déchiffrant minutieusement les coordonnées inscrites dessus, là, je percute. La destinataire porte bien l'initiale A., mais son nom est Blanchemerle et non Blanchemaison.

Adrienne Blanchemerle. Ma voisine.

Incroyable, cette impression diffuse de ne pas être si soulagée que ça, finalement.

Mais même, allons, le mot n'est pas trop fort, d'être limite dépitée.

Je ne sais pas ce qu'a pu faire Mme Adrienne Blanchemerle, avec son petit strabisme et son double menton, pour susciter la passion d'un tel hidalgo, mais je ne peux m'empêcher de l'envier un tout petit peu.

Peut-être que finalement, Fabrice n'a pas complètement tort quand il parle du besoin universel de se sentir aimé. Ou peut-être est-ce juste un petit coup d'orgueil froissé ?

Qu'est-ce que ça prend, cinq minutes, de dégainer sa carte bleue et de faire livrer des fleurs ? Tandis qu'une belle lettre exprimant des sentiments éperdus, ah ça, c'était trop dur pour le Milo, ça ! Je ne mérite visiblement pas que l'on se foule pour moi ! Quelle absence totale d'imagination. Si c'est pas malheureux de manquer à ce point de talent. Heureusement que je ne veux pas de lui. Qu'est-ce qu'il m'aurait déçu, sinon...

Alors je prends une enveloppe vierge, j'y introduis la lettre, la referme soigneusement, et la pose sur la petite table près de la porte d'entrée, pour aller tout à l'heure la glisser dans la boîte aux lettres de l'heureuse élue.

Mon portable émet un bip.

Sans conviction, je l'attrape pour y lire le message qui vient d'arriver, priant pour qu'il ne s'agisse pas encore de l'insupportable Glu-stave.

J'ai déjà reçu trois appels de lui depuis ce matin, tous redirigés vers mon répondeur sur lequel il se répand en compliments sucrés et propositions de déjeuner ensemble.

J'ai dit non, mec. Enfin, je ne l'ai pas « dit », puisque je ne t'ai pas répondu, mais je te l'ai montré. Allez, va, tu finiras bien par te lasser.

Le texto vient juste de Kelly, qui envoie un sms groupé à tous ses contacts, pour leur rappeler son unique sujet de préoccupation depuis des mois, à savoir la fête en l'honneur de son père qui aura lieu samedi prochain.

Qu'est-ce qu'elle me gave, celle-là alors, c'est pas humain comme elle me saoule.

Dans mon confortable pyjama violet, chaussée de ballerines douillettes en velours rose, je me dirige vers la cuisine, ouvre le frigo, contemple ses rayonnages presque vides, me flagelle de ne pas l'avoir rempli récemment et chipe une des crèmes dessert de mes filles.

Au moment de retourner dans le salon, je remarque le magazine people que j'ai acheté la veille, posé, encore intact, sur le plan de travail.

Cool, de la lecture bien frivole. Ça va me détendre.

Je vais m'asseoir à table, replie mes jambes sur la chaise, et déguste mon dessert à la vanille en parcourant sans vraiment les lire les pages de l'hebdomadaire.

Glossements de rire en apprenant que la présentatrice d'un journal télévisé sort bientôt un manuel de postures pour soulager son dos. Ah ! ah ! Non mais, c'est vrai, quoi, trop dur de rester assise une heure par jour, c'est vraiment charitable à elle d'expliquer comment elle tient le coup.

Ricanements moqueurs en découvrant qu'un des participants d'une émission de télé-réalité est en fait le fils d'un des animateurs de la chaîne concurrente. Hou, comment ils doivent être folkloriques, les repas de famille !

Silence stupéfait en tombant sur un reportage photo de Stanislas Segal, qui a décidé de révéler son homosexualité au grand jour, et d'assumer sa liaison avec le type qui joue son père dans la série qui l'a rendu célèbre.

Pendant de longues secondes, mes yeux et ma bouche restent grands ouverts.

Je redoute de fermer les premiers de crainte qu'ils ne coulent, et de clore la seconde de crainte qu'elle ne couine.

Alors, en pilotage automatique, sans vraiment réaliser la portée de mon geste, j'attrape mon mobile et me mets à rédiger le texto suivant :

Bonjour Milo. Je me demandais si tu voudrais m'accompagner à la fête donnée en l'honneur d'Ernest Cucuron, le week-end prochain ? Bises, Adélaïde.

Je ne l'envoie pas tout de suite. Je le relis, et, après quelques secondes d'hésitation, un éclair de lucidité s'abat sur mon épaule, et je rajoute, tel un vaccin appliqué sur une jambe de bois :

... En toute amitié, bien sûr.

Philéas rejoue

Basic Instinct

Nick Curran. - De quoi parle votre nouveau livre ?

Catherine Tramell. - C'est à propos d'un flic, piégé par la femme qu'il aime.

Nick Curran. - Qu'arrive-t-il ?

Catherine Tramell. - Elle le tue.

Toc, toc, toc.

Mon poing cogne contre sa porte. Le même geste que dans mon rêve de tout à l'heure.

Il ne manque plus qu'elle m'apparaisse dans son peignoir en satin rouge et que la musique démarre, pour que le clip vidéo dans ma tête prenne corps.

« Prendre corps ». Je vibre à la seule pensée que, d'ici quelques minutes, peut-être, cette expression prendra également tout son sens... Comme dans *L'Empire des sens...* qui me rappelle *L'empire contre-attaque*. Non, non, non. Elle ne va rien contre-attaquer du tout devant l'assaut que je vais lui donner.

Moteur, et... Action !

(Ne pas me sauver. Ne pas me sauver.)

Elle va bientôt ouvrir, me dis-je en déglutissant et en me demandant s'il faut que je reffrappe contre la porte, compte tenu de l'absence manifeste de réaction dans l'appartement, ou bien s'il faut que je sonne, risquant par là même de signaler ma présence d'une manière irréversible.

Mon dos est trempé de sueur. Je décolle maladroitement la chemise de ma peau et l'évente, tout en priant pour que nulle auréole ne vienne assombrir mon prestige quand je retirerai mon blouson.

Voilà, nous y sommes. Je passe ma main dans les cheveux pour me recoiffer.

Je la repasse de nouveau pour recoiffer ce que j'ai décoiffé.

Ému, je serre plus fort encore le sachet de viennoiseries contre mon cœur.

Elle va ouvrir, et je lirai sur son visage l'expression d'une joie intense d'abord, d'un soulagement ensuite (« enfin, tu es venu »), d'un désir charnel pour finir (huhuhu !).

Non, pas « huhuhu ». C'est con, ça, « huhuhu ».

« Héhéhé. » Voilà, ça sonne mieux. C'est un rire d'homme, ça, « héhéhé ». Un rire de mâle. Un rire viril. Un rire...

- Oh, b... bonjour Calista.

- Philéas ? Mmm...lut. Qu'est-ce tu fous là ?

Devant moi se tient l'idole de mes nuits, engoncée dans une robe de chambre élimée qui a visiblement dépassé le nombre maximal de lavages en machine conseillés.

Ses yeux sont bouffis, elle a d'ailleurs du mal à les ouvrir. Ses cheveux sont emmêlés comme si elle avait posé un minuscule pétard sur son crâne et qu'ils avaient conservé la forme de l'explosion. De larges plaques de couperose colorent ses joues dénuées de fond de teint. Et un mince fil de bave blanche relie le bord de ses lèvres.

Mais tout cela n'a pas d'importance, car c'est ma princesse. Et accessoirement, que je sais à quoi elle ressemble toute nue. (Grâce en soit rendue à ses films.)

- Je... je suis venu t'apporter ça !

Triomphalement, je lui tends l'espèce de crêpe aplatie contre mon thorax qui fut autrefois un sachet contenant des croissants.

Sans faire le moindre geste pour le saisir, elle grommelle :

- Nan mais t'as vu l'heure ?

- Oui, mais j'étais dans la boulangerie, j'ai vu un quartier ouvert... heu... enfin... alors je me suis dit que...

Calista se passe le majeur dans le coin interne de l'œil, l'active quelques secondes en fixant mollement ce que je lui tends, contemple ensuite la perle de mucus vert amande qu'elle a retirée de sa caroncule lacrymale, et pousse un soupir en me faisant signe d'entrer.

Je ne me le fais pas dire deux fois, et pénètre d'un pas énergique dans son couloir.

Yo, man ! Philéas est dans la place ! Huhuhu !

Reprenant du poil de la bête, je la suis jusque dans son salon, où elle me désigne d'un geste vague l'endroit où aurait dû se trouver le canapé, en marmonnant :

- 'ssieds-toi, 'vais faire du café...

Avec plaisir, ma beauté. Le problème, c'est que je ne sais pas où.

Le salon est dans un bordel si indescriptible que j'en viens à me demander si elle ne s'amuse pas à renverser ses tiroirs de linge un peu partout, sur le sol, sur les sièges, sur les meubles, juste pour donner à sa salle à manger la décoration avant-gardiste et pittoresque d'un cambriolage.

Le temps que je dégage un peu d'espace libre et me fasse une place en pliant soigneusement ce qui se trouvait

sur un des sièges du sofa, la voici qui me rejoint.

Elle tient un plateau sur lequel sont disposées deux tasses fumantes d'eau chauffée au micro-ondes, deux petites cuillères, et une boîte de café soluble. Pas de sucre ni de lait, mais peu importe, je ne suis pas ici pour savourer un grand arabica accommodé à mon goût. Et puis je ne suis pas difficile. Du moment qu'elle l'a préparé avec amour...

Elle pose l'ensemble brusquement sur la table basse, après avoir fait valser d'un geste ample les jupes, leggings et autres chemisiers froissés qui la recouvraient, puis elle s'affale sur une chaise face à moi.

Heureux homme que je suis. Lorsqu'elle s'est inclinée pour s'asseoir, l'échancrure de sa robe de chambre s'est entrouverte, et j'ai aperçu ses petits seins qui ballottaient.

Les seins de Calista Garnier.

Je vais déchirer mon ticket de loto, finalement. Il me semble évident qu'avec une telle chance en amour, je n'aurai jamais de chance au jeu.

Mais, alors qu'elle s'apprête à jeter une cuillère de granulés instantanés dans sa tasse, elle ralentit son mouvement, et son regard se fixe sur moi.

Tiens, pourquoi elle me mate comme ça ? C'est ma coiffure ? Y a un truc avec mes cheveux ?

Lentement, elle se penche.

Plus près, encore plus près.

Je ne réfléchis pas, et je me penche aussi.

Au-dessus de la table basse, son visage n'est plus qu'à quelques centimètres du mien. Des ondes d'euphorie parcourent ma peau, je suis tétanisé de bonheur par l'imminence de ce que son geste signifie.

Dans ma tête résonnent les premiers accords rythmés et sexy du titre de Craig David. Je la vois déjà se lever, dénouer sa robe de chambre et se mettre à danser en ondulant du bassin, le scénario est écrit dans ma tête, il est parfait, il n'attend plus que d'être joué.

Elle ouvre ses lèvres.

J'ouvre mes lèvres.

Elle bâille.

Je reçois son haleine de poney en pleine face.

Puis elle tend la main et saisit un petit top à bretelles noyé dans la masse de linge amoncelé sur le dossier du fauteuil, près de mon épaule.

- Ah, super. Ça fait des semaines que je le cherchais, celui-là.

D'un coup je me redresse, et ma respiration reprend un rythme régulier.

C'est bien, elle semble à l'aise, avec moi. C'est très bon signe. Le signe que nous sommes plus proches l'un de l'autre que je ne le croyais. Ça va le faire !

Du couloir situé derrière le canapé, des pas résonnent.

Un homme pénètre dans le salon.

Arg, merde, un rival.

Qui plus est, totalement nu.

Il déambule avec nonchalance, son pénis oscillant mollement entre ses cuisses, offrant son corps à la musculature ciselée à la vue de tous.

Il ne m'a pas encore aperçu. Je me marre intérieurement en pensant à l'embarras qui sera le sien d'ici une seconde ou deux. Lui, couvert de ridicule, moi, assis noblement et le considérant avec indulgence.

Mais non. Il se penche simplement, et roule une pelle monumentale à Calista, m'offrant au passage le spectacle de sa raie poilue sans même se soucier de ma présence.

Géné, je détourne le regard, et m'absorbe dans la contemplation d'une fissure au plafond (totalement glabre, elle).

Je m'absorbe longtemps, car leur baiser semble ne plus finir.

Lorsque enfin il a fini de jouer au punching-ball avec la lulette de Calista, il se redresse, attrape le sachet en papier blanc posé sur la table, l'ouvre, et dit en prenant une viennoiserie :

- Chouette, des croissants.

- Tu devrais quand même aller te brosser les dents, proteste la jeune femme en se passant la langue sur les incisives à la façon d'un essuie-glace, comme pour balayer les relents qu'il y a imprimés.

Il ne lui répond pas, mais s'adresse à moi à la place en me lançant un chaleureux :

- 'lut.

- Salut ! Je suis Philéas Presc...

Je ne termine pas ma phrase, car il a déjà quitté la pièce, emportant avec lui le sac plein du petit déj destiné à Calista, tout en marchant du même pas traînant qu'à son arrivée.

Bon, ben j' imagine que dans ce cas, je peux également reposer la main que je lui tendais.

Ma future égérie le suit du regard, et me prend à témoin en soupirant :

- Mon Dieu... Qu'est-ce que je l'aime, ce type...

- Oui, je te comprends, c'est un bel étalage... je veux dire, un bel étalon... heu... un bel Italien. Voilà, c'est ça. Il est italien, non ?

Je commence à me sentir un peu mal à l'aise.

Se pourrait-il que je sois en train de me laisser distancer ? Entre ce gars taillé comme une statue grecque, qui partage visiblement la même bouche que Calista, et pour lequel elle semble éprouver en quelque sorte, comment

dirais-je, une ébauche d'inclination (je ne suis pas dupe, c'est une actrice, elle joue forcément un peu la comédie), et moi qui suis là, devant elle, prêt à lui offrir mon amour et le petit déj au lit un dimanche matin, serait-il possible qu'elle ne me choisisse pas ?

- Alors, Philéas, pourquoi cette visite si matinale en plein week-end ? demande-t-elle en sirotant son café. Tu as un rôle à me proposer, c'est ça ? Tu as apporté le scénario ?

- Eh bien, heu... oui, oui, je voulais te parler d'un rôle, bien sûr. Et non, je n'ai pas le scénario sur moi, là tout de suite, mais je peux te le raconter si tu veux...

- Ah.

Elle se renfrogne, repose sa tasse, attrape le paquet de mouchoirs en papier qui était dans la poche de sa robe de chambre, en sort un et souffle dedans. Puis elle en écarte les plis, contemple ce que son nez a produit, un pincement de ses lèvres indique qu'elle estime pouvoir encore lui traire un peu de morve, alors elle s'y attelle bruyamment.

Une fois qu'elle a fini, elle replie les côtés du mouchoir et se cure soigneusement les narines avec, l'une après l'autre.

Maintenant, tout de suite, j'avoue que, si je devais lui donner une note sur dix dans l'échelle du glamour, je dirais que l'échelle s'est effondrée.

- Nan mais dis-moi, pour le rôle, c'est un vrai rôle ? C'est pas un prétexte à la con que tu as trouvé pour débarquer chez moi à l'improviste, hein ?

Je feins l'outrage.

- Mais non, voyons ! Comment peux-tu imaginer une chose pareille ? Ce n'est absolument pas mon genre ! Je suis un mec sérieux. D'ailleurs, tiens, laisse-moi te dépeindre l'intrigue...

Soulagée, Calista roule en boule son Kleenex et le jette sur la table, où il atterrit pile dans la cuillère à café qui gisait près de ma tasse. Ça tombe bien, j'ai plus du tout soif. Puis elle croise les bras et se colle contre le dossier de sa chaise, attentive à ce que je vais lui raconter.

Il faut donc que je trouve quelque chose à lui raconter, dans la mesure où je n'ai pas scénarisé mon irruption chez elle au-delà de l'épisode croissants frais suivi d'un strip-tease pour me remercier. En fait, j'imaginai naïvement que c'est d'elle que me viendrait l'inspiration pour un prochain long-métrage. Je veux dire, une fois que notre liaison aurait débuté.

Je ne peux tout de même pas lui parler de mon nouveau projet télévisuel : une adaptation de la vie de René Giscardophy, le célèbre horticulteur qui a créé la première variété de plantes vertes à feuilles bleues. (C'est une commande. Faut bien bosser.)

- Alors c'est l'histoire d'un mec... heu... qui... ça se passe dans une ville... et il y a cette femme, très belle, très mystérieuse, et... heu... il conduit une voiture... hum, d'ailleurs il pleut...

Calista a posé une jambe couverte de poils fins sur la table basse, et entreprend de s'arracher un bout d'ongle du gros orteil tout en m'écoutant m'enfoncer.

Au bout de quelques minutes qui viennent de prouver, si j'en doutais encore, que sans un bon scénariste je suis un homme mort, elle m'interrompt avec douceur :

- Merci Philéas, oui, merci. Depuis ma liaison avec le metteur en scène d'*Une nuit enfermée*, ce film où je jouais l'infirmière mexicaine d'un hôpital perdu dans la pampa, tu n'imagines pas le nombre de réalisateurs qui ont essayé de me mettre dans leur lit. Combien de fois m'ont-ils approchée en me faisant miroiter un rôle qui n'existait pas ! C'est pour ça que j'ai pratiquement arrêté de tourner. Je n'ai plus confiance en personne. Je suis si heureuse de constater que toi, au moins, tu n'es pas comme les autres.

Ne pas cesser de sourire. Ne pas cesser de sourire. Ne surtout pas laisser mes traits exprimer combien je suis faux-cul, et conserver mon visage dans cette position ô combien rassurante : commissures étirées à la niaise et regard débordant d'empathie.

Le pire, c'est qu'elle a l'air de me croire sincèrement. C'est vrai qu'on a souvent dû vouloir profiter d'elle, la pauvre.

En même temps, quand je repense à cette scène torride où elle danse pieds nus, vêtue d'une blouse blanche cintrée... Même qu'elle faisait glisser un stéthoscope le long de ses courbes en invoquant les esprits de ses ancêtres, pour sauver un patient qui préférerait casser sa pipe plutôt que d'absorber les médicaments que sa religion lui interdisait de prendre... Patient qui ressuscite, d'ailleurs, quand elle grimpe debout sur son lit, et qu'elle continue de danser lascivement en faisant couler le long de sa jambe nue l'antibiotique en sirop qui va le sauver et qu'il ne peut s'empêcher de boire en suçant son orteil... mama mia... !

Dans la salle, ce soir-là, c'est tout le public masculin qui a ressuscité. À l'œil nu.

Son fameux orteil, dont elle arrache à présent les peaux mortes devant moi.

Je ne suis qu'un pauvre idiot. Un crétin. Un imbécile. Calista, au-delà de son corps de bombe, est une fille gentille, franche, pure. Elle mérite d'être traitée comme telle.

- Écoute, Calista. Il est possible que je n'aie pas été tout à fait honnête avec toi. D'une certaine manière, je dois admettre qu'il se pourrait... eh bien... que j'aie peut-être légèrement exagéré l'envergure du rôle dont je t'ai parlé...

- Ah ?

- Disons que ce n'est pas techniquement un premier rôle...

- Oh ?

- En fait, ce n'est pas tout à fait un rôle...

- Eh ?

- Vu qu'il n'y a pas exactement de scénario fini... Enfin, pour le moment...

- Uh ?

- Mais il y en aura ! Il y en aura un, je te le garantis. Il faut juste que je l'écrive... enfin... que je le donne à

écrire, et, heu...

- Philéas ?

- Oui, Calista ?

- Dehors.

- Mais non, mais attends, je vais t'expliquer, tu vas voir, c'est très simple...

- De-hors.

Elle tend un doigt impératif en direction de la porte.

J'écarte les mains en signe d'innocence. Après tout, j'ai été loyal avec elle, je n'ai pas voulu la heurter, nous sommes entre adultes professionnels, elle va certainement me laisser une chance de me justifier.

Il ne fait aucun doute qu'elle y pensera plus tard, mais pour le moment elle se penche et saisit une des bottes en cuir qui traînaient près de sa chaise, avant de se redresser comme une furie et de me la lancer à la figure.

Je l'évite de justesse, tandis qu'elle se met à hurler :

- Toujours cette SCÈNE ! Hein ? ? C'est cette PUTAIN DE SCÈNE qui me poursuit ! Mais c'était un SIROP CONTRE LA TOUX, bande d'abrutis ! Il schlinguait la fraise, et j'avais la jambe tellement poisseuse de sucre que je me suis fait bouffer par un troupeau de fourmis ! Pauvres pervers ! Je ne suis PAS une fille FACILE, MOI !

- Voyons, Calista, calme-toi !

Elle saisit l'autre botte.

- Ah, vous en voulez tous, de l'orteil dans la bouche ? ! Eh bien, tenez dans vos gueules, le pied tout entier !

J'ai juste le temps d'attraper ma veste et de foncer vers la porte d'entrée avant qu'elle ne me la balance à la tête. Là, tout de suite, j'ai un peu le sentiment de payer pour tous ceux qui se sont fichus d'elle. Heureusement, dans sa rage, elle vise comme un manche et la botte atterrit à un mètre derrière moi.

Toutefois, comme j'ai un minimum d'éducation, avant de tourner la poignée et de fuir dignement, je lâche :

- Tu diras au revoir à ton ami et à son phallus de ma part. J'ai été ravi de faire leur connaissance.

Sur ces valeureuses paroles, je claque la porte, tandis que retentit le bruit d'une autre chaussure contre le mur.

À grandes enjambées, je quitte l'immeuble de Calista, tout en vérifiant du coin de l'œil qu'elle ne continue pas à me bombarder de grolles par la fenêtre. Échevelé et à bout de souffle, j'entre dans ma voiture, garée un peu plus loin.

Une fois assis derrière mon volant, il me faut prendre quelques grandes inspirations pour me remettre de mes émotions. Mais impossible ensuite de glisser la clé dans le contact, car se déclenchent en moi les spasmes d'un fou rire inextinguible.

Ça monte d'un seul coup. Je ris, mais je ris à m'en rompre les côtes. Je ris à larynx déployé, je ris à m'en faire péter les plombages, je hurle de rire en mettant des coups de poing sur le tableau de bord. J'ignore pourquoi exactement, mais je ne peux plus m'arrêter de rire. C'est bien simple, j'en pleure. D'avoir découvert cette fille sublime en véritable souillon dans son habitat naturel, avec l'espèce de bonobo qui lui tient lieu de mec... Mais Ah ! Ah ! Ah ! quoi !

Dans mon déchaînement d'hilarité, je crois percevoir le bruit d'un sms.

Curieux de savoir s'il s'agit de Calista qui m'envoie par texto les photos des prochaines chaussures qu'elle me destine, histoire de me faire trembler, j'ouvre le clapet de mon portable, et découvre le message de Kelly Cucuron.

C'est encore à propos de la soirée de son père, le week-end prochain.

Eh ben tu sais quoi, Kelly, hein ? Tu sais quoi ?

T'as gagné, je suis dans un de mes bons jours : je vais y venir, à ta fichue soirée.

Adélaïde rejoue

Pretty Woman

« Debout ! C'est l'heure du shopping ! »

- La robe bleue ou la robe rouge, à ton avis ?

- Fais voir ?

Je lui montre mes deux robes, en soulevant alternativement le cintre sur lequel elles sont suspendues et en le glissant sous mon cou, pour qu'elle se fasse une idée.

Depuis un moment, je sens bien que Viviane tente de faire preuve de diplomatie.

- Et sinon, t'as pas une autre couleur ?

Tentative échouée, une fois encore.

Je soupire, et tourne le visage vers la porte de ma chambre pour crier :

- Les fiiiilles ? ! Vous pouvez venir, cinq minutes ?

- Mais pourquoi tu veux demander à tes gamines ? T'as pas confiance en mon jugement ?

- Ton jugement, ou ta condamnation ?

- Ah, parfait. Je vois. La classe, la grande classe.

- Oh, Viviane...

- Non, non, tu fais ce que tu veux, hein, c'est ta robe, ta soirée, moi je ne sers à rien...

- Arrête, Vivi. C'est juste que la rouge met plus en valeur mes cheveux noirs, et que la bleue est assortie à mes chaussures grises.

- Certes. Mais la rouge te moule trop au niveau du ventre, lequel n'est pas, à proprement parler, la partie la plus fluette de ton anatomie. Quant à la bleue, elle est trop longue pour être portée avec tes chaussures plates, ça fait un peu, d'une certaine manière, comment dirais-je sans vouloir critiquer tes goûts, tige qui aurait été taillée dans un rideau.

Non, vraiment. Viviane, en matière de délicatesse, c'est un peu la douceur du catcheur couplée à la bienveillance du tueur à gages. Le sourire en plus.

Je lui lance un regard noir, pose les vêtements à plat sur mon lit, et crie de plus belle :

- LES FILLES ? ! J'ai besoin d'un conseil, là !

Alice, quatorze ans, ma grande liane en baskets Converse, finit par apparaître en traînant des pieds.

- Mais ça va, maman, pas besoin de crier. On t'a entendue, laisse-nous arriver...

Rester calme. Surtout, ne faire aucune réflexion sur la possibilité de débarquer depuis la pièce d'à côté en moins d'une demi-heure, quand le seul effort qu'on a à fournir est de retirer les écouteurs du baladeur numérique dans ses oreilles, et de lever ses fesses du canapé sur lequel on gît comme une crêpe. Non. Parce que ça ne servirait à rien, sinon à élever le niveau de stress d'un cran supplémentaire, ce qui réchauffe déjà sérieusement mon sang-froid.

- Bon, alors selon toi, ma chérie, je mets celle-là ou je mets celle-là ?

- Hum..., fait-elle après les avoir bien observées toutes les deux.

Je la vois hésiter, passer de l'une à l'autre, les estimer soigneusement. Après un instant de scrutation réglementaire, la très chère de ma chair propose :

- Et sinon, t'en as pas une troisième ?

Derrière moi, Viviane ricane.

- Comment ça, une troisième ? ! Mais tu t'es concertée avec ma copine pour me rendre folle, c'est pas vrai ?

- Hou, moi, tu sais, tu me demandes mon avis, je te donne mon avis, hein. Faut pas stresser. Si tu veux que je mente, je peux le faire.

- Non, non, mon petit bijou, excuse-moi, excuse ta mère qui est fatiguée, viens là...

- Oh non, c'est reparti..., souffle-t-elle en faisant la grimace que l'ont fait habituellement quand on est sur le point de se manger une giflette dans la figure. Sauf que je lui couvre la pommette de bisous bruyants.

Elle quitte ma chambre en s'essuyant la joue avec la manche de son pull, et appelle sa sœur d'un ton plein d'enthousiasme. Les marques de reconnaissance baveuses de leur génitrice, ça se partage. Pas question d'être la seule à en profiter.

C'est pas ma faute, aussi, c'est la leur. Je suis obligée de les bisouter pour profiter autant que possible de l'odeur de bébé qu'elles perdent jour après jour. Ces gosses grandissent trop vite ! Chaque fois que je parviens encore à leur soutirer un câlin, j'ai l'impression d'avoir gagné une partie gratuite au flipper. Il est loin, le temps où elles ne voulaient rien d'autre que se suspendre à mon cou et s'endormir contre ma poitrine. Le temps où j'embrassais leurs cheveux soyeux avec ferveur, où je caressais leurs petits pieds potelés autant de fois que j'en avais envie, où je soufflais sur leur bedon et ça les faisait rire, où je dévorais jusqu'à satiété leurs joues rebondies de bisous gobeurs.

Aujourd'hui adolescentes, leurs cheveux sont trop gras pour que je les embrasse, leurs pieds devenus aussi

grands que les miens m'effrayent trop pour me donner envie d'y toucher, j'ai accepté de ne plus souffler sur leur bedon contre la promesse qu'elles n'y accrochent jamais de piercing, mais je dévore encore leurs joues rebondies parce qu'elles n'ont pas pensé qu'elles pouvaient me dire stop.

Leur père, ce pauvre naïf, leur demande la permission d'obtenir un bécot, leur laissant le choix de répondre non. Ce dont elles ne se privent pas.

Moi, je me sers. C'est le privilège des petites futées.

- Anaïs ! Bouge, va voir maman, elle a un truc à te montrer ! crie Alice juste avant de replacer les écouteurs sur ses oreilles, et de chantonner à voix basse ce qu'elle capte en phonétique des paroles anglaises de son titre de rap.

- Quoi, encore ? ! Vous pouvez pas me laisser faire mes devoirs, un peu, oui ?

Je me marre, tout en sortant trois autres robes et en les disposant sur le lit, à côté des deux premières. Depuis qu'elle est entrée au collège, Anaïs, onze ans et demi, met un point d'honneur à obtenir les meilleures notes. C'est une question d'orgueil. Ce serait pour elle une humiliation intolérable d'avoir de moins bons résultats que ses copines de classe. En réaction, sa grande sœur, qui n'en glandait pas une, s'est brusquement réveillée et s'est mise elle aussi à réussir tous ses contrôles. C'est également une histoire de fierté. Hors de question pour l'aînée de recevoir moins de félicitations que sa petite frangine.

Je n'ai pas très bien compris comment fonctionnaient mes ados, et je ne veux surtout pas le savoir. Cet équilibre dans l'ascension me convient très bien.

De toute façon, s'il le faut, je n'hésiterai pas à affirmer qu'elles réussissent grâce à moi.

Anaïs déboule dans ma chambre, sa longue chevelure toute en frisottis dénouée sur ses épaules, sa silhouette gracile vêtue d'un tee-shirt manches courtes qu'elle porte par-dessus un tee-shirt manches longues aux couleurs acidulées, s'inspirant du look de Sheldon dans *The Big Bang Theory*. Elle, son trip, c'est de se déguiser en geek.

Au premier coup d'œil, ma nioute comprend immédiatement de quoi il s'agit.

- Tu veux que je t'aide à choisir ta robe pour ce soir, c'est ça ?

- Exactement, ma poupée. Dis-moi sincèrement laquelle tu préfères.

Elle les observe quelques secondes, avant de rendre son verdict en pointant chacune du doigt :

- Moche... Moche... Très moche... À la mode de ton époque donc moche... Ah, ah, super belle si tu comptes te déguiser en fermière, mais sinon mochissime... C'est tout, ou tu en as d'autres ?

- On va dire que ça ira comme ça, Karl Lagerfeld.

Anaïs quitte la chambre, fière d'avoir rempli sa mission, tandis que Viviane, qui contemplait la scène bras croisés, suggère :

- Et pourquoi tu ne porterais pas la petite robe qu'Homer m'a offerte ? Je comptais la mettre pour cette soirée, mais puisque je n'y vais pas... Je l'ai glissée dans mon sac, au cas où.

- Dis tout de suite que je ne sais pas m'habiller.

- Tu ne sais pas t'habiller.

- Tu es d'une méchanceté...

- Tout à fait, c'est pour ça que je te propose de porter le cadeau d'anniversaire que je n'ai même pas eu le temps d'étréner.

Attendrie, je m'assieds près d'elle.

- Oh, ma poulette... c'est adorable. Et, je dois le souligner, assez inattendu de ta part. Qu'est-ce qui t'arrive ? T'as mal aux cheveux ?

- C'est en quelque sorte ma façon de te remercier de t'être occupée de ceux de Maël.

Mue par un élan d'affection, je la prends dans mes bras et la comprime contre ma poitrine.

Brusquement, je me redresse :

- T'as vérifié, naturellement, que ton fils ne t'avait pas refile ses poux ?

- Bien sûr !

Alors je la serre de nouveau contre mon cœur, heureuse d'avoir une amie qui vient à l'instant de me permettre de ressembler à quelque chose lors de cette soirée où se pressera un parterre de petites actrices filiformes et sublimes.

En même temps, je ne compte pas y rester des plombs non plus, à cette fête. J'y ferai juste une apparition, j'embrasserai mon boss, et je m'éclipserai.

Mais si je pouvais laisser dans les rétines l'image d'une jeune femme accaparée, sûre d'elle et pétillante, au lieu du souvenir d'une salariée terne, complexée et habillée comme un sac, ça m'arrangeait.

- Bon, bon, fait Viviane en me repoussant au bout d'un moment. Garde tes démonstrations de tendresse pour Milo Parmentier. C'est lui qui t'a fait livrer le gros bouquet de roses rouges qui trône sur la table basse ?

Je soupire, accablée.

- Eh ouais...

- Eh ben laisse-moi te prévenir que pour ce soir, il s'attend à une petite récompense. Et vu la taille du bouquet, il ne s'attend pas à ce qu'elle soit trop petite non plus.

Un frisson d'angoisse me parcourt, que je ne manque pas de mimer en me rétractant de tout mon corps, simulant des tremblements les poings serrés.

- Tout ça c'est ta faute ! Moi, quand je l'ai invité, je pensais qu'Homer et toi seriez là, qu'on resterait groupés tous les quatre. Pas que je finirais en tête à tête avec lui...

- Excuse-moi d'avoir un mari cloué au lit par une gastro ! Je t'assure que j'aurais préféré venir parader avec toi ce soir dans ma petite robe noire, plutôt que de le regarder vomir !

- Mais tu ne le regardes pas vomir, puisque tu es là.
- Ouais, ben il a une mère, qu'il s'en serve. Il n'a pas voulu assister à l'accouchement du petit pour préserver notre vie sexuelle, je refuse d'assister à la délivrance de ses tripes pour les mêmes raisons.
- Viviane, tu es mon héros.

- Et puis de toute façon je suis mieux ici ce soir, à te garder les poulettes, plutôt qu'à la maison en train de contempler mon mari régresser à vue d'œil, sous les bouillons, chansons douces et autres coussins tapotés par sa môman chérie.

En parlant, elle fouille dans son grand sac et en retire le vêtement qu'elle me tend, et que je vais enfiler dans ma salle de bains. Où elle ne tarde pas à me rejoindre histoire de vérifier que je l'ajuste correctement.

La robe, noire et brodée à certains endroits de grosses marguerites blanches stylisées, tombe à la perfection.

Elle s'arrête pile sous le genou, m'octroyant une allure rétro mais chic. Un joli décolleté cache-cœur dévoile juste ce qu'il faut. Les manches mi-longues en voile soulignent la finesse des bras. Et la large ceinture blanche en vinyle que Vivi m'aide à placer achève de marquer la taille.

La lueur de jalousie qui brille dans son œil me confirme combien elle me va bien, mais, pour en être certaine, j'entreprends de défiler devant mes filles, assises dans le salon.

Même en déambulant de cette drôle de manière qui consiste à rouler des fesses en marchant de long en large sur leur nez, il me faut les interpeller pour qu'elles pensent à lever les yeux sur moi.

Alice (en retirant un des écouteurs de son oreille). - Pas mal, moum's... pas mal du tout.

Anaïs (après m'avoir scannée de haut en bas selon la méthode propre à sa mère, comme quoi les chiens ne font pas des chats). - Moui. Voilà. On va dire que celle-là est moins moche que les autres.

Devant cette avalanche de compliments, je repars en gloussant et en esquissant quelques pas de danse.

Phase deux : attaquer coiffure et maquillage. Milo passe me prendre dans une heure.

Purée, je suis à la bourre, je ne serai jamais prête à temps.

Philéas rejoue

Devine qui vient dîner ?

- Rendez-vous ce soir.

- Avec plaisir.

« ... *Heaven, I'm in heaven... And my heart beats so that I can hardly speak...* »

Mollement allongé sur mon canapé, je me laisse bercer par le timbre profond et divinement râpeux de Louis Armstrong qui susurre « Cheek to Cheek », avant de laisser place aux intonations à la langue exquise d'Ella Fitzgerald.

Un verre de vin blanc à la main, la cravate dénouée, je suis bien.

Détendu. Relax.

La semaine a été dure, la journée pas facile, alors ce soir, je veux en profiter pour me vider la tête.

Mon téléfilm avec Maud Belezza touche à sa fin. Plus que quatre jours de tournage, et ce sera dans la boîte. Je crois qu'il n'est pas mal du tout, finalement. En tout cas, je suis confiant. Les prises de vues ne se sont pas finies dans un bain de sang, et juste ça, c'était déjà une prouesse.

Mais ce qui a été le plus inattendu, c'est l'incroyable buzz médiatique qui s'est produit tout autour. La presse a relayé le scoop de la réapparition de Maud à l'écran, avec un intérêt tout à fait surprenant. Pas un magazine qui ait oublié de mentionner le come-back de celle qui fut autrefois l'idole de toute une génération, alors que le téléfilm n'est pas encore diffusé ! Je crois que je n'avais pas bien mesuré son potentiel de nostalgie.

Du coup, comme c'est Philéas Prescott senior qui l'a lancée et Philéas Prescott junior qui l'a relancée, on s'est intéressé à moi, j'ai eu droit à des portraits et à des interviews à foison, au moins autant que Maud. Ce qui, je dois l'avouer, n'a pas été pour me déplaire.

Un journaliste m'a même appelé « Red Philéas », en référence à la couleur de mes cheveux, surnom qui a été repris sur d'autres supports. Peut-être suis-je finalement en train de me faire un nom ? Peut-être ce téléfilm signera-t-il le véritable début de ma carrière ? Peut-être serai-je enfin crédible auprès des producteurs pour la grande aventure d'un long-métrage ? Peut-être...

On sonne à la porte.

Un coup d'œil à ma montre. Déjà ?

Je pose mon verre par terre, me lève pesamment, m'étire, me frotte le crâne, et vais ouvrir.

- Hello, toi... ça me fait plaisir de te voir... Entre, je suis prêt. Je mets ma veste, et on y va.

Adélaïde rejoue

Certains l'aiment chaud

« De quoi as-tu peur ? Personne ne te demande de faire un bébé ! »

- Ah... ah-ah... attention, ta main glisse, Milo...

Pour la troisième fois depuis le début de la soirée, je remonte sa main qui s'égare sur ma croupe.

- Que veux-tu... tu as tant de courbes, pas évident pour moi de te tenir par la taille, ton corps est un peu comme un délicieux toboggan... ahahah...

Avec un grand sourire, je replie son bras et y accroche lestement le mien.

- Alors permets-moi de mettre un terme à ce manège.

- Mais je n'y peux rien, si tu me fais tourner la tête...

Pour illustrer son propos, il m'attire contre lui, et il me faut une dextérité magistrale pour accompagner son mouvement tout en me dégageant de son étreinte, avec autant de nonchalance que si je n'avais pas remarqué - pour préserver notre amitié - qu'il avait tenté de me rouler une pelle. Autour de nous, des gens commencent à repérer nos manœuvres qui frôlent la chorégraphie de tango, et se mettent à ricaner.

Embarrassée, je lui dis en me raccrochant sagement à son coude :

- Viens, il y a là-bas quelqu'un que je voudrais saluer...

Un rapide coup d'œil à ma montre m'indique que mon calvaire ne fait que commencer.

Il est beaucoup trop tôt pour m'éclipser, la fête vient juste de débiter, et Ernest Cucuron n'est même pas encore arrivé.

Nous sommes encerclés par une foule dense et agitée qui bavarde, cocktail à la main, dans le grand loft de Kelly qu'elle a remarquablement bien décoré pour l'occasion, je dois le reconnaître. Très festives, ces petites lumières multicolores qui clignotent partout sur les murs.

À moins que ce ne soit la décoration d'origine ? C'est la première fois qu'elle m'invite, alors je n'en sais trop rien. En même temps, qui accrocherait une telle quantité de lampions dans sa maison sans que ce ne soit Noël ?

Eh bien, en fait, Kelly. Si son magazine préféré jure que c'est la nouvelle tendance, si un designer copain avec un fabricant d'ampoules prétend que c'est le « it truc » du moment, elle sera le premier mouton du troupeau à vouloir briller auprès de ses amis. Et tant pis si, trois mois plus tard, un nouveau « it machin » a détrôné ses loupiotes, les reléguant au rang d'accessoires kitsch frôlant le ridicule et l'obligeant à revoir entièrement sa déco. Elle est tranquille, car elle sait qu'on lui expliquera par quoi le remplacer.

Cette fille m'amuse à un point, c'en est indécent !

D'ailleurs, je viens juste de la repérer qui discute avec un producteur influent et sa femme.

La vache. Elle porte une spectaculaire robe en lamé or, très courte et moulante, avec un dos nu si outrageusement décolleté qu'il menace de révéler la naissance de ses fesses plates. La tenue idéale pour célébrer le départ à la retraite de son père, quoi.

À la seconde où elle m'aperçoit, Kelly me salue d'un fréttement des doigts hypocrite, avant de changer d'expression en découvrant au bras de qui je suis suspendue.

Je jubile.

À mon tour de la saluer d'un petit mouvement de main que n'aurait pas renié la reine d'Angleterre. Que j'ai l'impression d'être, l'espace de quelques secondes, avec cet homme bourré de charme à mes côtés qui a accumulé un nombre impressionnant de rôles depuis tant d'années, cette célébrité à qui plusieurs personnes, lorsque nous étions dans la rue, sont venues demander un autographe, ce mondain qui semble avoir une anecdote à partager avec chacun ici, ce type... qui me palpe chaque fois qu'il me parle.

Or il est intarissable.

J'ai l'impression d'être accompagnée par un aveugle qui a constamment besoin de vérifier que mes bras, ma nuque, mes épaules et mes hanches sont toujours à la même place.

Allez, stop, je pense qu'il est temps d'envisager de fuir d'une manière ou d'une autre.

Je commence à imaginer toutes sortes de prétextes vraisemblables pour justifier mon départ : simuler une intoxication alimentaire (non, il a vu que je n'ai encore rien mangé), me rappeler brusquement que je suis mariée (non, il est possible que ça l'émoustille), feindre un évanouissement (non, je risque une séance de bouche-à-bouche opportune), faire semblant d'être saoule (non, exactement pour la même raison)...

Milo s'avance alors vers un groupe de comédiens qui l'accueillent en poussant de grands « ah, tu es là ? », « oh, quel plaisir de te revoir ! », « eh, ça fait longtemps ! ».

Nous nous embrassons tous, dans la joie et l'allégresse de nous retrouver entre gens de si bonne compagnie. Il n'a même pas besoin de me les présenter, car nous avons déjà travaillé ensemble.

Remarquant Céleste postée près du buffet, je trouve enfin l'excuse idéale pour fausser compagnie à mon cavalier : il faut absolument que j'aille rejoindre ma collaboratrice.

La raison étant que nous avons des choses importantes à nous dire à propos du boulot, et que, si nous attendons lundi, il sera trop tard. Pourquoi il sera trop tard, ça je l'ignore, mais un bon mensonge se doit d'être proféré sans sourciller, alors je n'hésite pas et j'y vais franco. Limite c'est une question de vie ou de mort.

Avant qu'il ne proteste, je me décroche de son bras et file la retrouver, non sans qu'il ait eu le temps de me mettre, devant tout le monde, une petite claque sur l'arrière-train avec une familiarité qui me laisse pantoise.

Je suis tellement sur... eh bien... sur l'endroit qu'il a tapoté que je crois que je vais quand même utiliser le coup de l'intoxication alimentaire pour rentrer chez moi, tout compte fait.

- Céleste, ma chérie ! je fais en tendant les bras à la concierge de la boîte pour qu'elle se jette dedans.
- Est-ce que je suis obligée d'avoir l'air contente de te voir ? chuchote-t-elle, la bouche de travers.
- Carrément.
- Adélaïde, dans mes bras !

Nous nous étreignons avec la fougue de deux naufragées découvrant un autre être vivant sur l'île déserte où elles ont échoué. Quand elle se met à couvrir mes cheveux de baisers éperdus, je la repousse en lui enjoignant de ne pas en faire trop non plus.

Elle désigne alors un gros type moustachu en train d'engloutir consciencieusement, les uns derrière les autres, les petits-fours du plateau qui se trouve face à lui sur le buffet.

- Tu connais Raymond, mon mari ?
- Bien sûr ! Raymondo ! Quel plaisiro !

Céleste me fait les gros yeux, tandis que je mets une tape amicale dans le dos du morfale qui lui tient lieu de moitié d'orange. Il ne s'en émeut pas, me sourit lèvres fermées sans arrêter de mâcher, et enfourne une autre bouchée avant même d'avoir avalé la précédente.

Je crois que cet homme s'est donné comme mission de sauver cette assemblée de gens sveltes de l'alimentation qui pourrait la faire grossir, et il y met tout son cœur. C'est beau, une telle abnégation. C'est grand.

Soudain, je réalise qu'il se passe ici quelque chose d'étrange, d'inaccoutumé, d'inouï, voire de carrément flippant.

Comment est-ce possible ? J'en tremble presque.

Quoi ? Moi en train de parader au bras de Milo Parmentier, et Céleste ne m'a même pas posé la moindre question à ce sujet ? ! La concernant, ça frôle l'altération psychologique.

Après tout, il s'agit tout de même de sa bonne vieille collègue Adélaïde en compagnie d'un homme. Gratuit, en plus. Le choc a dû être trop rude, elle ne l'a pas supporté.

Raymond bloque à présent un serveur contre le mur de toute l'envergure de sa bedaine et fait la misère aux canapés que le pauvre gars présentait sur son plateau.

Un temps les yeux dans la vague en sirotant sa coupe de champagne, Céleste, peu à peu, semble émerger et reprendre vie. Ses paupières clignent plusieurs fois, comme un Terminator qu'on aurait rebranché, elle tourne la tête dans ma direction, fronce les sourcils, et éructe :

- Mais dis-moi, toi ? T'étais avec Milo Parmentier, tout à l'heure ? Hein ? Je t'ai vue ! Vous êtes arrivés ensemble, même que vous n'arrêtiez pas de vous tripoter !
- Non, IL n'arrêtait pas de me tri...
- Ah, ne nie pas, hein ! Je vous ai vu ! Viens un peu par ici...

Elle fond sur moi, tel le faucon sur un petit mulot vulnérable qui voulait seulement grignoter son brin d'herbe, s'arrime à mon bras, et m'entraîne dans un coin à l'écart de la foule, pour ne pas être dérangée pendant qu'elle me dévore de questions.

Mais elle n'a pas le temps de me montrer ses fausses dents que soudain, déboulant de nulle part, Kelly nous interrompt, frétilante, sautillante, excitée, en nous attrapant par les épaules comme si elle voulait y prendre appui pour rebondir dessus. Ses joues rose vif, ses yeux qui roulent et son euphorie indiquent clairement qu'elle a bu, et pas qu'un peu.

La jeune beurrée se met alors à nous faire l'inventaire des gens qui ont fait le déplacement, et regardez, là, il y a la magnifique Catherine Devétuste, et ici, en train de rigoler, c'est l'immense Pierre Pauvrard, et oh, c'est trop de bonheur, tout se passe à merveille, que cette fête est réussie... Puis, sans reprendre sa respiration, elle enchaîne à propos du fils d'un réalisateur célèbre dont elle est tombée éperdument amoureuse, de la passion qu'il a mise à l'écouter se livrer, assoiffé qu'il était de tout savoir d'elle, du baiser qu'ils ont échangé un soir de pleine lune, de sa réserve touchante lorsqu'il l'a raccompagnée, respectueux qu'il était de ne pas brûler les étapes, de son envie de fonder une famille avec lui, elle parle, elle parle, elle parle, jamais elle ne s'était tant confiée à nous.

Face à ce déluge d'informations aussi intimes qu'inespérées, Céleste la best en ragots se mange de plein fouet un tsunami de volupté, nage jusqu'au septième ciel, fait la planche sur une vague de jouissance et sombre dans un océan de félicité. Limite si elle ne dégaine pas un carnet pour prendre des notes.

Kelly, toujours sous l'effet des verres qu'elle s'est enfilés pour trinquer avec tout le monde, nous prend pour ses deux meilleures amies et prévient qu'elle tient absolument à nous présenter l'heureux élu.

Je surveille Céleste, prête à la soutenir si elle nous fait un malaise vagal, mais je crois qu'elle a décidé qu'elle attendrait d'avoir vu à quoi il ressemblait, histoire d'être sûre de ne rien louper.

D'ailleurs il paraît que le type en question est arrivé, il se trouve quelque part parmi les invités, elle va le localiser dans un instant. L'amoureuse en lamé tend le cou, cherche à le repérer, mais moi c'est quelqu'un d'autre que je viens d'apercevoir.

Et il m'a vue aussi, car il fend la foule et se dirige droit sur moi, avec dans l'œil la lueur impitoyable de l'orque prêt à s'amuser un peu avec la petite otarie qui se croyait maline en ne répondant pas à ses appels, avant de n'en faire qu'une bouchée.

Gustave. La glu du speed-dating.

Mais qu'est-ce qu'il fiche là, lui ? !

Pas le temps de m'appesantir sur la question. Impact dans cinq secondes. Ne surtout pas réfléchir. Juste fuir.

Puisqu'il arrive sur ma gauche, je décide de m'esquiver par la droite. Mais Milo, qui était précisément sur ma droite en train de discuter avec l'actrice Maud Belezza, tourne la tête, me voit, fait de grands signes dans ma

direction, et fend la foule, lui aussi, pour venir me rejoindre.

Oh mon Dieu, quelle horreur. Me voilà cernée d'hommes qui me désirent.

À ma place, Céleste trouverait ce scénario follement excitant, mais je le trouve plutôt terriblement oppressant. Alors, dans un mouvement de panique, je décampe à l'autre bout de ce loft, pousse les gens sans ménagement, trotte à vive allure, et me perds dans un couloir.

Sans savoir où je vais, j'ouvre une porte au hasard et atterris dans ce qui semble être la chambre à coucher de Kelly.

J'allume la lumière, et l'éteins aussitôt. La miss a des goûts spéciaux en matière de décoration (ce n'est pas un scoop), car une large partie d'un des murs de son alcôve est composée d'une baie vitrée qui donne sur la pièce principale, me rendant aussi repérable qu'un poisson rouge dans un bocal.

Damned, je suis faite comme une rate.

Plus le temps de courir, alors je scrute fébrilement autour de moi et remarque au fond de la pièce deux grands panneaux en bois laqué, qui se révèlent être ceux d'un dressing-room de la taille de ma salle de bains.

Ni une, ni deux, je les ouvre et me glisse à l'intérieur.

Lorsque je les referme dans un claquement sec, je me retrouve dans le noir complet.

Eh ben ça va être pratique, tiens, pour appeler Viviane à l'aide.

Philéas rejoue

Men in Black

« Tu sais la différence qu'il y a entre toi et moi ? Sur moi, ce costume a l'air cool. »

- On a la classe, ou on a la classe ?

- On a grave la classe, mec.

Accoudés au bar installé dans l'appartement de Kelly, mon pote Gustave et moi faisons tinter nos verres dans nos habits de lumière. Deux beaux smokings noirs que j'ai empruntés à la costumière sur le tournage de mon téléfilm, qui font mille fois trop habillés pour l'occasion, mais que ça nous éclate de porter.

Non mais, sérieusement ? Combien de fois a-t-on l'occasion de mettre un smoking dans la vie quotidienne ? On ne monte pas tous les jours les marches du festival de Cannes !

Admirez, les filles, admirez. Une paire de beaux gosses les cheveux en pétard, la cravate savamment défaite, portant le costume avec une telle élégance qu'à côté de nous Bryan Ferry a l'air attifé comme s'il allait préparer un barbecue.

Ça le fait non ?

Bon, le seul truc, c'est qu'on a oublié d'emprunter les chaussures qui vont avec.

Gustave porte donc des baskets blanches montantes furieusement années quatre-vingt-dix, et moi une paire de Dr. Martens, qui à défaut d'être sobres ont au moins l'avantage d'être noires. Mais c'est pas grave, car qui dans une soirée regarde dans les pieds un interlocuteur dépassant le mètre quatre-vingts ? Déjà que dans les yeux, certains ont du mal...

Une fois qu'on a terminé de s'autocongratuler sur notre allure mortelle, on peut commencer à s'intéresser à ce qui se passe autour de nous.

Pas évident car il y a un monde fou et pas assez de lumière, seulement des centaines de petites loupiotes partout qui clignotent sans rien éclairer.

Bien sûr, j'ai vu Kelly, qui n'a pas manqué de me sauter dessus à peine étions-nous arrivés.

Elle était impressionnante, dans sa robe dorée moulante et ultracourte qui brillait de partout. Bon, ça lui donnait un peu l'air d'être enroulée dans une couverture de survie, mais le décolleté derrière était pas mal. Dommage, il montrait simplement combien il n'y avait rien à voir.

Elle a voulu m'introduire auprès de gens présents, ce qui tombait plutôt bien car, si je suis venu ici ce soir, c'est plutôt dans l'idée d'étoffer mon carnet d'adresses que pour faire un sort aux canapés. Quoique... me suis-je dit en attrapant un petit toast au saumon qui passait à ma portée.

Mais un truc m'a mis mal à l'aise. C'est la façon qu'elle avait de se cramponner à ma taille en me présentant à des personnes qui n'avaient aucun rapport avec l'audiovisuel : à sa cousine Leslie, à sa tante Josette, à son meilleur ami Kevin... Pas un moment elle n'a pensé à s'approcher de Micheline Kourdayan, la productrice du dernier film de Jack Nicoletta, qui était à un mètre de nous, assise seule dans un fauteuil en train de vider sa flûte de champagne, ou bien à Angelina Moshe qui l'a saluée, une comédienne française qui fait l'essentiel de sa carrière aux States, à qui j'aurais bien aimé proposer une future collaboration.

Alors, quand elle est partie nous chercher un verre, je sais ce n'est pas très poli, ni très élégant, ni même très courageux, mais je me suis esquivé.

J'ai rejoint Gustave, qui était tranquillement en train de baratiner une actrice trop maquillée en lui expliquant qu'il travaillait à un poste important dans le cinéma, tout en essayant de lui soutirer son numéro de téléphone. Et elle était sur le point de le lui donner, d'ailleurs, jusqu'à ce qu'il fasse mention de son amitié indéfectible avec Chuck Norris.

Ça doit être le mot magique pour les faire fuir, car elle l'a planté là.

Je m'apprêtais donc à proposer à Gus de retourner au bar, quand d'un coup il s'est figé dans la position d'un chien d'arrêt qui vient de détecter un gibier.

Sans même me dire qui il avait repéré, il a foncé comme une flèche, donnant des coups de coude aux invités pour rejoindre cette mystérieuse personne.

Et moi je me suis retrouvé seul, abandonné comme un gland.

Ce qui m'a fait me rappeler pourquoi je détestais ce genre de réceptions : à cause de cette abominable sensation d'isolement au milieu de la foule.

J'ai eu violemment envie de me tirer.

Mais l'idée de me sauver sans Gustave ne m'enthousiasmait pas des masses. On s'était dit qu'on viendrait juste faire un tour, et qu'on finirait la soirée ailleurs. Mais ensemble.

Alors je suis allé me prendre un verre en attendant qu'il termine de se faire jeter.

Et je suis retombé sur Kelly.

- Ah, Philéas, tu es là ? Je te cherchais. Tiens !

- Merci.

Je prends le verre qu'elle me tend, et le porte à mes lèvres.

- Je suis contente que tu sois venu, tu sais...

- Oui... il y a beaucoup de monde, c'est bien. Ton père soigne son entrée, on dirait.

- Non, non, il est arrivé, regarde, il est là-bas...

Je suis des yeux la direction du doigt qu'elle tend et j'aperçois Ernest Cucuron de dos, en train de discuter avec une star du football qui a tourné l'année dernière dans une pub pour du papier toilettes, il me semble. Absorbé par l'effort fourni pour me souvenir de la marque en question, je n'ai pas remarqué que Kelly, un peu ivre, s'est avancée vers moi.

Jusqu'au moment où elle trébuche et renverse une partie de son verre de vin sur ma veste de smoking.

- Oh non ! Bordel, non, je dois le rendre demain, la costumière va me tuer ! Merde, Kelly, quoi !

Terriblement embarrassée, elle bredouille des excuses, pose son verre sur le bar derrière elle, saisit une serviette en papier et tamponne fébrilement la tache. Je retiens son geste, qui ne fait qu'agrandir l'aurole davantage.

- Dis-moi plutôt où se trouve la salle de bains, s'il te plaît...

- Là-bas, tout au fond, fait-elle en m'indiquant l'autre bout de la pièce immense où nous nous trouvons. At... Attends, je vais t'accompagner...

Mais elle titube légèrement, alors je l'invite à s'asseoir sur un tabouret, et lui promets de parvenir à trouver mon chemin tout seul.

Obéissante et l'œil un peu vitreux, elle se hisse sur son siège, se cramponne tant bien que mal au tout petit dossier, et entreprend de se masser les tempes.

Je la quitte en faisant signe au serveur de lui apporter quelque chose à manger, et avance à grands pas vers l'endroit qu'elle m'a désigné.

Toujours pas la moindre trace de Gustave dans les parages. Se pourrait-il qu'il conclue pour de vrai ce soir ? Remarque c'est possible, vu le nombre de filles bourrées au mètre carré...

En attendant, arrivé dans un couloir, je tombe sur plusieurs portes. Ne sachant laquelle pousser, j'ouvre la première au hasard : c'est une chambre à coucher.

Grande, avec de larges miroirs aux murs et un lit à baldaquin en son centre, sur lequel repose un ours en peluche. À première vue je dirais qu'il s'agit de celle de Kelly.

Ne sachant pas si elle comporte une salle de bains, je fais quelques pas à l'intérieur.

Pas facile de distinguer quoi que ce soit dans la pénombre. Je m'apprête à tâtonner le mur pour y chercher l'interrupteur, quand il me semble entendre un chuchotement étouffé.

Quoi, son nounours est interactif, en plus ? La pauvre, je n'avais vraiment pas mesuré à quel point elle se sentait seule...

Mais le timbre que je distingue semble féminin, et je suis à peu près certain que si Kelly avait voulu se choisir un confident à poils clairs, elle aurait pris un mâle.

Intuition masculine.

Dressant l'oreille, je cherche la source de la voix, et réalise qu'elle provient d'un large placard.

J'hésite entre tourner les talons et me mêler de mes affaires, ou succomber à la curiosité.

La raison l'emporte, mieux vaut m'éloigner. La tache est en train de sécher sur ma veste, il me faut trouver au plus vite cette fichue salle de bains. Je fais demi-tour vers le couloir et suis sur le point de quitter la pièce quand une pensée me retient.

Après tout, Gustave est là, quelque part, en train de faire la roue dans son plumage noir aux revers de soie, tandis que moi je m'apprête à me taper une lessive à la main.

C'est pas juste.

Alors, lentement, je reviens sur mes pas, me plante face au placard.

Et décide d'en avoir le cœur net.

Adélaïde rejoue

Rencontres du troisième type

« Je veux juste qu'on me dise que c'est réellement en train d'arriver. »

Toc, toc, toc.

- Attends ma Viviane, on frappe à la porte, zut, je suis découverte... adieu, monde cruel... je te rappelle, bye !

Je raccroche, et soupire. Perdue par un stupide manque de psychologie. C'était pourtant évident que le premier endroit où on allait débusquer une fugitive, c'est dans un lieu contenant des vêtements et des chaussures. J'aurais dû y penser.

Sur la moquette du dressing, je m'approche à quatre pattes des deux portes fermées.

- Il n'y a personne !

- J'entends bien, d'ailleurs je m'adresse sans doute à un écho. Vous êtes plusieurs, là-dedans ? C'est quoi, une soirée tri des placards privée ?

Tiens, c'est marrant, à mon grand soulagement ce n'est ni la voix de Milo, ni celle de Gustave. Enfin, quand je dis « c'est marrant », je me comprends. Va justifier une situation aussi incongrue auprès d'un parfait inconnu.

- Non, je suis toute seule. Enfin, j'aurais été toute seule s'il y avait eu quelqu'un pour vous répondre. Mais comme il n'y a personne, vous pouvez partir.

Je colle mon oreille contre la porte, mais ne distingue aucun bruit de pas en train de s'éloigner.

Visiblement, le type est toujours là. Crotte. Il va vraiment me faire repérer, celui-là. En plus, juste au moment où j'étais en train de terminer la mise au point d'un plan d'évasion avec Viviane. Elle m'expliquait comment nouer des draps ensemble pour fuir par une fenêtre, et je lui répondais que ça ne servirait à rien, vu qu'on est au rez-de-chaussée.

Tout bien considéré, je me demande maintenant si elle ne se foutait pas un peu de ma gueule.

- Juste, rassurez-moi. Vous n'êtes pas enfermée là-dedans ?

- Non, non...

- Vous n'êtes pas une petite fille qu'on a punie sévèrement pour ne pas avoir terminé son assiette ?

- Oh non, moi j'ai toujours fini mes assiettes... hélas...

- Vous n'êtes pas non plus une invitée séquestrée par l'hôtesse jalouse de découvrir que vous portiez la même robe qu'elle ?

Il me fait glousser, cet imbécile.

- Vous croyez vraiment que je serais ici en train de chuchoter, au lieu de hurler d'épouvante si je portais la même robe que Kelly ?

Cette fois, c'est lui que j'entends pouffer.

Quelle situation farfelue, n'empêche ! Je replie mes jambes contre ma poitrine, et m'installe plus confortablement dos contre la porte.

- Donc vous n'êtes pas en danger ?

- Je ne sais pas... vous croyez qu'à un moment je risque de manquer d'air ?

- Peut-être, si je vous le pompe. Dites-le-moi, n'hésitez pas.

- Promis. Mais pour l'instant, ça va, je tiens le coup.

- Vous m'en voyez ravi. En tout cas, vous avez une très jolie voix...

Je secoue les épaules en rigolant en silence.

Ce mec est dans une chambre inconnue à discuter avec une penderie, et il trouve le moyen de la dragouiller sans même savoir si ce qui se trouve à l'intérieur est un croque-mitaine, une octogénaire ou un perroquet.

Pfff. Les hommes sont tellement prévisibles...

Philéas rejoue

Vol au-dessus d'un nid de coucou

« À votre avis, où est-ce que cette fille habite ? »

Il y a une fille cachée dans ce placard.

Je crois qu'on peut résumer la situation ainsi : nous sommes dans une soirée avec une bonne centaine d'invités présents, tout le monde s'amuse une coupe à la main, les gens discutent, font connaissance, et moi je parle à un placard avec une fille cachée dedans.

Je pensais ne pas comprendre grand-chose aux femmes, mais ce soir c'est confirmé : niveau psychologie féminine, je suis complètement largué.

Au moins, sa voix est agréable, c'est déjà ça. Peut-être que son physique l'est tout autant ? J'aimerais bien le savoir.

- Est-ce une façon détournée de me demander de vous chanter une petite chanson ?

- Ah non, mademoiselle, je trouvais juste que vous aviez une jolie voix et je le constatais simplement, c'est tout. Si je voulais une chanson, je vous l'aurais demandé.

- Ouf.

- Vous voulez bien m'en chanter une ?

Elle rigole.

- Pourquoi, vous me prenez pour un juke-box ?

Je prends appui du bras contre le meuble laqué. Bien sûr, je pourrais tenter d'ouvrir la porte, mais je ne le ferai pas. Ce petit jeu commence à m'amuser. Tant pis pour la tache sur ma veste, elle attendra.

- Pas du tout, j'ignore qui est « Injukebox ». C'est votre nom ?

- Non, répond-elle.

- Vous êtes bien mystérieuse...

- Encore raté, d'ailleurs je ne la connais pas non plus, celle-là.

- Alors qui êtes-vous, en réalité ?

(Petit sourire dans sa voix.)

- Je suis juste une personne qui cherche à quitter cette soirée le plus discrètement possible.

- Et donc vous passez par le placard. Logique. À moins que... le coup des femmes qui ne savent pas s'orienter dans l'espace ne serait donc pas une légende ?

- Oui, bon. En même temps, techniquement, ce n'est pas un placard, c'est un dressing-room.

- Certes, c'est encore plus insolite. Pour quelqu'un qui n'est pas très fan du look de Kelly, je vous trouve vachement contradictoire.

À l'intérieur, je l'entends se marrer en même temps que moi.

Vraiment sympa, cette fille. Du coup, je décide d'insister.

- Allez, quoi... donnez-moi juste un indice. Par quelle lettre commence votre prénom ?

- Vous voulez vraiment le savoir ?

- J'en rêve la nuit.

- Mon prénom commence par la lettre...

- ... ?

- ... A.

- A ? J'aime bien le A ! A comme... Ava ? Angelina ? Ou bien Axelle ? Allison ?

- Raté. Essayez encore.

- D'accord. Donc c'est peut-être un peu plus exotique ? A comme Alona ? Abby ?... Asako ? Attendez, je cherche... Anissa ?

- Non plus. J'imaginai que vous trouveriez plus vite. Vous êtes assez nul en devinettes, tout compte fait, dit-elle d'une voix moqueuse.

- Je vous prouverai le contraire ! Alors je continue en explorant du côté des prénoms carrément originaux, hum... A comme Ananas ? Abeille ? Albumine ? Alouette ? Araignée ?...

Aussitôt, son rire résonne comme une douce mélodie ricochant à mes oreilles.

J'adore.

- Mais n'importe quoi, vous ! Araignée... C'est même pas un vrai prénom, en plus !

- Détrompez-vous ! Vous ne connaissez pas le célèbre homme Araignée ? Hein ? Vous voyez bien que j'ai raison.

- Quoi, le type qui a tellement honte de s'appeler comme ça qu'il porte un masque pour sortir dans la rue ? Bel exemple !

- Eh bien puisqu'on en parle, vous n'êtes pas exactement exposée à la vue du monde non plus... ce qui confirme mon hypothèse, mademoiselle Araignée.

- Et pourtant, monsieur le grand savant de la science des prénoms, vous avez encore tout faux. Je crois qu'il va falloir admettre que vous ne vous en sortirez pas sans mon aide.

- Oh oui, aidez-moi ! Dites-moi comment vous vous appelez, allez... A comme ?

Elle glousse.

- Adélaïde.

Adélaïde rejoue

Le jour où la Terre s'arrêta

« Je... je pensais que vous étiez... »

Au moment où je lui dévoile mon prénom, j'entends un « boum » étouffé sur la moquette.

Inquiète, je colle mon oreille contre la porte.

- Ça va ? Vous êtes tombé ?

- Oui... non... pas de problème... j'étais accroupi, j'ai juste basculé en arrière.

En ronchonnant un peu, je lisse sur mes jambes un des pans de ma robe et je remets de l'ordre dans ma frange, au pif puisque je suis dans le noir.

- Je me doutais bien que mon prénom n'était pas très joli, mais je n'imaginai pas qu'il était laid à ce point.

- Non, non, c'est pas ça, c'est juste que... c'est un prénom peu courant...

- Oui, je sais. Heureusement.

- ... et je me demandais si... eh bien, comme vous connaissez Kelly... si vous étiez l'Adélaïde qui travaille à l'agence Comédimoitou...

Là, mon oreille n'est plus du tout plaquée contre la porte, elle fait carrément corps avec elle. On peut même affirmer que les deux ont fusionné. Limite mon oreille s'est réincarnée en porte.

Pourtant, rien ne me pousse à sortir de ma cachette, car je trouve ce qui est en train de se passer absolument délicieux. Et je ne suis pas du tout pressée de réintégrer la triste réalité de mon quotidien peuplé de types incompatibles avec moi pour tellement de raisons que toutes les lister reviendrait à recopier l'annuaire d'une petite ville.

- Eh bien, ahah !... oui, c'est effectivement moi qui travaille dans cette agence... vous me connaissez ?

Bizarre. Soit j'ai rêvé, soit j'ai entendu un second bruit de chute sur la moquette.

Tout cela commence à m'intriguer.

- Et vous ? je demande à travers la cloison. Je vous ai dit mon prénom, mais vous ne m'avez pas encore dit le vôtre.

Il tousse, et chuchote quelque chose que je n'arrive pas à saisir. Un truc comme « paire d'as » ou « fil de glace »...

- Je n'ai pas très bien compris, vous pouvez répéter ?

Le bruit d'une porte qui s'ouvre, associé à la lumière qui se diffuse à mes pieds et à la voix distincte, quoique sirupeuse, de Kelly m'indique sans le moindre doute que nous ne sommes désormais plus seuls.

- Philéas ? Tu es là ? Qu'est-ce que tu fais agenouillé devant mon dressing, je t'ai cherché partout...

Oh mon Dieu, c'était avec Philéas Prescott que je discutais ? Le grand Prescott ? ! Oh ! Je ne sais pas si je dois trouver ça amusant, étonnant, ou bien consternant.

Si, je sais. Je trouve ça décevant. Oui, c'est ça. Infantile, stupide, et terriblement décevant.

Imaginer ce vieil homme richissime, célèbre dans le monde entier, ce type qui a servi d'exemple à des centaines d'artistes, qui a fait vibrer, trembler, qui a amusé et passionné des millions de spectateurs, contraindre son arthrose à se mettre à quatre pattes devant la porte d'un dressing-room juste histoire de se procurer quelques émois en baratinant... en baratinant qui, au juste ?

Une pauvre fille planquée dans les jupes taille 34 de sa meilleure ennemie au bureau, pour fuir deux boulets qu'elle n'est même pas capable de remettre toute seule à leur place ?

Si ce n'était pas aussi pathétique, ce serait... Rien. C'est juste pathétique. Allez, inutile de perdre plus de temps.

Je me redresse d'un bond, et j'écoute un instant ce qui se passe dehors, histoire d'éviter de cumuler l'humiliation de m'être laissée aller à fantasmer la rencontre pittoresque avec un bel inconnu, peut-être blond... châtain... ou même roux, pourquoi pas... Bref, l'humiliation d'avoir rêvé aux prémices d'une histoire, couplée à celle d'avoir eu l'air de fouiller dans les petites culottes de ma patronne.

Oui, parce que soyons réalistes. Il ne fait aucun doute qu'une fois son père parti, c'est elle qui va reprendre les rênes de l'agence. Et devenir ma boss.

Et c'est quoi, la définition d'une bosse, déjà ? Ah oui : c'est une enflure qu'on a sur le dos.

On parle de suspense, on sait qu'Ernest annoncera ce soir qui va lui succéder, mais en réalité, ce n'est rien d'autre qu'un secret de polichinelle.

Qui, mieux que sa fille ? Compétente, pas compétente, cela n'a pas d'importance.

Cette entreprise, cet immense carnet d'adresses, ce savoir-faire reconnu, c'est la transmission d'un père, le travail de toute une vie, je ne le vois pas en faire profiter quelqu'un d'autre. Qui d'autre, d'ailleurs ? Un des dix agents qui travaillent avec nous ?

Jacques, qui a quasiment le même âge qu'Ernest même si, toujours bon pied bon œil, il aime tellement son métier qu'il a prévenu que, tant qu'il serait en forme, il ne cesserait pas de l'exercer ? Oui, bien sûr, ça se pourrait, mais je n'y crois pas trop.

Ou bien Sandrine, qui est l'agent exclusif de Cheryl Goya et qui fut autrefois, brièvement, la maîtresse

d'Ernest ? (Merci Céleste pour l'info.) Nan, je ne la vois pas s'investir plus que ça dans la boîte.

Et pourquoi pas moi, alors ?

Trop désopilant.

Bon, c'est pas tout ça mais qu'est-ce qu'ils font, de l'autre côté ?

Ils dégagent, que je puisse sortir, ou bien ?

Philéas rejoue

Hatari !

Anna-Maria, dite Dallas. - Un jour, un taureau m'a couru après.

John Mercer. - Ah oui ? Vous ne croyez pas que c'était le contraire ?

- Viens, Kelly, sortons d'ici...

- Mais attends, attends...

Elle se colle à moi, me soufflant son haleine chargée d'alcool dans les narines, tandis que je la tiens par la taille et tente de la diriger vers la porte de la chambre, histoire de permettre à la captive aux cheveux gris de se libérer sans trop de honte.

Je n'ose imaginer ce que penserait Kelly si elle découvrait une de ses collaboratrices planquée entre ses tiroirs à chaussures.

Et puis c'est pas sa faute si elle a l'âge de ma mère, la Adélaïde, et que pour couronner le tout elle est aussi sexy qu'une 304 Peugeot. Je ne vais tout de même pas me montrer inhumain simplement parce que cette nana rigolote coincée dans son placard m'a donné l'espoir fou de faire une belle rencontre.

Tiens, ça pourrait être un bon sujet de film, maintenant que j'y pense...

- Philéas, viens... il faut que je te dise quelque chose...

En attendant, j'ai dans les bras une fille à moitié nue qui me presse de la suivre jusqu'à son lit pour m'expliquer un truc. Et vu mon état de déception et de frustration, je me demande si je ne vais pas très docilement lui répondre « bon, ben d'accord ».

Le détail rédhibitoire, c'est que Kelly sent décidément trop l'alcool, et il est hors de question que je touche à une fille qui n'est pas en pleine possession de ses moyens.

Et puis quoi, encore ? Pour qu'au petit matin, elle ne se souvienne plus de rien ? À quoi ça servirait de se donner du mal pour être un amant inoubliable, alors ? Non, un Philéas, ça ne se gâche pas. Ça s'apprécie.

Sans compter que, pour couronner le tout, l'autre est toujours planquée dans sa penderie.

Du coup, mon étreinte sur le poignet de Kelly se fait plus ferme, et j'entraîne la jeune femme loin de la tentation de sa couche.

Nous traversons le couloir qui mène à l'immense salon, et tombons en plein dans une foule compacte qui nous tourne le dos. Tout le monde tente d'apercevoir Ernest Cucuron, qui se tient, micro à la main, à côté d'un immense gâteau blanc à plusieurs étages, et prononce un discours dans lequel il annonce que la personne qui prendra la succession à la tête de son agence est la personne la plus fiable, la plus motivée, la plus intègre et la plus talentueuse qu'il connaisse. Sa fille, Kelly.

Tonnerre d'applaudissements, on cherche Kelly des yeux, on commence à la trouver, des bras l'appellent à se rendre auprès de son père, mais Kelly ne bouge pas.

Elle me regarde, me tend la main, et me dit :

- Zou ! Tu viens avec moi, Philéas.

Ultra-géné, je lui fais non du doigt, puis d'un geste la presse de rejoindre son géniteur en conservant un sourire affable.

- Allez, quoi, viens ! Fais pas ton chieur !

- Écoute, Kelly, non... ma... ma copine est là, il est temps que j'aille la rejoindre.

Soudain pâle, titubante et les yeux écarquillés, elle s'approche de moi et me crie à quelques centimètres du visage, son haleine chargée aussi efficace qu'un spray d'insecticide sur un essaim de concupiscence :

- T'as une copine, toi ? Mais qui ? !

Alors, parce que j'en ai marre de cette soirée et que je sens qu'elle va faire une crise si je ne justifie pas immédiatement mon mensonge par un geste concret, je pointe du doigt la première fille qui passe à côté de moi, une brunette à robe noire avec de grosses fleurs blanches brodées dessus, et je dis :

- Elle !

Adélaïde rejoue

Sueurs froides

Madeline. - Laisse-moi ! S'il te plaît, laisse-moi !

Scottie. - Écoute-moi. Écoute-moi.

Eh ben voilà, je le savais.

C'est Kelly qui reprend l'agence, son père vient de l'annoncer.

Ah, ah ! Même pas déçue, puisque j'en étais sûre.

À partir de maintenant, je ne l'appellerai plus que « Mme Cucuron », histoire de lui montrer tout le respect que je lui témoigne, tiens, ça lui fera les pieds.

Allez, j'ai fait acte de présence ici, poussant même l'assiduité jusqu'à le faire dans toutes les pièces de la maison, il est temps que je file.

Sauf qu'évidemment, à peine ai-je fait deux pas, qui vois-je fondre sur moi, me bloquant le passage de sa haute stature ? Je vous le donne en mille. Ma patate chaude. Milo Parmentier.

- Où étais-tu, ma colombe ? Je t'ai cherchée partout...

- J'étais, heu... occupée.

- Occupée ? Avec qui ?

- Avec mon... mon amoureux, voilà.

- Ton amoureux ? Quel amoureux ? Mais c'est moi, ton amoureux !

- Ah non, pas du tout, Milo, nous sommes juste amis, mets-toi ça dans la tête. Celui avec lequel je suis en couple c'est... heu...

Paniquée, je jette un coup d'œil autour de moi, avise un grand roux qui fait un pas dans ma direction, et sans réfléchir je le désigne d'un coup de menton :

- C'est lui !

Philéas rejoue

Retour vers le futur

« Tu es en retard, c'est à croire que tu n'as aucune notion du temps ! »

Sans hésiter, et je sais que je n'en aurais pas été capable si je n'avais pas bu un verre ou deux, j'attrape l'inconnue par les épaules et lui dis simplement :

- Pardonnez-moi pour ce que je m'apprête à faire.

Puis je me penche vers elle afin de l'embrasser, sachant pertinemment qu'elle va me gifler. Aucune importance, c'est prévu, je prétexterai auprès de Kelly une dispute d'amoureux et ferai semblant de fuir pour rattraper mon aimée, avant de fuir tout court.

Mais un événement complètement déconcertant se produit.

La fille me prend elle aussi par la taille et me dit :

- Non, vous, pardonnez-moi pour ce que je m'apprête à faire.

De quoi elle parle, qu'est-ce qu'elle va faire ? Bof, pas le temps de me poser la question.

Je me penche un peu plus, et lui chuchote :

- Je crois que vous ne comprenez pas : je vais vous embrasser.

Elle semble surprise (ah, quand même !), se reprend aussitôt, et rétorque :

- Eh bien faites-le donc, au lieu de m'envoyer un faire-part !

Là, c'est moi qui suis scotché. Mais puisqu'elle le prend sur ce ton, je la serre brusquement contre moi. Elle me saisit sèchement la mâchoire. Nos visages se rapprochent. Nos paupières se ferment. Nos souffles s'accélèrent. Le rythme de nos cœurs s'accorde.

Et nos lèvres se joignent dans une infinie douceur.

Magique.

J'ignore combien de temps a duré ce baiser. Un jour, une minute, une vie peut-être ?

Mais j'ai la sensation diffuse que nous réparons quelque chose. Quelque chose qui aurait dû avoir lieu il y a longtemps déjà.

Comme une évidence, une certitude, une vérité. Comme si je cessais d'exister pour renaître à cet instant, entre ses bras : à la place qui est la mienne.

Sans doute nous sommes-nous embrassés un long moment, car lorsque j'ai ouvert les yeux, ni Kelly ni le type avec lequel la fille parlait juste avant n'étaient plus là.

À ce moment précis, j'ai réalisé que cette inconnue me plaisait.

J'ignore pourquoi. À bien la regarder, elle n'avait pourtant rien d'extraordinaire.

Plutôt banale, à peu près mon âge, un joli sourire et de longs cils noirs.

Mais se transposait sur son image celle de la petite fille qu'elle avait été... je percevais une natte... je devinais une petite robe blanche à fleurs anis et turquoise... comme si je la connaissais tout entière. Et j'ai su, dès l'instant où nos lèvres se sont rencontrées, que je ne voudrais plus jamais embrasser personne d'autre qu'elle.

J'en étais là dans mes pensées, quand une voix acariâtre a crissé près de mon tympan.

- Adélaïde ? Eh ben tu t'emmerdes pas, on dirait... décidément, ce soir, il te les faut tous !

Le choc m'a atteint en plein cœur.

En tournant la tête, je l'ai reconnue immédiatement.

La femme aux cheveux gris qui venait de parler était la dame que j'avais vue dans le bureau de la dénommée Adélaïde.

Et par ce prénom elle s'adressait à celle que je tenais encore dans mes bras.

Adélaïde rejoue

Sixième Sens

« Je vous connais ? »

Il vient de se passer un événement absolument incroyable.

Géant. Phénoménal. Un truc de fou.

Milo a déguerpi !

Moi, Adélaïde Blanchemaison, j'ai réussi à faire fuir Milo Parmentier, l'acteur le plus charmeur et le plus crampon de sa génération. C'est dingue, non ?

Sans déconner, j'ai vraiment cru qu'il ne me lâcherait jamais.

Comme ce type, là. Lui non plus n'a pas l'air de vouloir me lâcher.

C'est tout, monsieur, hein, faut rentrer chez vous, maintenant. Visiblement, vous aussi, vous aviez besoin de faire fuir quelqu'un. Mission accomplie, semble-t-il.

Non ? Oui ? Non ? Mais pourquoi il me regarde comme ça ?

Céleste débarque, précédée par son inimitable timbre gouailleur un chouia vulgaire. Et bien évidemment, elle m'apostrophe avec la classe, l'élégance et la délicatesse qui la caractérisent. Mal à l'aise, je tente de la calmer :

- Je t'en prie, Céleste, arrête... ce n'est pas du tout ce que tu crois.

- Oh, moi je ne crois que ce que je vois. Et là tout de suite, je te vois, toi, dans les bras de Philéas Prescott. Bonsoir, monsieur.

Comme si j'avais reçu un coup en plein cœur, je relâche mon étreinte de la taille de l'homme que je tenais encore. Oui, parce que, bizarrement, j'avais oublié de le lâcher. J'ignore pourquoi.

Tête un peu penchée, je l'observe, déconcertée, avant de répondre à Céleste :

- N'importe quoi, qu'est-ce que tu racontes ? C'est pas lui, tu vois bien, c'est...

- ... son fils, banane. Ils portent tous les deux le même nom.

L'homme n'a rien dit. Il me contemple avec une moue amusée et attend ma réaction.

Mais je n'en ai aucune. Je me mords simplement la lèvre et le pointe du doigt en lui demandant :

- C'est vous, Philéas ?

- C'est moi-même, enchanté. Et vous êtes bien Adélaïde ?

- Oui, c'est bien moi, enchantée aussi.

- Et la fille dans le placard, c'était toujours vous ?

- Non.

- Non ? !

- C'était pas un placard, c'était un dressing-room.

Nous éclatons de rire.

Bizarrement, je me sens bien, avec lui. À l'aise. Apaisée. En sécurité. Comme à la maison. Comme si c'était lui, ma maison.

Mais non, je ne peux pas penser ça. C'est complètement stupide, comme idée.

Je ne connais même pas ce type.

Bon, ok, il embrasse bien, alors j'ai sans doute le cerveau un peu embrumé par le shoot de sérotonine qui s'est déclenché quand sa bouche a pris la mienne.

Mais calmez-vous, mes hormones, il n'est pas différent des autres.

Même si j'ai l'impression diffuse de l'avoir toujours connu, même si j'ai le sentiment qu'il me correspond comme jamais aucun homme ne m'avait correspondu avant lui, même si le parfum de sa peau parle à toutes les fibres de mon corps tel un souvenir d'un autre âge...

Oh, purée. C'est reparti. Sans doute une conséquence du manque d'oxygène dans l'armoire, ou d'une infection provenant de mes vieilles ampoules aux talons, ou encore d'un début d'hypoglycémie vu que je n'ai toujours pas dîné, mais là je commence à déconner sévère.

Allez, ma vieille. Fuis, fuis avant qu'il ne soit trop tard et que tu te fasses encore avoir.

- Bon... eh bien, Philéas, je suis ravie d'avoir fait votre connaissance, dis-je en lui tendant une main qu'il regarde avec étonnement, mettant un temps fou à la serrer.

Sans y mettre de pression, d'ailleurs (personnalité de mollusque ?). Et ses chaussures, qui ne vont pas du tout avec son smoking (s'habille comme un plouc ?). Smoking taché sur le veston, en passant (tendances porcines ?).

Tiens, mon scan-look s'est réactivé, on dirait. Pourtant, aucune alarme de mise en garde ne résonne dans ma tête.

Peut-être que s'il ne m'a pas serré la main plus que ça, c'est parce que mon geste à moi était inopportun après le baiser que nous avons échangé.

Pour ses chaussures, c'est un excellent choix en réalité, audacieux et décomplexé, j'adore.

Quant à la tache, soyons honnête, l'étude balistique du point d'impact indique de façon très claire qu'il n'a pas pu se la faire lui-même.

Ses yeux n'ont pas quitté mon visage, et moi je commence à peine à découvrir le sien, sa peau laiteuse criblée de taches de rousseur, ses cheveux coupés court qui partent dans tous les sens, ses yeux d'un bleu profond, célestes et magnétiques.

Trop magnétiques, d'ailleurs.

Combien de filles à la minute peut-il séduire avec un tel regard ? Ouais, on reconnaît les pros.

- Il se fait tard, je vais devoir filer.

- Attendez...

Il fait un pas vers moi, tout en cherchant fébrilement quelque chose dans une des poches de son pantalon.

Il n'a pas l'air d'y trouver quoi que ce soit, car il investit une autre poche en grognant, puis encore une autre, secoue sa veste, en retire une carte bleue, un ticket de métro usagé et quelques pièces, avant de tomber enfin sur ce qu'il cherchait.

Une carte de visite, qu'il me tend.

- Je voudrais vous remercier, pour l'aide que vous m'avez apportée en me dénichant au pied levé cette actrice, la dernière fois...

Je saisis sa carte et me perds un instant dans sa contemplation, avant de lever les yeux vers lui et de lui sourire.

- Je n'ai rien fait d'autre que mon métier.

- Est-ce que je pourrais vous inviter un soir à dîner ?

- Eh bien...

Dis « non », Adélaïde. Tu dis « non ». Regarde, c'est facile :

Non, désolée, je ne peux pas, je suis prise ce soir-là. Les autres soirs aussi, d'ailleurs.

Non ! Comment osez-vous ? Cette situation est totalement inconvenante car je ne connais pas vos parents, ni vous les miens !

Non, car la seule idée de voir des aliments dans votre bouche comme à travers le hublot d'une machine à laver me donne dès à présent envie de vomir.

J'ouvre mon sac, et y trouve immédiatement ce que j'y cherche.

- Pourquoi pas... Tenez, voici ma carte.

- Très bien. Je vous appelle.

- Ok, à bientôt alors...

Il fait un pas vers moi pour me faire la bise au moment même où je m'esquive, ayant compris trop tard ce qu'il a voulu faire.

Un peu honteuse, je traverse d'un pas vif la salle bondée d'invités, bouscule un groupe de convives agglutinés, fonce récupérer mon manteau, et quitte la soirée.

Philéas rejoue

Bonjour l'angoisse

« Ah, c'est pas simple. »

Voilà, j'ai son numéro de téléphone, là, dans mon portable.

Trois jours que je le regarde sans oser le composer, que je l'apprends par cœur, que j'en additionne les chiffres pour savoir si la numérologie me révélera qu'elle pense à moi autant que je pense à elle.

Mais je ne pourrai jamais l'appeler. Rien que l'idée d'appuyer sur la touche « Adélaïde » me tétanise d'effroi. Et puis pour lui dire quoi, en plus ?

- Ouais-han... bonjour-han, c'est Phil... Philéas, quoi... Philéas Prescott, le type que vous avez rencontré à la soirée d'Ernest... mais si, on s'y est rencontrés, même que nous nous y sommes embrassés, et... allô ? Allô ?

Non, ça ne marchera jamais.

Je vais plutôt lui envoyer un texto.

Clair, net, précis. Loin. Planqué. Et ça, au moins, je maîtrise.

Un truc du genre :

(Je tape sur mon clavier.)

Bonjour à vous, belle demoiselle. Vous avez chaviré mon cœur...

N'importe quoi. Ça c'est une des formules classiques de Gustave quand il veut draguer. Suicidaire, compte tenu de son pourcentage épique d'échecs amoureux. (J'efface tout.)

Et pourquoi pas plutôt un machin comme :

(Je tape.)

Hi, girl, tu te souviens de moi ? Le type qui t'a donné le meilleur baiser de ta vie. Ça te dirait d'en avoir un autre ?

Si, par miracle ou parce qu'elle est désespérée, elle acceptait de me revoir malgré une approche aussi nase, il faudrait que j'envoie une doublure à ma place. Moi je ne serais jamais capable d'assumer un challenge pareil. (J'efface tout.)

Non, non, restons classique.

(Je tape.)

Bonjour Adélaïde. J'ai été heureux de vous avoir rencontrée, et j'ai vraiment hâte de vous revoir.

Et pourquoi j'aurais hâte de la revoir, d'abord ? Officiellement, c'est juste une relation professionnelle que j'invite à dîner. Officieusement, certes, j'ai compté ses plombages de l'intérieur, mais la galanterie m'impose précisément de faire semblant de l'avoir oublié. (J'efface tout.)

Non mais je vais y arriver, hein. Il n'y a pas de raisons. C'est juste que d'habitude, ce sont les filles qui m'écrivent les premières.

Remarque, je n'ai qu'à copier. C'est quoi le petit truc original, agréable et flatteur qui me donne envie de les revoir ?

Ah oui, je sais : leur nom qui s'affiche sur mon écran.

Allez, Philéas, essaye encore. Cherche pas, vas-y à la cool :

(Je tape.)

Hello, vous ! Est-ce que vous auriez un moment pour qu'on aille manger un bout ensemble, la semaine prochaine ?

Alors là, bravo. Tu lui laisses carrément la possibilité de te répondre « non », espèce de grand couillon. (J'efface tout.)

Oh, et puis j'en ai marre. De la simplicité, un peu, bordel. Pourquoi toujours tout compliquer ?

Simple, simple, simple. Un truc du genre :

(Je tape.)

C va ?

Ahah. Non, j'ai oublié un *a*, et la phrase est trop courte.

(J'envoie.)

Quoi ? QUOI ? OÙ ÇA, ENVOIE ? ? J'AI PAS DIT ENVOIE !!

MEEEEEEERDE.....

Adélaïde rejoue

Ce que pensent les hommes

« Si un mec fait comme s'il s'en foutait de toi, c'est qu'il s'en fout de toi ! »

Mon portable bipe.

Je l'attrape si fébrilement qu'il rebondit plusieurs fois entre mes doigts comme si je jonglais avec, jusqu'à ce que je parvienne à le stabiliser dans le bon sens.

En découvrant sur l'écran le nom de « Philéas Prescott », je me lève de ma chaise et fais un « YES ! » en ramenant d'un coup sec mon coude contre mon ventre.

Mes joues rosissent et mon cœur bat la chamade.

Il m'a écrit !

J'étais certaine qu'il ne le ferait pas, mais il l'a fait. Il a mis un temps fou pour le faire, d'ailleurs. Je n'imaginai pas à quel point je serais heureuse qu'il le fasse.

Calme, je repose mon téléphone à mes côtés sur le bureau, sans quitter son écran des yeux où brille l'icône d'une petite enveloppe fermée avec inscrit dessous « Message reçu : Philéas Prescott ».

Hi ! Hi ! Hi !

Mais pourquoi je rigole comme une crétine, moi ? Allez, ouvre, regarde ce qu'il t'a écrit.

NON ! Non, prends ton temps. Savoure. Savoure la douce morsure de l'attente, avant de déballer le message de ce type qui ne quitte plus tes pensées depuis trois jours. Savoure la sérénité de savoir que tu n'as plus à espérer ce petit mot qui est juste là, à la portée d'une simple pression sur une touche. Et imagine ce qu'il a bien pu rédiger.

Est-ce que c'est gentil ? Est-ce que c'est poétique ? Rigolo, peut-être ? Ou même carrément audacieux ?

Rhaaa, fuck l'attente, je n'y tiens plus ! J'attrape mon portable et presse le clavier.

Sous le choc, il me faut plusieurs relectures avant de bien réaliser ce que je viens de déchiffrer.

Alors là, je m'attendais à tout sauf à un message... con.

« C va ? »

« C VA ? » ?!

Je suis tellement déçue que j'en pleurerai.

Un analphabète inculte, voilà tout ce que j'ai mérité. Pas un type qui se serait creusé la tête pour se montrer tendre, romantique ou même juste un peu original, non. Juste un bourrin qui m'écrit en langage sms, une brute sans aucun égard pour les sentiments des autres, qui doit s'imaginer que ces trois lettres devraient suffire pour que je me pâme devant lui.

Énervée, j'éteins mon portable, le balance dans un coin de la pièce et ne m'en préoccupe plus de la journée.

Philéas rejoue

Very Bad Trip

- « T'es littéralement trop con pour qu'on t'insulte ! »
- Aide-moi, je t'en prie... toi tu saurais quoi faire dans une situation pareille !
 - Et qu'est-ce qui te dit que je saurais, d'abord ?
 - Mais je ne sais pas... parce que tu es scénariste, tu as de l'imagination, du talent, tu es brillant...
 - Hopopop, trêve de pommade, faux jeton, je te vois venir !
 - Gustave, fais pas ta chienne. Donne-moi un coup de main. C'est ton ami, ton frère qui te le demande.
 - T'es mon ami quand ça t'arrange, hein, en attendant, tu t'es pas gratté pour me piquer ma meuf.
 - Gus, on en a déjà parlé. Tu ne peux légitimement pas considérer comme tienne une femme qui s'enfuit en courant dès que tu t'approches d'elle.
 - Ni toi une nana qui ne répond pas au texto grotesque que tu lui as envoyé il y a déjà une dizaine d'heures. Tu aurais dû réagir sur le coup. Maintenant c'est trop tard, mon pote. T'es sûrement passé pour un bourrin, et je ne vois pas comment faire pour te débourriner.
 - Attends, attends... mon portable vient de bipper... c'est elle ! Elle m'a écrit ! YOUHOUUU ! J'te rappelle, ciao !

Adélaïde rejoue

Quand Harry rencontre Sally

« Je suis venu te voir, parce que je réalise que quand on veut passer le reste de sa vie avec quelqu'un, on veut que le reste de sa vie commence le plus tôt possible. »

C'est stupide.

Je crois que je vais faire une bêtise.

Quoique... et si c'en était pas une ?

J'ai envie de connaître la suite de l'histoire.

De mon histoire. Avec lui.

Peut-être que...

Mon portable dans la main, je fixe son écran.

Allez, qui vivra verra...

J'appuie sur la touche « envoi ».

C va, et toi ? :)

Trente-huit ans plus tôt...

Janvier 1972, aéroport Paris-Charles-de-Gaulle, salle d'embarquement

Elle referma son magazine avec un sourire rêveur, et resta quelques secondes, immobile, plongée dans ses pensées. De longs cheveux orangés encadraient son visage, ornés d'une barrette en écaille qui maintenait juste sa frange en arrière. Sa combinaison vert pomme à pattes d'éléphant moulait un ventre proéminent sur lequel sa main reposait, protectrice et enveloppante. Un instant, elle envisagea d'abandonner le journal sur le siège à sa gauche, avant de se raviser.

- Excusez-moi... J'ai terminé de le lire, vous le voulez ?

La jeune femme rousse, derrière ses lunettes noires, proposait son exemplaire de *Nous deux* à la fille brune assise sur le siège à sa droite. La revue n'avait été lue qu'une seule fois, ça aurait été dommage que personne d'autre n'en profite.

La brune accepta le magazine avec plaisir.

- Ah, je ne dis pas non... j'adore les histoires d'amour !

- Moi aussi...

La rousse releva ses lunettes de soleil, et, complice, demanda à l'inconnue assise près d'elle, en fixant son abdomen aussi distendu que le sien :

- C'est pour quand ?

La brune avait de jolis yeux noisette ornés d'un trait d'eye-liner qui se terminait en pointe sur les paupières. Elle croisa ses jambes gainées de bottes blanches, et posa machinalement sa main sur sa robe-tunique, comme pour soutenir son futur bébé.

- Dans trois mois... et le vôtre ?

La rousse tapota fièrement son bedon de ses doigts manucurés.

- Dans trois mois aussi ! Je prie pour que ce soit un garçon, j'adorerais avoir un petit rouquin...

- Et moi, dit la brune, je rêve d'une petite fille avec de grands cils noirs...

Face à elles, une vieille femme qui tricotait un chandail en attendant son vol, et qui avait tout entendu de leur échange, intervint :

- Si Cupidon est dans les parages, peut-être est-ce le début de la plus précoce des histoires d'amour ?

Les deux futures mères sourirent. Soudain, un appel pour l'embarquement immédiat des passagers du vol à destination de Dublin retentit. La rousse se leva, attrapa son sac, salua les deux femmes d'un signe de tête, et s'éloigna d'un pas alerte vers le numéro de porte que l'hôtesse venait d'indiquer. La brune, dont le vol pour Barcelone avait du retard, s'apprêta à plonger avec délectation dans la lecture de son magazine, mais juste avant, pensa : Cupidon ? Quelle drôle d'idée...